VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE N° 35

VALEURSACTUELLES.COM
10,90 €

VALEURS ACTUELLES HORS-SÉRIE

L'Âge d'or du rire français

De Fernandel à Devos, d'Audiard à Le Luron… Les jours heureux du rire d'avant

BEL/LUX 12 € - CH 18 CHF - ESP/ITAL/PORT CONT 11,90 € - GR 11,90 € - MAR 120 MAD - TUN 13,50 TND - DOM 11,90 € - TOM 1750 XPF - CAN 16,99 $CAD

L 16553 - 35 H - F: 10,90 € - RD

Retrouvez tous les hors-séries trimestriels de VALEURS HORS-SÉRIE en les commandant sur boutique.valeursactuelles.com

HORS-SÉRIES

N°34
Disponible fin juillet

N°23 N°24 N°25 N°26

N°27 N°28 N°30 N°31 N°32 N°33

1 Les secrets de la Bible **7,90€**
2 Les secrets du Vatican **7,90€**
3 Les secrets des cathédrales > **VERSION PAPIER ÉPUISÉE**
4 Les secrets de Versailles **7,90€**
5 Les secrets de la Terre sainte **7,90€**
6 Les secrets de la Police **9,90€**
7 La France mystérieuse **9,90€**
8 Les secrets des océans **9,90€**
9 Les maîtres de l'art sacré **9,90€**
10 Les secrets de l'Élysée **9,90€**
11 Les secrets des îles **9,90€**
12 Les secrets de la Russie **9,90€**
13 Les mystères de Noël **7,90€**
14 La vraie histoire des colonies > **VERSION PAPIER ÉPUISÉE**
15 De Gaulle-Pétain, histoires secrètes **9,90€**
16 Nos ancêtres les Français **9,90€**
17 Nos soldats ces héros **9,90€**
18 Le roman noir de la Révolution **9,90€**
19 La France d'Audiard **9,90€**
20 La disparition de Jacques Chirac **7,90€**
21 Algérie française, les vérités interdites **10,90€**
22 Delon-Belmondo, épopée française **10,90€**
23 Les dossiers noirs du communisme **10,90€**
24 La langue française **10,90€**
25 Le goût de la France **10,90€**
26 Le roman vrai de la France **10,90€**
27 La légende du Tour **10,90€**
28 Les écrivains maudits **10,90€**
29 Chrétiens d'Orient et d'ailleurs **10,90€**
30 Guerre d'Algérie, les derniers secrets **10,90€**
31 Russie-Ukraine, l'histoire tragique sous nos yeux **10,90€**
32 Ressusciter le patrimoine français **10,90€**
33 Les Moines, il était une foi **10,90€**
34 L'histoire interdite **10,90€** **Disponible fin juillet**

SOMMAIRE

C'était avant les réseaux sociaux...
par François d'Orcival, de l'Institut 4
Portfolio 6

AU TEMPS DES MONSTRES SACRÉS

Tendre Bourvil
par Laurent Dandrieu 14
L'ami Fernandel
par Emmanuel Bonini 20
Fernand Raynaud, le "Français moyen"
par Nicolas Gauthier 24
Au temps d'"Au théâtre ce soir"
par Jérôme Besnard 26
La France paisible de "La Caméra invisible"
par Arnaud Folch 29
Poiret-Serrault, un duo folle folle folle !
par Emmanuel Bonini 30
Darry Cowl, l'hurluberlu
par Arnaud Guyot-Jeannin 32
Jacqueline Maillan, l'éternelle...
par Sabine Dusch 34
Dames de pique(s)
par Sabine Dusch 37

GRAND ÉCRAN DE RIRE !

Il était une fois Louis de Funès...
par Valentin Lemoine 40
La gloire des "Tontons"
par Laurent Dandrieu 46
Signé Audiard 50
Marielle, le beauf magnifique
par Valentin Lemoine 54
Les copains d'abord
par Nicolas Gauthier 58
"Faut pas vous biler, les gars..."
par Nicolas Gauthier 61
"Le fil rouge avec le bouton rouge, le fil vert avec le bouton vert..."
par Nicolas Gauthier 62
Le Splendid, la bande à part
par Nicolas Gauthier 64
Les Branquignols, pouponnière de talents
par Nicolas Gauthier 67
François Pignon, la saga tendre d'un antihéros
par Nicolas Gauthier 68
OSS 117, l'incorrect 71

Box-office, le Top 20 des comédies françaises
par Arnaud Folch 72
Seconds rôles, les discrets du rire
par Nicolas Gauthier 76

POÈTES ET TRUBLIONS

Raymond Devos, funambule des mots
par Olivier Maulin 80
"Si j'ai tort, c'est que j'ai mes raisons..."
par Joseph Agius 84
Boby Lapointe, le chanteur-calembours
par Éric Letty 86
Pierre Desproges, l'irrespectueux
par Arnaud Folch 88
Les fulgurances de M. Tati
par Laurent Dandrieu 92
Olivier Maulin : "Le vrai rire est subversif"
Propos recueillis par Yves Le Bescond 96
"Confions le désert aux énarques, ils importeront du sable" 100
Alphonse Allais, rire pour oublier d'être triste
par Cyril de Beketch 102

LE CLAN DES INSOLENTS

Le Luron, à boulets rouges contre le pouvoir rose
par Arnaud Folch 108
"Tant qu'il y aura des politiques, il y aura des chansonniers"
Propos recueillis par Maxime Coupeau 114
Pierre Dac, le loufoque 117
"Le Petit Rapporteur", les irrévérencieux
par François Cote 118
Daniel Prévost : "Rien à f... de mon image !"
par Arnaud Guyot-Jeannin 121
L'Académie gauloise
par Nicolas Gauthier 122
Jean Yanne, l'éternel râleur 125
Les Inconnus, héritiers incorrects
par Geoffroy Lejeune 126

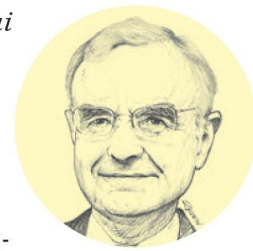
Bibliographie 130

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART BROCHÉ : ABONNEMENT OFFRES HORS-SÉRIE VALEURS ACTUELLES ENTRE LES PAGES 66 ET 67 ET DEUX ENCARTS JETÉS : CATALOGUE PRINTEMPS/ ETÉ VALEURS ACTUELLES & VOUS AVEC ENVELOPPE T RETOUR VALEURS ACTUELLES

C'était avant les réseaux sociaux…

La plupart de nos "héros" ont disparu. Mais ils nous ont laissé leurs répliques, dont on se souvient ou que l'on retrouve avec bonheur. Des mots bien cousus.

Par **François d'Orcival**, de l'Institut



Macron, la seule chose qui lui manque c'est la pilule du lendemain pour effacer les conneries qu'il a faites la veille. Une "vanne", comme dit Jacques Mailhot, le chansonnier qui a allègrement franchi les cinquante années de métier, avant de publier une jolie collection de souvenirs (*Sourires en coin*, *voir page 114*). Il cite volontiers une autre réplique qu'il doit à son maître Jean Rigaux : *« Quand quelqu'un va parler sans savoir ce qu'il va dire, parle sans savoir ce qu'il dit, finit de parler sans savoir ce qu'il a dit, il est mûr pour la politique. »*

Jean Rigaux a disparu en 1991 à l'âge de 82 ans. La plupart des "grands" qui firent les cabarets du siècle dernier se sont eux aussi effacés. On retiendra quand même, à côté d'eux, quelques hommes politiques. Michel Jobert (1921-2002), par exemple, qui fut salué par le Club de l'humour politique pour avoir eu ce mot : *« Que reste-t-il de la politique africaine de la France ? — Barbès-Rochechouart ! »* Mais aujourd'hui, dit Mailhot, cela vaudrait sans doute à Jobert *« une plainte, voire davantage »*.

Autre figure de ce cher théâtre, lui aussi disparu (en 2003), Henri Krasucki, qui fut de bonne heure l'inoubliable patron de la CGT. *« Nous connaissions le leader syndical un peu brut de décoffrage »*, dit Mailhot, qui allait découvrir *« un homme à l'esprit ciselé »*.

Celui-ci lui adresse, après son passage à l'antenne, une lettre qui se révèle le plus bel hommage à ce métier : *« Je garde un souvenir exceptionnel de l'ambiance cordiale, libre, loyale et très drôle de cette matinée avec vous tous. Le talent, l'esprit malicieux, l'invention, la trouvaille inattendue, la culture sans ostentation et l'attention délicate derrière le titillement de bon aloi : je n'avais qu'à vous suivre, tel que suis… »* Il ne se retint pas et ajouta : *« Car l'élégance, si elle doit quelque chose à la nature, en doit bien plus encore au travail de tous ceux qui y concourent. »*

> **"Bougez pas ! Les mains sur la table ! Je vous préviens qu'on a la puissance de feu d'un croiseur, et des flingues de concours…"**
>
> *Audiard, dit par Blier.*

On ne saurait s'en tenir là. Et c'est tout le plaisir que l'on va retenir des portraits épurés et récits bien cousus des pages qui suivent. La plupart de nos "héros" ont disparu. Mais ils nous ont laissé leurs répliques, dont on se souvient ou que l'on retrouve avec bonheur.

L'un des meilleurs auteurs de leurs bons mots, c'est Michel Audiard. Comme ses potes, il s'est aussi effacé en pleine jeunesse, à 65 ans, qui n'est toujours pas l'âge de la retraite… Dans *100 000 dollars au soleil*, d'Henri Verneuil (1920-2002), Jean-Paul Belmondo, emporté par la maladie le 6 septembre 2021, dit ce mot, signé Audiard comme les autres : *« Quand les types de 130 kilos disent certaines choses, les types de 60 kilos les écoutent. »* Et Lino Ventura (1919-1987), dans *Un taxi pour Tobrouk* : *« Quand, dans le désert on trouve un macchabée qu'on ne peut pas identifier, on lui fouille les poches. Si on trouve un ouvre-boîtes, c'est un British, quand on trouve un tire-bouchon, ben, c'est un Français. »* Ou Jean Gabin (1904-1976), dans *Le Gentleman d'Epsom* : *« Dans la vie, il y a deux expédients à n'utiliser qu'en dernière instance : le cyanure ou la loyauté. »*

En souhaitant à nos lecteurs de trouver ici la lecture romantique qu'ils espèrent, ils me pardonneront de leur rappeler cette réplique de Bernard Blier (1916-1989) : *« Bougez pas ! Les mains sur la table ! Je vous préviens qu'on a la puissance de feu d'un croiseur, et des flingues de concours… »* C'était dans *Les Tontons flingueurs*. ●

Photo de couverture : BRIDGEMAN IMAGES

La Sécurité est un Droit (Rue Bleue)

La Lettre hebdo d'Alain Dumait destinée aux acteurs de la sécurité publique

Une newsletter écrite pour vous, par le directeur de *L'Essor de la Gendarmerie nationale*. C'est l'éclairage d'un observateur civil, indépendant, attaché à la défense de toutes les forces de sécurité de ce pays, et destinée **à la fois aux personnels des forces de sécurité intérieure, et aux citoyens engagés à leur côté, pour améliorer la sécurité de tous.**

« Pour une police de proximité efficace et partout ! »

15 articles déja parus, en consultation gratuite

https://rue-bleue.kessel.media/posts

Chaque jeudi sur votre messagerie

Abonnez-vous :

3€/mois

ou

30€/an

https://rue-bleue.kessel.media/posts

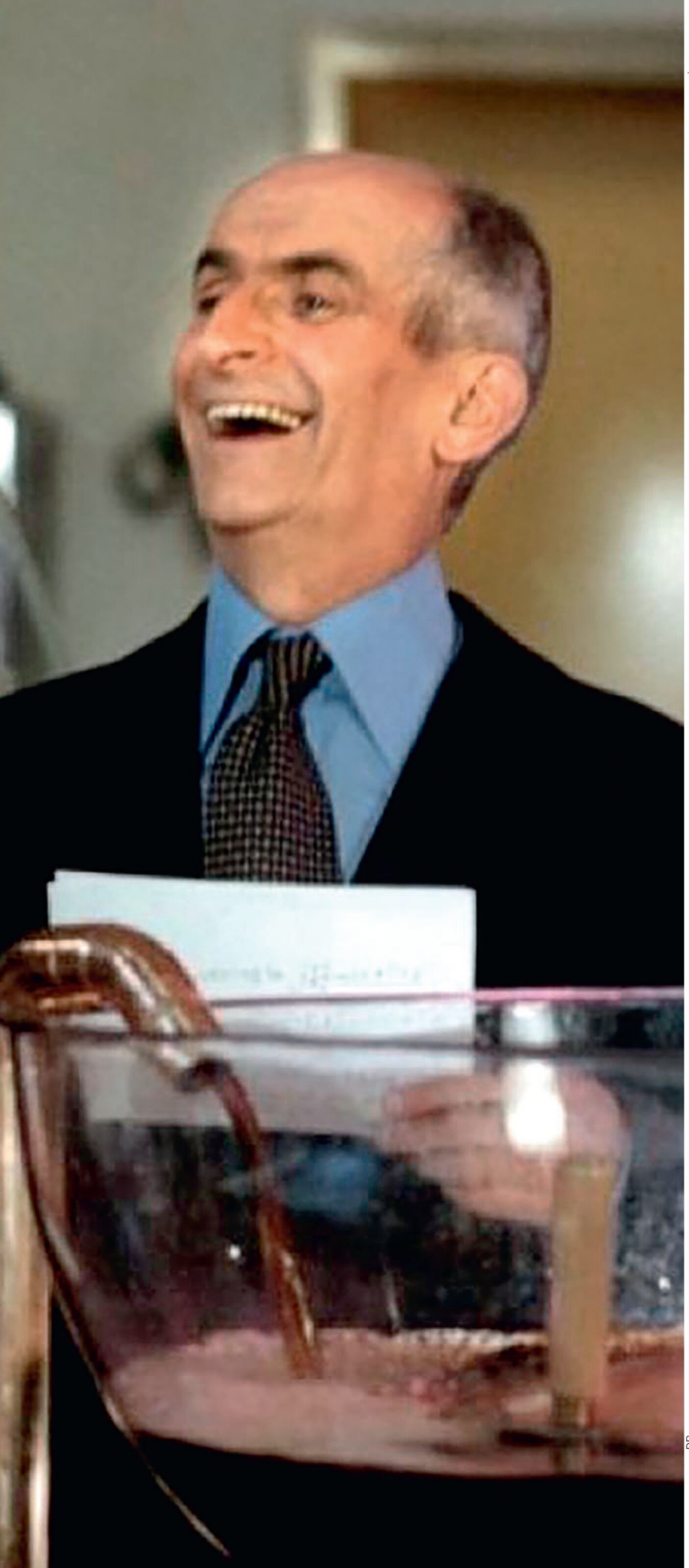
Réf.23-04

Bornéo
Bornéo

DILTZ/GAUMONT INTERNATIONAL/BRIDGEMAN IMAGES

— Tiens, vous avez sorti le vitriol ?
— Il date du Mexicain, du temps des grandes heures, seulement on a dû arrêter la fabrication, y'a des clients qui devenaient aveugles.
(...)
— Faut reconnaître, c'est du brutal !
— Vous avez raison, il est curieux, hein ?
— J'ai connu une Polonaise qu'en prenait au petit déjeuner. Faut quand même admettre que c'est plutôt une boisson d'homme
(...).
— J'lui trouve un goût de pomme.
— Y'en a.

Lino Ventura, Bernard Blier et Francis Blanche dans "Les Tontons flingueurs" (Georges Lautner, 1963).



— Belle robe vermeille,
un peu violette, bel éclat.
C'est un bordeaux,
un grand bordeaux.
Un peu de pourriture noble
en suspension,
les impuretés
descendent lentement.
Ce vin a 23 ans, c'est un 53,
une très grande année.
Le vin, c'est la terre.
Celle-ci est légèrement
graveleuse, c'est un médoc!
Le vin, c'est aussi le soleil.
Ce vin a profité
d'une belle exposition
sud-ouest, sur un coteau
de bonne pente.
C'est un saint-julien,
Château Léoville Las Cases
1953!

DR

Coluche et Louis de Funès,
dans "L'Aile ou la Cuisse"
(Claude Zidi, 1976).

Le 10 mai il y a trois ans
fut un jour extraordinaire,
À bien marquer d'une
pierre, oui vraiment
L'Élysée prit pour sept ans,
un drôle de locataire,
Un socialiste exemplaire:
Mitterrand

L'emmerdant
C'est la rose l'emmerdant
C'est la rose l'emmerdant
C'est la rose, crois-moi...

PHOTOS : PATRICE PICOT/GAMMA RAPHO ; SERTS/GETTY IMAGES/ISTOCKPHOTO

Thierry Le Luron en 1985.

Au temps des monstres sacrés

Fernandel, Bourvil, Jacqueline Maillan, Poiret-Serrault, “Au théâtre ce soir”, “La Caméra invisible”... Retour sur l’épopée et les plus grands éclats de rire de ces génies de la scène, du petit et du grand écran.

"Le Retour de don Camillo", de Julien Duvivier (1953).

7E ART/LES FILMS ARIANE/PHOTO12

Tendre Bourvil

Disparu en 1970, mais jamais oublié des Français, ce génial acteur, mais aussi chanteur et humoriste de music-hall, incarnait un comique d'empathie. Un sourire plus précieux que jamais en ces temps de tension et d'agressivité.

Par Laurent Dandrieu

L'avantage d'être intelligent, c'est qu'on peut toujours faire l'imbécile, alors que l'inverse est totalement impossible. Cette maxime de Woody Allen, qui l'incarne mieux que Bourvil, qui a bâti une bonne partie de sa carrière d'acteur, de chanteur et d'amuseur sur un personnage de benêt qui demandait beaucoup de finesse? Car il faut être sacrément intelligent pour parvenir à jouer si bien les idiots. L'un des premiers films de Bourvil s'intitulait d'ailleurs *Pas si bête* et l'acteur, qui avait bâti ses premiers succès sur un personnage de paysan "niaisard", aura passé sa vie à montrer, comme il le dit à la fin du *Corniaud*, qu'il n'était *« pas si koun-koun »* qu'il en avait l'air. Une certitude: Bourvil ne se prenait jamais au sérieux, et dégageait immédiatement une impression de simplicité, d'authenticité et d'humilité entrant pour beaucoup, aujourd'hui encore, dans sa popularité.

Rien, pourtant, ne le prédisposait à la carrière qui fut la sienne, si ce n'est qu'il sut utiliser son origine paysanne normande pour en faire un ressort du personnage comique de ses débuts. Des débuts qui, dans sa vie, furent eux aussi placés sous le signe de l'humilité: *« Je suis né à un âge si modeste que ça ne vaut peut-être pas la peine de le préciser »*, plaisantait-il. La date, en tout cas, est celle du 28 juillet 1917, le lieu un petit village de Seine-Maritime, Prétot-Vicquemare, le patronyme est alors celui d'André Raimbourg, et ses parents, un couple de cultivateurs. Mais André n'aura guère l'occasion de connaître son père: si celui-ci revient sain et sauf des tranchées, c'est pour être emporté le jour de Noël 1918 par la grippe espagnole. Trois ans plus tard, seule avec ses trois enfants, la mère choisit d'aller se réfugier dans le village de son enfance, à quelques kilomètres de là, où elle se remariera et où le petit André va grandir. Le village s'appelle Bourville. Quand, plus tard, il lui faudra choisir un nom de scène, il n'y aura pas à aller chercher bien loin...

> "J'suis pas si koun-koun que j'en ai l'air..."
> *"Le Corniaud"*

Joueur d'accordéon, d'harmonica et de mandoline

À l'école, le petit André se fait remarquer par son intelligence, mais aussi son inintérêt pour les cours. À 15 ans, il abandonne les études et vient aider à la ferme familiale, mais il est davantage fasciné par sa découverte de la musique, et joue dans les bals municipaux. À 17 ans, il tombe amoureux de Jeanne, le seul amour de sa vie, mais se promet de ne l'épouser qu'après avoir obtenu une situation stable. Il devient apprenti boulanger, mais il sent rapidement que sa vie n'est pas là. Comme il doit faire son service militaire, il postule pour entrer à la musique

STILLS/GAMMA RAPHO

Bourvil en 1969.

EVERETT COLLECTION/VALORIA FILMS/BRIDGEMAN IMAGES

du 24e régiment d'Infanterie, basé à Paris. Dans ses chambrées de musiciens, pour amuser la galerie, il revêt des vêtements trop courts, se rabat les cheveux sur le devant, et se compose une silhouette d'abruti pour faire rire avec des succès de Fernandel *(lire page 20)*.

Après une courte guerre comme brancardier, où il tombe malade avant d'avoir eu le temps de manier son fusil, c'est l'Occupation. André s'installe à Paris, où il se lance dans le music-hall. Il se produit dans de courtes apparitions à la Gaîté-Lyrique, L'Alhambra… Joue sur scène de l'accordéon, de l'harmonica et de la mandoline. C'est la période des vaches maigres où, sous le nom d'Andrel, il court les cachets et les auditions, paie ses dettes avec des petits métiers (plombier, boulanger, homme de ménage…) et écrit sketches et chansons comiques, dont les célèbres *Crayons*:

Elle vendait des cartes postales
Mais aussi des crayons
Car sa destinée fatale
C'était d'vendre des crayons…
C'est ça qu'est triste…

C'est à cette période surtout, racontent Philippe Crocq et Jean Mareska dans *Bourvil, de rire et de tendresse* (Privat, 2020), qu'il peaufine le personnage qui deviendra sa marque de fabrique: un *« gentil garçon issu de la campagne, un peu niais, un peu balourd, mais avec au coin de l'œil cette frisure qui montre qu'*"on ne la lui fait pas"*, qu'il n'est pas réellement le personnage qu'il interprète. »*

Le miracle d'une voix reconnaissable entre toutes

Sous son nouveau nom de Bourvil, sa carrière décolle en 1942. Il peut enfin épouser Jeanne. La Libération venue, il ajoute une corde à son arc: le cinéma, où il reprend son rôle de naïf rural dans *La Ferme du pendu* (Jean Dréville, 1945), puis dans quatre "panouilles" tournées de 1946 à 1950: *Pas si bête*, *Blanc comme neige*, *Le Cœur sur la main*, *Le Roi Pandore*. Autre nouveauté: la radio, où il intervient régulièrement dans diverses émissions qui popularisent sa voix reconnaissable entre toutes, avec ses hésitations, ses dérapages dans les aigus, son inimitable mélange d'ingénuité et de malice. Il signe aussi un contrat pour plusieurs disques, dont l'un de ses plus célèbres voit le jour en 1949: *La Tactique du gendarme* et son entêtant refrain *(« La tagadatactique du gendarme… », lire page 19)*. Bourvil a un peu plus de 30 ans. C'est désormais une vedette.

> "Elle vendait des cartes postales Mais aussi des crayons […] C'est ça qu'est triste…"

Cette notoriété, il la conforte sur tous les fronts: music-hall, disque, opérette — jusqu'à triompher, malgré son absence de formation lyrique, dans *Les Contes d'Hoffmann* d'Offenbach! Mais c'est surtout vers le cinéma qu'il se tourne. Il ne tourne pas que des chefs-d'œuvre, loin de là, mais élargit son registre. Après avoir été le partenaire de Suzy Delair dans *Par la fenêtre* (Gilles Grangier, 1948), il donne la réplique à Brigitte Bardot dans le tout premier film de cette jeune et éblouissante beauté, *Le Trou normand*, de Jean Boyer (1952), où il joue même son prétendant!

En 1953, André Hunebelle lui confie le rôle de Planchet dans *Les Trois Mousquetaires*. C'est le début d'une belle car-

PHOTOS : CONTINENTAL PRODUZIONE/FRANCO/COLLECTION CHRISTOPHEL/AFP ; AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Page de gauche, "La Grande Vadrouille". Ci-contre, sur scène en 1949 et "La Traversée de Paris".

rière dans les films de cape et d'épée, où il sert de faire-valoir à François Périer (*Cadet Rousselle*, 1954) puis à Jean Marais (*Le Bossu*, 1959, *Le Capitan*, 1960), parfait contrepoint comique à l'héroïsme chevaleresque du personnage principal, où il marie roublardise et fidélité, poltronnerie et loyauté, naïveté et astuce. Avec toujours ce mélange de lourdeur apparente et de finesse cachée, de mesquinerie réticente qui cache une réelle générosité de cœur et rend ses personnages si attachants.

Mais le vrai tournant dans sa carrière de comédien survient en 1956 : *La Traversée de Paris*, de Claude Autant-Lara *(lire encadré ci-dessous)*, aux côtés de Jean Gabin et Louis de Funès *(lire page 42)*. Bourvil a pourtant bien failli ne pas faire partie du casting. Certes, Autant-Lara le veut absolument dans cette adaptation d'une nouvelle de Marcel Aymé. Mais l'écrivain avait détesté — à juste titre — le film tiré par Jean Boyer de son *Passe-Muraille* (1951) où Bourvil tenait la vedette : il ne veut pas entendre parler du comédien ! Menaçant, si celui-ci est maintenu dans le rôle, de retirer son nom de l'affiche… Mais Autant-Lara tient bon. Et l'écrivain se ravisera en découvrant l'exceptionnelle partition du comédien dans son pitoyable et mesquin personnage, auquel il conserve cependant une pathétique humanité, faisant qu'il est impossible de le détester.

"Le Corniaud", "La Grande Vadrouille"…

Marcel Aymé écrivit du reste à Autant-Lara pour *« confesser hautement »* son erreur, jugeant Bourvil *« remarquable »*. Récompensé de la Coupe Volpi du meilleur acteur à Venise, Bourvil aura pour seule réaction, au moment de recevoir son trophée, de s'étonner qu'on ait séparé sa prestation de celle de Gabin : *« On était un vrai couple, et maintenant me* ➤

"LA TRAVERSÉE DE PARIS" : AU MILIEU DES CRIS DE GABIN ET DE FUNÈS

C'est *La Traversée de Paris*, de Claude Autant-Lara (1956), qui lancera vraiment la carrière de Bourvil sur grand écran. Se déroulant en plein couvre-feu sous l'Occupation, la scène où le tonitruant trafiquant de marché noir Grandgil (Jean Gabin) et son pleutre acolyte Marcel (Bourvil) se retrouvent chez le boucher charcutier Jambier (Louis de Funès), pour prendre livraison de la viande qu'ils doivent ensuite transporter à l'autre bout de la capitale, est devenue l'une des plus mythique du cinéma français.Pas seulement comique. Au milieu des cris des deux autres, s'invite la petite voix fluette et les mimiques apeurées de Bourvil, qui font toute la différence :

JAMBIER : — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

GRANDGIL : — Rien, mais c'est plus lourd que je ne pensais. J'crois qu'il va me falloir 2000 francs de plus.

JAMBIER : — C'est sérieux ?!

GRANDGIL : — Comment, si c'est sérieux !

JAMBIER : — Rien du tout, vous m'entendez, rien du tout !!!

GRANDGIL : — J'veux 2000 francs, nom de Dieu, Jambier, Jambier, 2000 francs !!!

JAMBIER : — Rien du tout !

MARCEL *(prenant le parti de Jambier contre son "associé")* : — J'lui casse la gueule ?

GRANDGIL : — Jambier, j'veux 2000 francs, Jambier, 45 rue Poliveau !

JAMBIER : — Oui, oui, on l'sait, plus un franc, plus un sou !

MARCEL : — Mais laissez-moi l'descendre !

GRANDGIL : — JAMBIER ! JAMBIER ! JAMBIER ! JAMBIER ! JAAAMMMMBIER !!!

PHOTOS : RONALD GRANT ARCHIVE/ALAMY STOCK PHOTO ; JEAN MAINBOURG/GAMMA-RAPHO

Bourvil dans les années 1960. En bas, avec Fernandel, dans "La Cuisine au beurre".

voilà veuf, c'est malin! » Une preuve, une de plus, de la gentillesse et de la délicatesse qui auront toujours fait de Bourvil, pour les autres comédiens, un partenaire idéal, loué de tous.

En plein envol, sa carrière cinématographique va désormais suivre deux axes parallèles : le comique et le sérieux. Le premier va culminer dans sa collaboration avec Gérard Oury, rencontré sur le tournage du *Miroir à deux faces* (André Cayatte, 1958), alors qu'Oury était encore acteur. Devenu cinéaste, ce dernier aura une idée de génie : réunir Bourvil et de Funès en têtes d'affiche. Le succès phénoménal du *Corniaud* (1965), suivi de celui, plus colossal encore, de *La Grande Vadrouille* (1966), va consacrer la formidable alchimie du face-à-face entre le petit tyran colérique et le grand dadais pétri de gentillesse. Stanislas Lefort crie plus fort que lui, mais la voix plaintive et pointue d'Augustin Bouvet occupe autant l'espace. Les deux marchent sur la route, de Funès-Stanislas a mal aux pieds, Bourvil-Augustin s'en émeut :

"Mon vélo, mes chaussures… et puis quoi maintenant ?"

"La Grande Vadrouille"

AUGUSTIN : — Évidemment, c'est pas des chaussures pour la marche que vous avez là.

STANISLAS : — Puisque vous me proposez si gentiment, j'accepte.

AUGUSTIN : — Quoi ?

STANISLAS : — Que vous me prêtiez vos souliers.

AUGUSTIN : — Bah heu… Vous chaussez du combien ?

STANISLAS : — C'est du comme vous.

AUGUSTIN : — Ah bon ? Ça tombe bien…

Et de s'exécuter. Puis, se rendant compte un peu plus tard qu'il a été dupé une énième fois, de se lamenter en traînant des pieds, tandis que de Funès gambade : « *Mon vélo, mes chaussures… et puis quoi maintenant ?* » Tout le personnage de Bourvil dans cette réplique…

Pilleur de troncs, policier, activiste anti-télé…

Côté comique, Bourvil brillera aussi dans trois des meilleurs Mocky : *Un drôle de paroissien* (1963), où il se fait pilleur de troncs, *La Cité de l'indicible peur* (1964), où il incarne un inspecteur de police à la poursuite d'un faux-monnayeur, et *La Grande Lessive* (1968), où il est un professeur sabotant les antennes de télévision pour redonner ses lettres de noblesse à l'étude.

Ses films sérieux, eux, ont été souvent et injustement oubliés. Ses qualités de comédien y ont pourtant toujours éclaté. Ainsi de cette scène si difficile d'une crise de jalousie en état d'ivresse, dans *Le Miroir à deux faces,* tellement brillamment interprétée en une seule prise par Bourvil que sa partenaire Michèle Morgan et toutes les personnes présentes sur le plateau l'ont spontanément applaudi !

Mais c'est son dernier film, tourné en 1970 (il mourra le 23 septembre, juste avant sa sortie), qui aura le plus fait pour sa réputation d'acteur dramatique. Dans *Le Cercle rouge*, Melville le transforme en François Mattei, un commissaire de police mutique et implacable. Sur le plateau, il refuse de s'épancher sur le cancer qui le ronge. Mais face à Montand et Delon, il impressionne. Tout un symbole : le générique lui a restitué son prénom, le présentant pour la première fois comme "André Bourvil". Comme si Melville avait voulu souligner le chemin qu'avec ce rôle l'acteur avait accompli depuis ses débuts de comique paysan. ●

La tactique du gendarme

Écrite par Bourvil et mise en musique par son accordéoniste Étienne Lorin pour le film "Le Roi Pandore", cette chanson à l'entêtant refrain est celle que le chanteur-acteur, képi sur la tête, a le plus interprétée sur scène.

Un gendarme doit avoir de très bons pieds
Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout
Il lui faut aussi de la sagacité
Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout
Car ce qu'il doit avoir,
et surtout
C'est d'la tactique, de la tactique dans la pratique
Comme la montre a son tic-tac, le gendarme a sa tactique
Attendez un peu que j'vous explique

La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est de bien observer sans se faire remarquer
La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est d'avoir, avant tout, les yeux en face des trous

Contravention
Allez, allez
Pas d'discussion
Allez, allez
Exécution
Allez, allez
J'connais l'métier

La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est de verbaliser avec autorité

Il y a ceux qui n'ont pas d'plaque à leur vélo
Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout
Faut courir après tous les voleurs d'autos
Mais c'est pas tout, mais c'est pas tout
Les gens disent
"Oh, les gendarmes, quand on a besoin d'eux, ils ne sont jamais là"
Je réponds du tac au tac, car pensez, j'ai ma tactique
"Attendez un peu que j'vous explique"

DR

La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est d'être toujours là quand on ne l'attend pas
La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est d'être perspicace sous un petit air bonasse

Contravention
Allez, allez
Pas d'discussion
Allez, allez
Exécution
Allez, allez
J'connais l'métier

La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est d'être constamment à cheval sur l'règlement
La taca-taca-taca-tac-tactique du gendarme
C'est d'être constamment à cheval sur l'règlement ●

L'ami Fernandel

La série des "Don Camillo", ses plus de 100 rôles au cinéma, mais aussi ses sketchs et ses chansons l'ont rendu immortel. Simple et souriant comme ses personnages, retour sur la vie et la carrière, d'une exceptionnelle longévité, d'un humoriste de génie.

Par Emmanuel Bonini

Brescello, un petit village italien, dans la région de Parme. Son maire communiste Peppone, et son curé parlant à Jésus : Don Camillo pour l'éternité. « *Voici notre petit monde, quelque part en haut de l'Italie, entre le fleuve et la montagne,* raconte au début le narrateur du film. *L'hiver, c'est le royaume des eaux, et l'été, l'empire du soleil. Il tape sur les crânes, il exaspère les passions, mais sous sa grande lumière, les plus graves conflits gardent un air de gentillesse et parfois de comédie.* » Impossible d'évoquer Fernandel sans se souvenir, d'abord, de son rôle mythique de 1952 (quatre autres films suivront), tiré du livre à succès d'un journaliste italien, Giovanni Guareschi.

Pressenti dès l'origine par le réalisateur Julien Duvivier pour le rôle principal, Fernandel fut pourtant long à convaincre. Lui, profondément chrétien, ne souhaitait pas « *blasphémer* » en portant à nouveau une soutane à l'écran. Selon sa fille Josette, le tournage de *L'Auberge rouge* avait « *tourmenté sa conscience d'homme* ». Mais il finit par accepter, convaincu de la « *noblesse de cœur* » de son personnage. Parce l'auteur du livre le trouvait trop petit (Don Camillo, dans le roman, est un colosse!) on dote Fernandel de chaussures de taille 46, lui qui ne chausse que du 42. Ce qui explique ses grandes enjambées à l'écran.

Avec Peppone, qu'au fond il respecte, la guerre n'est jamais réellement violente. Elle est d'abord dans les mots, comme lorsque ce dernier le suspecte d'avoir subtilisé une arme :

PEPPPONE : — Vous avez dit qu'il y avait sept mitraillettes. Y'en avait huit, non? Qui est-ce qui a pris la huitième?

DON CAMILLO : — C'est moi. Quand la révolution prolétarienne éclatera, tiens-toi loin du presbytère.

Et que dire de ses dialogues tendres et malicieux avec Jésus, qu'il appelle aussi « *Seigneur* » ? Exemple, cette scène où Celui-ci demande à Fernandel de déplacer sa gigantesque croix :

JÉSUS : — Alors Don Camillo, on y va? Le fleuve doit être magnifique avec tout ce soleil. Je le verrais avec plaisir.

DON CAMILLO *(soulevant la croix avec peine)* : — Allons-y Seigneur! Ils auraient pu la faire un tantinet plus légère, cette croix!

JÉSUS : — À qui le dis-tu! Moi qui ai dû la traîner jusque là-haut! Et je n'avais pas ta carrure…

124 films, 200 millions de spectateurs

Bien que Fernand Contandin, son véritable nom, né à Marseille en 1903 (et disparu en 1971), ait passé une grande partie de sa vie sur scène, ce sont ses rôles au cinéma qui ont d'abord marqué les esprits. Outre les cinq *Don Camillo*, Fernandel tournera en effet dans 119 autres films ; soit 200 millions de spectateurs qu'il attirera dans les salles sans violence ni vulgarité, par la seule force de son rire et de sa tendresse.

En quarante ans, Fernandel, qui débuta très tôt dans le comique troupier, aura su comme personne avant lui imprimer aussi durablement chez les Français sa présence et son faciès — « *Ma tête de cheval* », comme il s'en esclaffait lui-même… Extraordinaire longévité! En 1939, il était déjà le premier au box-office, devant Danielle Darrieux et Jean Gabin. Trente

FILMSONOR / COLLECTION CHRISTOPHEL / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

> "Fernandel est le seul Français qui soit plus célèbre que moi dans le monde."
>
> *Charles de Gaulle*

"Le Petit Monde de Don Camillo".

DA.MA. CINEMATOGRAFICA / COLLECTION CHRISTOPHEL / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP ; CITÉ FILMS/PROTIS FILMS/COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

ans plus tard, en 1968, de Gaulle en faisait encore le constat : *« Fernandel est le seul Français qui soit plus célèbre que moi dans le monde. »*

Fernandel : un homme simple, vraiment, menant une vie (presque) aussi paisible que tout le monde : *« J'ai toujours eu une vie régulière et normale, ce qui est possible malgré la célébrité,* racontait-il. *Je ne défraye pas la chronique. Et s'il n'y a rien sur moi dans les journaux à scandale, c'est juste qu'il n'y a rien à trouver. »* Une simplicité qui se retrouvait dans ses personnages… Signe des très grands : comme Bourvil *(lire page 14)* ou Louis de Funès *(lire page 40)*, et quel que soit le costume qu'il endosse, la gentillesse naturelle de Fernandel irrigue profondément ses personnages. Les rendant aussitôt sympathiques… même s'il s'agit de "méchants".

Ignace, le "Schpountz", Ali Baba…

Impossible de dresser, ici, la liste de tous ses rôles, mais comment ne pas en faire ressortir certains : *Le Schpountz*, avec la fameuse tirade du naïf Irénée rêvant de cinéma : *« Tout condamné à mort aura la tête tranchée »* ; le brave Ignace Boiteclou (*Ignace*) ; le fada de Miéjour (*Simplet*) ; le serviteur roublard d'*Ali Baba*, le prisonnier de guerre évadé de *La Vache et le Prisonnier* ; le délicat *« Monsieur Mario »* de *Coiffeur pour dames* ; le moine en robe de bure de *L'Auberge rouge*, le berger de Giono dans *Crésus*, le restaurateur en concurrence avec Bourvil de *La Cuisine au beurre*…

À chaque fois, Fernandel a nourri ses rôles de lui-même, jusqu'à se confondre avec eux. À ce niveau, seul Charlie Chaplin pourrait être comparé à ce géant de 1,69 mètre qui triomphera au Carnegie Hall, mais refusera les ponts d'or de Hollywood par amour de la France et de sa Provence. *« Il n'y a que là que je peux vivre »*, souriait-il.

L'homme fut aussi un immense professionnel, ce qu'on oublie souvent. Surdoué, même. *« Mon père apprenait ses textes un quart d'heure avant de tourner une scène »*, a raconté sa fille Josette. Après quoi il entrait immédiatement dans son rôle. La première prise était toujours la bonne. Les tournages se succédaient donc à une cadence folle, dopant les revenus et la popularité de celui qui, au fond, ressemblait d'abord à ses spectateurs : *« Le public est lassé des films morbides, sexy, de faux intellectuels*, assurait-il peu avant sa mort, *les films dont on sort en disant* "C'est formidable"*, alors que l'on n'a rien compris »*. Tout le contraire des siens. ●

MUSÉE DON CAMILLO ET HOMMAGES DE L'ÉGLISE

Ouvert en 1989 à l'emplacement d'un ancien monastère du XV^e^ siècle, le musée Peppone et Don Camillo de Brescello, où fut tournée la série, accueille nombre de souvenirs des tournages : la soutane de Fernandel, la reproduction du bureau de Peppone décoré des portraits de Lénine et Staline… Juste devant se trouve, comme dans le film, un char d'assaut américain (mais pas exactement le même). Une statue en bronze de Peppone a été érigée devant la mairie, une autre de Don Camillo devant l'église. À l'intérieur de celle-ci se trouve le grand christ sur sa croix avec lequel converse Don Camillo. Alors qu'une certaine inquiétude régnait quant à la réaction de l'Église sur le film, celle-ci fut au contraire enthousiaste. Fernandel sera même reçu avec sa fille en audience privée au Vatican par Pie XII. En 2015, le pape François lui rendra aussi hommage devant la Conférence épiscopale italienne, à Florence. Après avoir loué François d'Assise et Philippe Néri, il ajoute : *« Je pense aussi à la simplicité de personnages inventés, comme Don Camillo.* […] *La prière d'un bon prêtre s'unit de façon évidente avec les gens. »* E. B.

Félicie aussi

Écrite en 1939 par Albert Willemetz (“Dans la vie, faut pas s’en faire…”) sur une musique de Casimir Oberfeld (“Paris sera toujours Paris”), c’est la plus célèbre chanson de Fernandel. Qui l’accompagnait de fabuleuses mimiques (faussement) gênées…

C’est dans un coin du bois de Boulogne
Que j’ai rencontré Félicie
Elle arrivait de la Bourgogne
Et moi j’arrivais en taxi
Je trouvai vite une occasion
D’engager la conversation
Il faisait un temps superbe
Je me suis assis sur l’herbe
Félicie aussi!

J’pensais les arbres
bourgeonnent
Et les gueules-de-loup
boutonnent
Félicie aussi!

Près de nous sifflait un merle
La rosée faisait des perles
Félicie aussi!

Un clocher sonnait tout proche
Il avait une drôle de cloche
Félicie aussi!

Afin de séduire la petite chatte
Je l’emmenai dîner chez Chartier
Comme elle est fine et délicate
Elle prit un pied de cochon grillé
Et pendant qu’elle mangeait le sien
J’lui fis du pied avec le mien
J’pris un homard sauce tomate
Il avait du poil aux pattes
Félicie aussi!

Puis une sorte de plat aux nouilles
On aurait dit une andouille
Félicie aussi!

Je m’offris une gibelotte
Elle embaumait l’échalote
Félicie aussi!

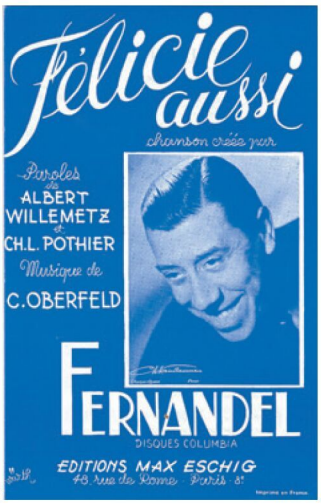
Puis une poire
et des gaufrettes
Seulement la poire
était blette
Félicie aussi!

L’aramon lui tournant la tête
Elle murmura “Quand
tu voudras”
Alors j’emmenai ma conquête
Dans un hôtel tout près de là
C’était l’hôtel d’Abyssinie
Et du Calvados réunis
J’trouvai la chambre ordinaire
Elle était pleine de poussière
Félicie aussi!

Je m’lavai les mains bien vite
Le lavabo avait une fuite
Félicie aussi!

Sous l’armoire y avait une cale
Car elle était toute bancale
Félicie aussi!

Et des draps de toile molle
Me chatouillaient les guiboles
Félicie aussi! ●



DR

JEAN-PIERRE LELOIR/GAMMA RAPHO

Fernand Raynaud, le "Français moyen"

Des années 1950 jusqu'à sa mort en 1973, il fut "la" star du "one-man show" comique. Endossant avec force mimiques, mais toujours avec gentillesse, tous les petits travers de ses contemporains…

Par Nicolas Gauthier

C'est l'plombier !, *« C'est étudié pour… »*, *« Bourreau d'enfants ! »* C'était le temps où, dans les salons de la classe moyenne, trônaient une télévision noir et blanc en acajou, recouverte d'un napperon, et une pile de disques 78 tours posée près de l'électrophone. Parmi eux, les incontournables sketchs de Fernand Raynaud qu'on se passait en famille, après le repas dominical. Beaucoup l'ont oublié, mais Fernand Raynaud, né en 1926, fut "la" star du *one-man show* comique de la fin des années 1950 jusqu'à sa mort, dans un accident de la route, en 1973.

L'homme est d'abord une silhouette. Un brin malingre, la calvitie naissante, le plus souvent en chapeau, costume cravate ou nœud papillon. C'est également une voix, ou plutôt plusieurs : Raynaud a été en effet l'un des seuls humoristes de son temps à imiter tous les accents possibles, mais aussi les voix de femme, toujours haut perchées, comme cette *« mademoiselle des PTT »* auquel il fait appel dans *Le 22 à Asnières*, et où il se moque, à travers cette opératrice préférant discuter avec sa collègue, du peu de motivation des fonctionnaires…

Fernand Raynaud sur scène en 1966.

Jamais un cri, encore moins un mot grossier. Une autre époque, parfaitement symbolisée par cet « *Auvergnat et fier de l'être* » issu d'une famille ouvrière travaillant aux usines Michelin de Clermont-Ferrand. Jusqu'à devenir la figure emblématique de ce qu'on ne surnommait pas encore avec dédain le « *Français moyen* » — que celui-ci soit douanier (« *J'suis pas un imbécile, puisque j'suis douanier!* »), passeur naïf et complice malgré lui d'un oncle trafiquant de drogue qu'il joint au téléphone devant la police (« *Allô tonton? pourquoi tu tousses?* ») ou encore client insatisfait mais timide d'un tailleur qui le prend de haut :

— Je m'excuse de vous demander pardon, Monsieur le tailleur, mais c'est les copains… Ils m'ont dit « *Ton costume, c'est pas qu'il te va mal, il te va même bien au premier abord* »… Seulement au deuxième abord, en regardant bien, ils m'ont dit : « *Y'aurait comme un défaut, ça nous étonnerait pas…* »

En 1959, son spectacle *Fernand Raynaud chaud* remporte un triomphe au Théâtre des Variétés, à Paris, avant de s'exporter en province, et jusqu'en Afrique et au Canada. Sans la moindre once de méchanceté, l'homme n'aura de cesse de croquer les petits travers de ses contemporains. Dans *Le Raciste*, cet homme de droite revendiqué raille gentiment la xénophobie, tout en annonçant, peut-être involontairement, mais avec une étonnante prescience, les futures dérives antiracistes :

— Moi qui suis Blanc, monsieur ne veut pas me servir un rouge sous prétexte que je suis noir *(ivre, NDLR)*. Et monsieur qui est Noir, lui, il lui sert un blanc…

Dans *Ça eût payé*, celui qui était aussi un riche propriétaire terrien (parait-il très avare) moque les faux déboires d'un paysan enrichi :

— J'suis qu'un pauvre paysan… J'ai 89 hectares de blé, mais le blé, ça paie quoi? Ça paie la semence. Le blé, ça eût payé, mais ça paie plus…

Dans *Les Croissants*, il joue le client un peu benêt d'un bar, poussant le serveur à bout :

— Garçon, s'il vous plaît! Je voudrais un café crème avec deux croissants.

— Je m'excuse monsieur, mais nous n'avons plus de croissants.

— Oh, ça ne fait rien. Vous n'avez qu'à me donner un café nature… avec deux croissants.

Et ainsi de suite, avec un verre de lait, une tasse de chocolat, etc.

Ses textes sont d'une telle finesse, et d'une telle gentillesse, que l'immense Jean Rochefort *(lire page 58)* en proposera un florilège, baptisé *Heureux?* du nom de l'un de ses sketchs, où il incarne un cantonnier profiteur du système :

— Heu-reux! Je suis payé au mois, je paye pas de loyer parce que ma femme est la concierge de l'école. Heu-reux!

Mais, comme souvent chez les humoristes, le mal-être n'est jamais loin. L'homme est un éternel inquiet, souffrant aussi du mépris affiché à son égard par les milieux intellectuels : « *Au milieu d'une salle qui éclate de rire, je ne vois que le spectateur qui ne rit pas* », confiera-t-il, noyant ses angoisses dans les alcools forts. Sans doute responsables de son accident fatal, au volant de sa Rolls-Royce, le 28 septembre 1973. ●

“J'suis pas un imbécile, puisque j'suis douanier!”

“Le Douanier”

JACQUES CHEVRY/INA/AFP

Au temps d'"Au théâtre ce soir"

Plébiscitée chaque samedi, l'émission aura fait pendant vingt ans (1966-1986) les belles heures de la télévision. Un humour bon enfant, vif et léger, aux antipodes des programmes d'aujourd'hui.

Par Jérôme Besnard

Les décors sont de Roger Harth et les costumes de Donald Cardwell, scandait rituellement en chœur, à la fin des pièces, le public du Théâtre Marigny lors des enregistrements d'*Au théâtre ce soir*. Et combien le faisaient aussi chez eux, en famille, installés devant leur poste de télévision? Programmée (presque) tous les samedis soir à 20 h 30 durant vingt ans (1966-1986) sur la première et la deuxième chaîne de l'ORTF, puis sur TF1, l'émission, plus qu'un rendez-vous, était devenue un rituel.

Rituel, aussi, que son immuable générique, tel que raconté par la critique théâtrale Armelle Héliot: *« Une caméra qui caresse lentement les balcons clairs, bordés d'or. Une sonnerie très caractéristique et qui insiste. La caméra pivote: "pano" sur la salle. Le public vient de s'installer. Frémissement d'appareillage. Le rideau rouge palpite* [...]. *Puis retentissent les trois coups... »*

Maria Pacôme (au centre) dans la pièce "Le Don d'Adèle".

Aussi incroyable que cela puisse paraître aujourd'hui, les 411 pièces de 300 auteurs différents diffusées et rediffusées dans le cadre d'*Au théâtre ce soir* (près d'un millier de représentations au total) auront été vues, au total, par près de... 6 milliards de téléspectateurs ! 5 800 400 000 personnes, très exactement. Un record toutes catégories pour la télévision française, qui ne comptait il est vrai, à l'époque, qu'une seule, puis deux, puis trois chaînes.

C'est pourtant un concours de circonstances qui fut à l'origine de cet exceptionnel succès. Confrontée, début 1966, à une longue grève (déjà !), l'ORTF cherche en catastrophe des programmes déjà enregistrés. La Radio-Télévision belge lui propose une pièce récemment jouée au Théâtre du Vaudeville de Bruxelles, *La Bonne Planque*, de Michel André, avec Bourvil *(lire page 14)*. C'est un triomphe. Des sacs de courriers enthousiastes atterrissent rue Cognacq-Jay, au siège de l'ORTF.

5,8

C'est en... milliards, selon la critique théâtrale du "Figaro" Armelle Héliot, le nombre cumulé de téléspectateurs français des pièces diffusées durant vingt ans par "Au théâtre ce soir".

Présentateur du premier journal télévisé français (le 29 juin 1949), mais aussi passionné de théâtre (il fut l'élève de Charles Dullin), l'influent Pierre Sabbagh a alors l'idée d'une émission hebdomadaire et de son titre. Il s'entoure de l'administrateur du Théâtre Marigny, Jean-Jacques Bricaire (chargé du choix des textes et des metteurs en scène), et du réalisateur de télévision Georges Folgoas. Les séances sont filmées les samedis après-midi devant un public souvent âgé (ce qui lui sera reproché) et diffusées des semaines ou des mois plus tard. Avantage non négligeable : le programme coûte de quatre à six fois moins cher qu'un téléfilm.

"Libération" : "Un divertissement bas de plafond"

Première pièce, le 9 juillet 1966, *J'y suis, j'y reste*, de Jean Valmy, avec Denise Grey et Anne-Marie Carrière *(lire page 37)* ; ultimes trois coups, le 22 février 1986 : une adaptation de *Dom Juan*, une de plus. Entre les deux, on l'a dit, près de 1 000 représentations, suivies, en moyenne, par plus de 6 millions de téléspectateurs.

Alors oui, parce qu'il s'agit le plus souvent de vaudeville et de *« théâtre de boulevard »* (mais pas seulement), les beaux esprits n'auront de cesse de brocarder ce *« divertissement bas de plafond »* (*Libération*). Les fidèles, eux, s'en délectent : *Madame Sans-Gêne*, *Folle Amanda*, *Fric-Frac*, *Le Sexe faible*, *L'École des cocottes*, *Un fil à la patte*... Signée de Georges Feydeau (1862-1921) et mise en scène par l'immense Jacques Charon, cette dernière, plusieurs fois diffusée, bat des records d'audience. Les échanges entre le personnage de Viviane et sa mère, la baronne, sont passés à la postérité :

VIVIANE : — Moi, j'aurais désiré un homme très en vue...

LA BARONNE — Eh bien ! mais je comprends très bien ça... Un artiste, par exemple.

VIVIANE : — Non... un mauvais sujet.

LA BARONNE *(bondissant)* : — Qu'est-ce que tu dis ?

VIVIANE : — Un homme comme M. de Frenel, tiens ! Je le cite comme j'en citerais tant d'autres. Tu sais, celui que nous avons vu l'été dernier à Trouville. Ah ! voilà un mauvais sujet qui m'aurait convenu.

LA BARONNE : — Oh ! l'horreur... Un garçon qui a une réputation !..

JEAN PIERRE LETEUIL/INA/AFP

Daniel Ceccaldi et Jacqueline Maillan dans "Folle Amanda".

VIVIANE *(appuyant sur le mot)*: — Dé-tes-table! oui, maman... C'est ça qui vous pose un homme...

LA BARONNE: — Oh!

VIVIANE: — Un monsieur dont on pouvait citer toutes les maîtresses!

LA BARONNE *(scandalisée)*: — *« Les maîtresses »*! Viviane, où as-tu appris à prononcer ces mots-là?

VIVIANE *(très naturellement)*: — Dans l'Histoire de France, maman. Henri IV, Louis XIV, Louis XV...

LA BARONNE *(avec candeur)*: — Oh! des rois! donner un pareil exemple à des jeunes filles!

VIVIANE: — Il paraît qu'il y en a même trois qui sont mortes pour lui!

LA BARONNE: — Pour Louis XV?

VIVIANE: — Mais non! pour M. de Frenel...

Outre Charon, d'autres grands noms de la mise en scène feront le bonheur des samedis soirs de cette "France d'avant" à laquelle la télévision proposait alors des pièces de théâtre en lieu et place de certains des affligeants spectacles actuels: Jean Piat, Jean Anouilh, Pierre Mondy... *Idem* pour ces acteurs de légende ayant tous, ou presque, foulé la scène de Marigny: Pierre Brasseur, Pierre Dux, Michel Aumont, Louis Seigner, Jean Le Poulain, Edwige Feuillère, Jacqueline Maillan *(lire page 34)*, mais aussi les "jeunes pousses" y accomplissant leurs premiers pas: Pierre Arditi, Daniel Auteuil, Jacques Villeret, Jean-Pierre Bacri, André Dussollier, Nathalie Baye...

Largement représenté au programme d'*Au théâtre ce soir*, le répertoire du XX^{e} siècle. Avec, parfois, des metteurs en scène "politiquement incorrects", telle Marcelle Tassencourt, l'épouse et "compagne d'armes" de Thierry Maulnier, l'un des chefs de file de la droite anticonformiste des années 1930, aux commandes de la pièce *Topaze*, de Marcel Pagnol, en 1967.

Louis Jouvet: "Pas de théâtre sans fraternité"

Esprits libres, femmes libres, à l'image de Suzy, tenant tête à son amant, le roué politicien Castel-Bénac:

CASTEL-BÉNAC: — Quant à vous, Madame, vous m'avez trop longtemps ridiculisé.

SUZY: — C'est vrai.

CASTEL-BÉNAC: — J'entends que désormais votre attitude change. Je serai chez vous tout à l'heure pour vous dire ce que j'ai résolu.

SUZY: — Vous avez résolu de parler grossièrement à une femme parce que vous avez peur d'un homme. Je vous trouve profondément méprisable.

Jugé trop "conservateur" sur la forme, mais aussi sur le fond, ce "théâtre à la papa", se situant aux antipodes de la *« révolution théâtrale »* portée par la gauche depuis 1968, sera sommé de baisser le rideau sur les petits écrans dès 1982, peu après l'arrivée de Jack Lang au ministère de la Culture. *Au théâtre ce soir* perdurera cependant encore quatre ans, de manière plus espacée à la fin, à la faveur de la diffusion de ses enregistrements déjà bouclés. Place, ensuite, aux mises en scène sophistiquées et aux pièces engagées! Excepté dans les salles, où le public continuera de plébisciter ce rire bon enfant. Et même parfois, de nouveau, à la télévision, où il affole toujours l'Audimat. *« Il n'y a pas de théâtre sans fraternité »*, assurait Louis Jouvet. C'est aussi celle-ci, en ces temps de crises et d'affrontements, que les Français vont chercher. ●

"Programmée (presque) tous les samedis soir à 20 h 30 durant vingt ans (1966-1986) sur la première et la deuxième chaîne de l'ORTF, puis sur TF1, l'émission, plus qu'un rendez-vous, était devenue un rituel."

La France paisible de "La Caméra invisible"

L'émission a occupé l'antenne pendant sept ans. Avec Jacques Legras comme "piégeur". Et les Français en vedette. Zéro vulgarité, jamais de méchanceté. Une autre époque.

Jacques Legras, képi sur la tête, entre chez une fleuriste :

— Bonjour Madame. Je viens pour le Noël des contractuels.

— Quoi ? Vous ne manquez pas de culot, avec ce que vous nous prenez ! Mais bon, je vais vous donner quelque chose…

Un autre jour, au comptoir d'un café, il propose de vendre des billets de 10 francs à moitié prix. Un consommateur à chapeau se montre intéressé.

— Vous en voulez un ?

— Non, tous !

— C'est pour *La Caméra invisible*. Vous êtes filmé.

— Ah ça alors ! Elle est bien bonne ! Allez, je vous offre un verre !

Au moins autant que pour son côté "farce", se plonger dans les sept années de cette émission (1964-1971) inventée par Pierre Bellemare et Jacques Rouland, c'est revisiter, comme à travers le trou d'une serrure, les douceurs de la "France d'avant".

INA

Jacques Legras, en faux policier, dans l'un de ses sketchs (capture d'écran).

"Un pain au chocolat sans chocolat"

Le toujours pince-sans-rire Legras (1924-2006), formé à l'école des Branquignols *(lire page 67)*, y partage en effet la vedette avec les Français eux-mêmes. Loin de se mettre en avant, c'est même d'abord à ces derniers, commerçants et quidams croisés dans la rue, que l'acteur à moustache, lunettes et crâne dégarni offre les premiers rôles. Soulignant, le plus souvent, leur bonhomie et leur gentillesse. Toujours prêts à rendre service, même dans les cas les plus absurdes. Comme cette panthère qu'il présente comme son chat et demande que l'on tienne en laisse, le temps d'aller acheter son pain.

— Pas trop longtemps alors, répond l'un d'eux. Mais vous êtes sûr que ce n'est pas dangereux ?

Dès le premier essai de Legras (réclamant dans une pâtisserie *« un pain au chocolat sans chocolat »* puis un *« baba au rhum sans rhum »* pour cause de *« mal au foie »*), *« je sus immédiatement que j'avais déniché l'oiseau rare »*, écrit Rouland dans son livre de souvenirs *Ma caméra invisible* (Pygmalion, 1999) : *« modeste et réservé »*, *« air triste et compassé »*, *« voix douce et ennuyée »* et, plus que tout, *« empathie naturelle à l'égard de ses "victimes" »*… *« Moi-même, je suis un Français moyen,* confiait Legras*: comment pourrais-je me moquer d'eux ? »*

Zéro méchanceté, donc. Zéro volonté de dénigrer. Au point, racontait-il encore, de *« toujours mettre fin à ses séquences et de révéler que c'était pour* La Caméra invisible *lorsque je sentais trop de désarroi, la peur ou la colère monter »*. L'exact inverse des "clashs" aujourd'hui recherchés à la télévision. **A. F.**

Poiret et Serrault sur scène en 1973.
Page de droite, l'affiche du film.

PHOTOS : PATRICE PICOT/GAMMA RAPHO ; BERTRAND LAFORET/GAMMA RAPHO

Poiret-Serrault, un duo folle folle !

Après avoir fait les belles heures des cabarets parisiens dans les années 1950-1960, le duo Michel Serrault-Jean Poiret va se reformer en 1973 dans la pièce "La Cage aux folles". Un succès colossal, suivi d'un film, sur un sujet alors tabou.

Par Emmanuel Bonini

1er février 1973, Théâtre du Palais-Royal, à Paris. Il est 20 heures. Le rideau s'ouvre sur la générale de *La Cage aux folles*. L'histoire ? Celle d'un couple d'homosexuels d'âge mûr, propriétaire d'une boîte de travestis, lequel se trouve soudain confronté au retour du fils oublié de l'un d'eux, Laurent (*« une erreur de jeunesse »*), et à l'arrivée de son futur beau-père, un très conservateur député.

Impossible, aujourd'hui, d'envisager une telle création moquant ainsi, même gentiment, la "communauté gay" (comme on ne le disait pas encore) ! Déjà, à l'époque, plusieurs associations homosexuelles s'émeuvent. Michel Serrault, qui joue l'ultra-efféminé Albin (alias *« Zaza Napoli »)*, devra se justifier : *« Je ne vois pas pourquoi on ne ferait pas rire avec les homosexuels,* dit-il. *On fait rire avec les hommes politiques. On fait rire avec les cocus. On fait rire*

avec tout le monde. Pourquoi pas avec les homosexuels?»

La pièce est aussi l'occasion d'un retour sur scène particulièrement attendu: celui du duo comique des années 1950-1960 que formaient Serrault et Jean Poiret, incarnant le plus discret Georges, lequel va s'attacher à *« viriliser »* (ce sont ses mots) les manières trop féminines de son compagnon, afin que ne soit pas découverte son homosexualité. Ainsi, notamment, dans la célèbre scène de la biscotte:

GEORGES: — À la dure, je vais te faire vivre! Allez, prends ta biscotte! Je vais te faire ton éducation de bonhomme!

ALBIN *(s'y essayant sans succès, pleurant et poussant de petits cris)*: — Je n'y arriverai jamais, jamais!

(...)

GEORGES: — Mais regarde-toi! La cuillère dans la confiture, pas à deux doigts, c'est pas une clochette!

ALBIN *(gémissant)*: — Tu es trop dur! Je n'y arriverai jamais!

GEORGES: — Oh! mais cesse de pleurnicher pour un oui pour un non! Tu dois agir en homme...

Etc., etc.

"Tu ne m'aimes plus... Tu ne me regardes plus comme une reine de théâtre"

Des années après leur première carrière en duo, c'est leur couple reformé dans cette *Cage aux folles* jouée de 1973 à 1978 qui va permettre à Poiret et Serrault de marquer l'histoire de la comédie française: près de... 2000 représentations, un million de spectateurs au total! Sans compter ses diverses reprises, avec Serrault et Michel Roux dans le rôle de Georges, puis avec d'autres acteurs (dont le couple Didier Bourdon-Christian Clavier en 2010)...

Dès la première représentation, le ton est donné. Les répliques claquent. Les rires fusent. *« Tu ne m'aimes plus, Georges*, pleurniche Albin. *Après tant d'années de vie commune, tu me regardes comme un pot-au-feu, plus comme une reine de théâtre. »* Mais l'émotion n'est jamais loin, comme lorsque le même Albin, n'y tenant plus, finit par tout avouer à son fils:

— Oui, je mets du fond de teint. Oui, je vis avec un homme. Oui je suis une vieille tata. Mais j'ai trouvé mon équilibre. J'ai mis plus de vingt ans pour ça, Laurent...

Derrière la caricature assumée, une vraie tendresse pour les personnages, portée par une profonde camaraderie entre les deux acteurs. La clé de ce phénoménal et pourtant si politiquement incorrect triomphe. Lequel, évidemment, ne pouvait qu'attirer le cinéma. D'où, en 1978, son adaptation par Édouard Molinaro, avec Ugo Tognazzi dans le rôle de Georges (rebaptisé Renato). Là encore, c'est un immense succès: 5,4 millions de spectateurs en France; et même plus de... 8 millions aux États-Unis, où *La Cage aux folles* (qui sera suivie de deux suites, de moindre qualité) demeurera le film français le plus vu pendant dix ans. La démonstration, n'en déplaise aux nouveaux censeurs, que l'on peut rire de tout. Et de tous. ●

DE ROGER PIERRE ET JEAN-MARC THIBAULT AUX FRÈRES ENNEMIS...

À leur apogée jusque dans les années 1930, les duos comiques ont connu un grand retour après guerre. Le plus en vue dans les années 1950-1960 (avant la formation du couple Poiret-Serrault), celui composé de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault *(ci-contre)*. Formé au cabaret, et essaimant à la radio puis à la télévision (*Les Z'heureux Rois Henri*), le duo deviendra si populaire que lorsqu'ils passeront pour la première fois en têtes d'affiche à l'Olympia, en 1956, leur vedette américaine, assurant la première partie, ne sera autre que... Charles Aznavour. À la même époque, et jusqu'au début des années 1980, "sévissent" aussi les Frères ennemis, formés d'André Gaillard et Teddy Vrignault. Le duo, et son humour en ping-pong, prendra fin avec la disparition soudaine du second dans des conditions aujourd'hui encore inexpliquées. E. B.

Darry Cowl, l'hurluberlu

Aujourd'hui oublié, l'acteur à la voix zozotante a été l'un de nos plus grands humoristes. À la carrière cependant marquée par d'innombrables "nanars". Retour sur l'étonnant destin d'un "petit canaillou" ayant marqué son époque.

Par Arnaud Guyot-Jeannin

Tout un symbole. Sur l'affiche de leur premier film ensemble, *Sois belle et tais-toi* (Marc Allégret, 1958), les noms d'Alain Delon et de Jean-Paul Belmondo figurent en tout petit, loin, très loin, de celui de ses trois vedettes: Mylène Demongeot, Henri Vidal et Darry Cowl. De son vrai nom André Darricau, ce Vosgien né en 1925 est alors au faîte de sa gloire. Un an plus tôt, en 1957, les près de 5 millions d'entrées du *Triporteur* (Jack Pinoteau) l'ont placé au sommet du box-office. Delon et Belmondo le regardent *« avec respect »*. De dix ans son aîné, Louis de Funès *(lire page 40)* observe avec envie son succès…

L'histoire? Celle d'un livreur, Antoine Peyralout, traversant la France au guidon de son vélo à trois roues pour assister à un match de foot. Le prétexte à une succession de sketchs valant moins par les dialogues que par le comique burlesque de situation, auquel la voix zozotante de l'acteur donne tout son sel: son triporteur *« malade »*, il l'opère à la manière

BRIDGEMAN IMAGES (2)

Darry Cowl en 1958. Ci-dessous, l'affiche du "Triporteur".

d'un chirurgien — *« un cas presque désespéré »*, dit-il à ses *« assistants »*, auxquels il réclame *« pinces »*, *« clé »*, *« scie »* et *« boyaux »* avant, les larmes aux yeux, de le déclarer *« sauvé »*... Bien que prononcée une seule fois dans le film, l'expression *« petit canaillou »* lui restera définitivement accolée.

Rien pourtant, à l'origine, ne le prédisposait à la comédie. Après de brillantes études de piano, l'homme se destine au Conservatoire, mais il échoue et doit se reconvertir comme pianiste de bar. C'est là qu'il est repéré pour son talent d'humoriste. *« Aux 3 Baudets, je racontais des histoires pas drôles du tout, mais les gens riaient à cause de mon bégaiement »*, racontera-t-il. Tête de clown, zozotement et, donc, ce bégaiement — réel, mais forcé: les trois piliers de ses triomphes futurs. Auquel s'ajoute, on l'oublie, un extraordinaire talent...

C'est du reste le grand Sacha Guitry qui lui offre son premier rôle d'importance au cinéma, dans *Assassins et voleurs* (1956), où il campe, dans une improvisation géniale, un faux témoin complètement déjanté surnommant le très guindé président du tribunal *« Petit bonhomme... Grand gamin »*. Les rires fusent. Le voilà lancé.

Dans *Archimède le clochard* (Gilles Grangier, 1959), il donne la réplique à Jean Gabin, dans *Les Tribulations d'un Chinois en Chine* (Philippe de Broca, 1965), il retrouve Belmondo dans le rôle taillé sur mesure du fondé de pouvoir Biscoton, que Belmondo s'obstine à appeler *« Biscotin »*.

Bernard Blier: "Darry, un immense artiste"

Les rôles s'enchaînent. Vite. Trop vite. Car l'acteur vit un drame secret: dévoré par le démon du jeu — *« une maladie »*, dit-il —, il se ruine au casino et doit sans cesse courir le cachet pour éponger ses dettes. D'où, parmi ses... 163 films, une immense majorité de "nanars": *Déclic et des claques*, *Le Temps des œufs durs*, *Les malabars sont au parfum*, *Salut Berthe!*, *Poussez pas grand-père dans les cactus*, *Y'a un os dans la moulinette*... Etc., etc. *« Certains matins, j'arrivais sur un plateau sans savoir quel film j'allais tourner »*, témoignera-t-il.

Dommage, bien sûr, que sa filmographie ne soit pas à la hauteur de son talent. Mais l'acteur n'y est jamais indigne: *« Un immense artiste »*, dira Bernard Blier.

Certains de ses rôles, heureusement, surnageront. Ainsi, outre *Le Triporteur*, de ses quatre films sous la conduite de Jean-Pierre Mocky, dont *La Bourse et la Vie* (1966), aux côtés de Fernandel *(lire page 20)*. C'est Marcel Aymé, son dialoguiste, qui a conseillé à Mocky d'engager Darry Cowl et de le faire jouer *« sans lunettes, ni cheveux bouclés »*. Il y campe un directeur de banque allergique à toute autorité, saisi à chaque fin de phrase d'un rictus voisin de celui de De Funès dans *Le Mouton à cinq pattes* (Henri Verneuil, 1954). Le théâtre fera aussi appel à lui, notamment dans le rôle-titre du *Docteur Glass* (Christian Alers, 1967). Le rôle de sa vie sur les planches.

En 2004 deux ans avant sa mort, des suites d'un cancer du poumon, la Cinémathèque lui rendra enfin hommage. Montant sur scène déjà très affaibli, il fera pourtant, là encore, éclater la salle de rire. Les raisons de sa récompense? explique-t-il: *« En fait, c'est un remplacement qu'on m'a demandé de faire à la dernière minute... »* ●

163

C'est le nombre record de films dans lesquels a joué Darry Cowl de 1955 à 2006. Dont une immense majorité de "nanars" qu'il enchaînait afin d'éponger ses dettes de jeu.

Jacqueline Maillan, l'éternelle…

Plus grande actrice comique française, "La Maillan" c'est d'abord une présence et une énergie époustouflante, mais aussi la reine-mère d'une lignée d'humoristes. Disparue il y a trente ans, elle n'a pas été remplacée. Car irremplaçable.

Par Sabine Dusch

Dans un théâtre, racontait-elle, *les seuls trucs que je n'ai pas réussi à faire rire, ce sont les fauteuils.* » Et encore, pas si sûr… Ni son « *physique commun* », comme elle se décrivait, ni son échec au cours Simon, n'ont en tout cas entravé celle qui allait devenir « *La Maillan* ». Troisième d'une fratrie de sœurs née à Paray-Le-Monial (Bourgogne), en 1923, dans une famille bourgeoise et aimante, c'est un « *garçon manqué* », un rien complexé mais déjà drôle. A l'école et au lycée, elle ne pense qu'à rire et à faire rire : ses camarades, ses professeurs…

À 21 ans, ses parents emménagent à Paris et l'inscrivent au cours Simon, où elle rêve de briller comme… tragédienne. Mauvaise pioche, on l'a dit. Elle n'y restera que deux ans. Interprétant *Phèdre*, elle provoque l'hilarité de son professeur : « *On est un peu gracieuse, Jacqueline ! On se coiffe, on ne marche pas comme un CRS !* » Et le même de prédire : « *Tu ne seras une vraie vedette qu'après 40 ans. Tu n'es pas faite pour être jeune.* » Résultat, dit-elle : « *Je suis passée de Racine à Guitry, et ça allait beaucoup mieux comme ça.* »

Jacqueline Maillan et Michel Roux dans "Féfé de Broadway" (1978).

INA/AFP

À 23 ans, Pierre Mondy l'emmène en tournée jouer Molière et Courteline. C'est là que son don se révèle au grand public : elle déclenche les rires, mais aussi l'envie de rire. Aussi fait-elle rapidement ses premières armes dans des sketches burlesques au cabaret *L'Amiral* aux côtés de Roger Pierre et Jean-Marc Thibault *(lire page 31)*.

"De Funès en jupon"

En 1955, Pierre Brasseur lui confie le rôle d'une vieille fille dans la pièce *Ornifle* de Jean Anouilh. *« Il faut l'engager, elle a une conviction incroyable! »*, souffle Brasseur à l'écrivain. Pari gagné. À ses côtés, Louis de Funès *(lire page 40)*, avec lequel elle partagera encore l'affiche à deux reprises : *Ah Les belles bacchantes !* (1954) et *Pouic-Pouic* (1963). Les deux acteurs témoignant de la même énergie sur scène et à l'écran, elle y gagne le surnom flatteur de *« De Funès en jupon »*. *« Et pourquoi ce n'est pas lui qu'on appelle* "Maillan au masculin" *? »*, rétorque-t-elle pour rire.

Dans les années 1950-1960, cette boulimique enchaîne les mini-comédies, sketches et chansons. Au cabaret, au théâtre, à la télévision, parfois au cinéma. Excentrique, cabocharde, vieille fille, bourgeoise pince sans rire, sa palette est infinie. Elle donne la réplique à ses *« potes »* : Jean Poiret et Michel Serrault *(lire page 30)*, Jean Yanne *(lire page 125)*, François Périer, Jean Le Poulain, Michel Roux, Sophie Desmarets, avec laquelle elle forme le premier duo comique féminin — elle dans le rôle de l'Auguste survolté, son amie dans celui du clown blanc.

C'est avec cette même *« bande »*, toujours conservée, qu'elle jouera la plupart de ses sketchs à la télévision, notamment dans les émissions de variété de Maritie et Gilbert Carpentier : elle sera Mata-Hari appelant *« le 14-18 à Berlin »* depuis l'état-major français, une conférencière prétentieuse vantant ses exploits — *« week-end chez les Pygméees, La Bourboule et son folklore, 20 000 lieues sous les mers... »* —, une diva chantant (mal) *La Traviata*... Aux côtés d'un Bourvil *(lire page 14)* vieillissant, elle parodie la chanson érotique du duo Gainsbourg-Jane Birkin *Je t'aime moi non plus*. Avec toujours, quelques soient ses rôles, ce même mélange détonnant d'espièglerie et de pudeur...

Mais une fois les projecteurs éteints, pointe chez Jacqueline Maillan une certaine mélancolie. *« Elle n'était pas la femme extravagante et extravertie que beaucoup imaginent*, confiera Pierre Mondy. *Elle était calme, parfois silencieuse, très cliente des blagues des copains mais gardant toujours une certaine réserve. Elle écoutait, elle observait. Elle réservait son exubérance pour la scène. Elle pouvait arriver à une soirée et rester silencieuse jusqu'à ce qu'on vienne l'aborder. »*

Sur scène, en revanche, le théâtre l'enivre. En 1958, la pièce *Le Chinois* marque un tournant dans sa carrière. Elle entame une collaboration de trente ans avec le duo de scénaristes Pierre Barillet et Jean-Paul Grédy, qui lui signeront nombre de ses plus grands succès, dont *Folle Amanda* (1971) et *Potiche* (1980). Confrontée dans la première à une jeune fille qui veut se suicider, elle lui délivrera cette leçon de vie, collant à son propre *« pessimisme joyeux »* : *« Mais enfin ! Ce n'est pas parce qu'on a envie de crever qu'il faut renoncer à rire ! Il n'y a pas que le bonheur qui soit marrant, sans blague ! »*

"Mais enfin ! Ce n'est pas parce qu'on a envie de crever qu'il faut renoncer à rire ! "

Jacqueline Maillan dans "Folle Amanda"

LES FILMS CHRISTIAN FECHNER / COLLECTION CHRISTOPHEL / COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP

Jacqueline Maillan, Dominique Lavanant et Christian Clavier dans "Papy fait de la resistance" (1983).

"Les femmes jouaient toujours des rôles d'andouilles. Jacqueline, elle, a choisi de faire l'andouille."

Charlotte de Turckheim

C'est l'époque du "Boulevard" triomphant *(lire page 26)*. Maillan en sera la première icone féminine et la reine indétrônable. Loufoque, génie de la caricature, elle déborde de clownerie. *«Les femmes jouaient toujours des rôles d'andouilles. Jacqueline, elle, a choisi de faire l'andouille »*, souligne Charlotte de Turckheim. Ses arrivées sur scène, sa façon de se mouvoir, ses mimiques et son débit mitraillette la rendent irrésistible. Elle s'adresse directement aux spectateurs : *« Bonjour toi ! »*, lance-t-elle régulièrement en arrivant sur scène. Dans *Madame sans Gêne*, en 1973, *«ses clins d'œil pour s'assurer la complicité d'un public secoué de rire ont permis de remplir le Théâtre de Paris pendant toute une saison »*, rappelle Barillet. En 1976, elle est désopilante dans *La Facture*, écrit par son amie Françoise Dorin :

— J'ai eu un homme jaloux dans ma vie, c'était odieux ! déclame-t-elle. Il me faisait une scène à chaque fois qu'il trouvait un cheveu sur ma robe. Faut dire qu'il était chauve, mais quand même…

Au total plusieurs dizaines de ses prestations seront enregistrées en public puis diffusées et rediffusées. Elle jouera certaines de ses pièces jusqu'à mille fois ! Ainsi de *Croque-Monsieur*, débuté par la célèbre tirade *«Allons bon !… Encore veuve ! »*, dont elle a rajouté la première partie. *« Dans ce rôle de croqueuse d'hommes, Maillan domine la pièce de bout en bout ; elle se déchaine, c'est une tornade »*, témoigne son ami et biographe Jacques Pessis.

"Mamina", la Castafiore de "Papy fait de la résistance"

Le cinéma, lui, restera toujours un peu à l'écart. *« Je n'en ai pas fait parce qu'on ne me proposait rien de plaisant*, confiera-t-elle : *c'était une sous-marque de ce que je faisais au théâtre »*. Modeste. Trop. Et faux. Car *« La Maillan »* a aussi brillé sur grand écran. Impossible notamment d'oublier son rôle d'Héléna Bourdelle, dite *« Mamina »*, la Castafiore de *Papy fait de la résistance* (Jean-Marie Poiré, 1983, *lire page 64*) ! Ce tournage lui laissera cependant un goût amer : Poiré l'a doublée pour ses chansons. Elle qui aime tellement chanter en sera meurtrie.

Lui reste la scène, sa vraie passion. Mais avec les années 1980, le théâtre de boulevard décline. Maillan est moins sollicitée. Puis c'est le drame : épousé trente ans plus tôt, son mari Michel Elmer, ancien compositeur d'Édith Piaf, meurt en 1984. Huit ans plus tard, le 12 mai 1992, elle le rejoint, victime d'une crise cardiaque à son domicile parisien. Elle avait 69 ans. *« Sur son lit, Jacqueline reposait, le visage lisse, un peu gonflé, sans expression, tragiquement muette*, confiera Barillet. *Elle ne se ressemblait plus. »* La légende, elle, l'a conservé dans toute sa splendeur. Celle, comme l'a dit Jean-Pierre Mocky, de *«la plus grande actrice comique française »*. ●

Dames de pique(s)

Dans la lignée de Jacqueline Maillan, elles incarnent, chacune à sa manière, l'humour au féminin. Hommage. Non exhaustif.

MINIST. CULT./HARCOURT/RMN GP/AFP

ANNE-MARIE CARRIÈRE

« Pauvre monsieur dont le cochon ne dort jamais… »: pendant la grande époque des "caveaux" parisiens, et durant de longues années au Théâtre des Deux-Ânes *(lire page 114)*, Anne-Marie Carrière (1925-2006) fut longtemps notre unique chansonnière. Avec son physique rondouillard de "Française moyenne", elle est la pionnière de l'humour au féminin. Une place de Montmartre, à Paris, lui rend hommage.

GUILLOT/AFP

MARIA PACÔME

Dans la pièce *Oscar* (1959), c'est Maria Pacôme (1923-2018) qui joue l'épouse de Louis de Funès *(lire page 40)* et qui, lorsque ce dernier éructe *« Ta fille a un amant! »*, lui rétorque *« Moi aussi! »*. Au théâtre, elle est une drôlissime bourgeoise exubérante. Sur petit et grand écrans, elle excelle dans les seconds rôles comiques: plus d'une cinquantaine! Son *« Je m'en fous, mais alors, je m'en fous! »*, lancé à ses enfants dans le film *La Crise* (1992) est un grand moment.

Lorsque de Funès éructe dans "Oscar": — Ta fille a un amant! Maria Pacôme lui rétorque: — Moi aussi!

MULLER/AFP

SYLVIE JOLY

Son père la voulait avocate. L'examen final arrive. Celui-ci traitant d'adultère, Sylvie Joly (1934-2015) cite Sacha Guitry: *« À l'égard de celui qui vous prend votre femme, il n'est de pire vengeance que de la lui laisser. »* Elle fera de cette dérision son métier, optant la première pour le "one-woman show", où elle caricature finement la Française type des années 1970. Ses sketchs *L'Après-Dîner* (*« Quelle idée de nous inviter avec des cons pareils! »*), *La Coiffeuse*, *La Lettre à Johnny*, etc., sont devenus mythiques.

BENDRIHEM/AFP

MARTHE VILLALONGA

« J'ai un éblouissement en pleine Samaritaine, j'appelle mon fils: il me raccroche au nez de sa mère! » Son rôle de mère pied-noir ultra-possessive de Guy Bedos dans *Un éléphant ça trompe énormément* et *Nous irons tous au paradis (lire page 58)* est dans toutes les mémoires. Née en Algérie française en 1932, son accent de "là-bas" sera sa marque de fabrique au théâtre tant dans *La Famille Hernandez*, où elle débute, que dans *Comment devenir une mère juive en dix leçons*, sa plus célèbre pièce.

LE SECRETAIN/AFP

MURIEL ROBIN

« Il est noir?!… Mais tu en es sûre? » (*Le Noir*, 1988). Héritière de Jacqueline Maillan, son modèle, Muriel Robin, née en 1955, rencontre le succès dès son premier "one-woman show", *Seule en scène* (1988), imposant ses personnages de pipelette râleuse, sournoise, médisante et souvent énervée. Grâce à ses yeux ronds et sa gestuelle unique, nombre de ses sketchs sont devenus des classiques: *L'Addition*, *Le Répondeur*, *Le Testament*, *La Blague*, *Les Vacances*, etc. **S. D.**

Grand écran de rire !

De Funès, Audiard, Marielle, la saga des Pignon de Pierre Richard à Jacques Villeret, la bande d'"Un éléphant ça trompe énormément"... Quand le sens de l'humour irriguait le cinéma français.

"Les Tontons flingueurs", de Georges Lautner (1963).

SP/GAUMONT

Louis de Funès, dans le rôle du maréchal des logis Truchot, dans "Le Gendarme de Saint-Tropez".

Il était une fois Louis de Funès…

Plus grand de nos acteurs comiques, le héros de "La Grande Vadrouille" et des "Aventures de Rabbi Jacob" était un ultra-perfectionniste tourmenté par son succès tardif. Les coulisses d'une vie et d'une carrière à l'écart du "star-système".

Par Valentin Lemoine

Foutez-moi l'camp ou j'te tape! Cet ordre ulcéré d'Hubert de Tartas, le riche industriel d'*Hibernatus* (1969), à son valet ayant la face ahurie de Paul Préboist, résume à merveille les rôles de Louis de Funès: un notable acariâtre et sûr de son fait, dont l'autorité ne supporte aucune contestation… en théorie. Car dans les faits, cette autorité est sans cesse contestée, chahutée, bousculée. Et c'est pour se faire obéir que ses personnages doivent recourir sans cesse aux aboiements, aux gesticulations et même à la violence — d'où les innombrables tapes dont l'acteur accable ses subordonnés divers et variés…

« Les pauvres, c'est fait pour être pauvre, et les riches très riches » (*La Folie des grandeurs*, 1971), *« Moi, je lui mens toute la journée au peuple! Il aime qu'on lui mente, le peuple! »* (*L'Aile ou la Cuisse*, 1976)… : fort avec les faibles, il est aussi et surtout faible avec les forts *(lire encadré page 44)*, donc en réalité faible lui-même, jusqu'à en devenir attendrissant. Impossible, dès lors, de ne pas le prendre en sympathie et lui pardonner ses excès, comme à son personnage de Victor Pivert dans *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973) : *« Comment Salomon, vous êtes juif?.. Ça ne fait rien, je vous garde quand même… »*

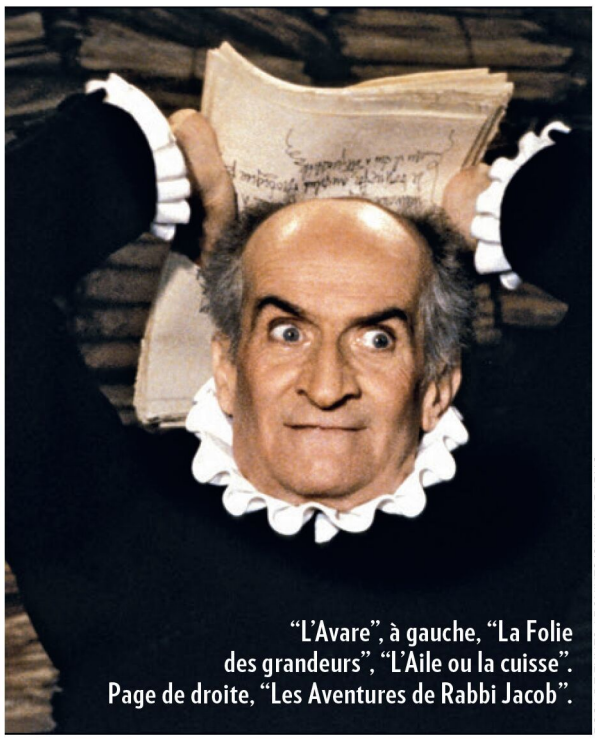
Avant d'imposer cette personnalité, parfois si proche de la sienne, et de s'imposer lui-même comme le plus grand plus comique français, Louis de Funès, fils d'un aristocrate espagnol ruiné, a d'abord galéré. Longtemps, très longtemps. Durant ses années de *« nouilles grises »*, comme il les appellera, celui qui débuta comme pianiste de bar accumule en effet les seconds rôles (87 au total, parfois de moins d'une minute!), de *La Tentation de Barbizon* (1945) jusqu'à son personnage, certes encore modeste — 7 minutes à l'écran seulement — mais rendu immense par sa prestation, du boucher charcutier Jambier (*« 23, rue Poliveau! »*) tenant la dragée haute à Bourvil et Jean Gabin dans *La Traversée de Paris* (1956, *lire page 17*)…

Mais c'est précisément grâce à cette longue période d'acteur de second plan que de Funès va inventer

> **"Le seul méchant qui se fasse apprécier du public parce qu'il tourne justement les méchants en ridicule."**
>
> *Bertrand Dicale, "Louis de Funès, grimaces et gloire" (Grasset)*

BRIDGEMANIMAGES

PHOTOS : NANA PRODUCTIONS/SIPA ; MARCEL DOLE/PHOTO12/GAUMONT



"L'Avare", à gauche, "La Folie des grandeurs", "L'Aile ou la cuisse". Page de droite, "Les Aventures de Rabbi Jacob".

POOL DE FUNES ARCHIVES/GAMMA-RAPHO

progressivement son jeu unique constitué de mimiques: afin de se faire remarquer, celui-ci s'impose en effet de pimenter autant que possible ses petites scènes d'inventions comiques préfigurant le futur "auteur-compositeur" de ses personnages qu'il deviendra dans ses grands films: un *« phénomène de mouvement, de rythme, d'activité, d'énergie, d'endurance qui atteint au grandiose dans la cocasserie, la drôlerie, la bouffonnerie »*, comme le remarquera, le premier, le critique du *Figaro*, Jacques Gautier.

Il lui faudra cependant attendre 1963, et son rôle dans *Pouic-Pouic*, pour *« être enfin reconnu dans la rue »*. Tout de Funès, ou presque, est déjà là. Ce film, relate Bertrand Dicale dans *Louis de Funès, grimaces et gloire* (Grasset, 2009), est en effet *« le premier dans lequel s'impose de bout en bout ce qui deviendra la définition canonique de l'humanité funésienne* [...]*: un homme autoritaire qui se gonfle de son importance sociale* [...]*, mais aussi un homme en crise perdant toute sa superbe dans les difficultés, et se muant en parangon de veulerie »*. De Funès a 50 ans: son personnage est formé, sa carrière lancée. Un an plus tard, sortiront *Le Gendarme de Saint-Tropez* et *Fantômas*, suivis, en 1965, de l'extraordinaire succès du *Corniaud* — pour lequel Bourvil *(lire page 14)*, dont le nom seul devait apparaître en haut de l'affiche, imposera aux producteurs le même traitement pour son partenaire.

Intuition géniale du metteur en scène Gérard Oury (et de son coscénariste Marcel Jullian): imaginer le feu d'artifice qu'allait provoquer ce face-à-face entre le personnage naïf et limite benêt d'Antoine Maréchal incarné par Bourvil, et celui, colérique et dominant, de Léopold Saroyan-de Funès. Lequel, comme il le fera désormais systématiquement, y ajoutera sa "patte", notamment la scène muette de la douche, qui ne figurait pas au scénario, au cours de laquelle l'acteur gringalet se retrouve, impressionné, à côté d'un bodybuilder faisant jouer ses muscles...

Dans ce qui sera, l'année suivante, son plus grand succès, *La Grande Vadrouille* (17 millions d'entrées, *lire page 72*), c'est aussi lui qui invente ce dialogue entre le même Bourvil (Augustin Bouvet) et son personnage de Stanislas Lefort, interrogés par un officier allemand qui menace de les fusiller:

1

C'est en... milliards, le nombre estimé de spectateurs du monde entier s'étant rendu au cinéma voir un film de Louis de Funès. En URSS, dans les années 1960, chacun de ses films était ainsi vu, en moyenne, par 30 millions de personnes.

BRIDGEMAN IMAGES

BOURVIL : — Ah, mais vous savez, ils peuvent me tuer, je ne parlerai pas !

DE FUNES : — Eh bien moi, c'est pareil, ils peuvent vous tuer, je ne parlerai pas !

Idem encore, et entre autres, en 1967, dans *Oscar* (qu'il jouera aussi au théâtre) avec sa célèbre "tirade du nez" qu'il tire, allonge comme un élastique, tourne et retourne, en joue comme d'un violon, marche dessus, le tire encore avant que celui-ci ne lui revienne à la figure ! *« Et paf ! »*

"Riche comme moi et catholique comme tout le monde !"

Si la critique "intello" a le plus souvent fait la fine bouche à propos du génie comique de Louis de Funès, le public, lui, ne s'y est pas trompé. C'est que l'acteur renoue avec une forme de comique ancré dans l'imaginaire collectif, plongeant ses racines loin dans le passé, jusque dans les farces médiévales et la *commedia dell'arte* : *« De Funès, c'est Polichinelle,* écrit Bertrand Dicale. *Le seul méchant qui se fasse apprécier du public parce qu'il tourne justement les méchants en ridicule, et aussi parce qu'il n'arrive pas à faire le mal ! Dans l'histoire de la comédie, il n'y a que deux héros méchants qu'on aime par-dessus tout : Polichinelle et Louis de Funès ! Il n'y en a pas d'autre. »*

Son personnage correspond aussi à son époque, celle de ces années pré et post-Mai 68 où le sol commence se dérober sous les pieds des classes dominantes : pour les notables joués par de Funès, la vie a cessé d'être un long fleuve tranquille… Ce n'est pas un hasard si cet homme de droite décomplexé, catholique traditionnel choqué par l'abandon du latin, si raide qu'il refusa avec indignation un scénario où on voulait lui faire camper un mari infidèle, austère qui préférait les roses de son château aux mondanités du showbiz, trouva à ce moment précis son emploi dans cette caricature de représentant de l'ordre établi turbulé par les circonstances et par son entourage.

En ces Trente Glorieuses où la France évolue à la vitesse supersonique du Concorde, l'acteur incarne jusqu'au délire névrotique une société hiérarchisée (*« Je m'appelle Monsieur le directeur ! »*, se présente-t-il à sa nouvelle secrétaire dans *L'Aile ou la Cuisse*) secouée par l'émergence de l'individualisme, la rigueur morale d'antan balayée par le bouleversement des valeurs, la frugalité et le bon ton bourgeois mis à bas par l'avènement de la société de consommation…

Les fameuses colères de Louis de Funès, ses explosions homériques, ses crises de mauvaise foi et ses roueries hénaurmes incarnent en effet le ➤

À gauche, "Le Grand Restaurant". Page de droite, "Fantômas" et "La Soupe au choux".

DR

FORT AVEC LES FAIBLES, FAIBLE AVEC LES FORTS...

C'est la scène d'anthologie du *Grand Restaurant* (1966, *photo ci-dessus*), où Septime, propriétaire acariâtre et veule d'un établissement étoilé, fait irruption dans les cuisines, où il tombe à bras raccourci sur un petit marmiton (joué par son propre fils Olivier):

SEPTIME: — J'ai déjà dit cent fois que pour le feuillage des œufs mimosa je voulais de l'estragon et pas du persil!

LE MARMITON: — Je m'en fous, parlez-en au chef...

SEPTIME: — Je m'en fous du chef!

Arrive le chef (Marcel), qui dépasse Septime de deux têtes...

LE CHEF *(s'adressant à Septime)*:

— Qu'est-ce qui y a?

SEPTIME *(bredouillant)*: — Rien, rien, une broutille...

LE MARMITON: — C'est M. Septime qui veut mettre de l'estragon à la place du persil!

LE CHEF: — Dans les œufs mimosa, jamais d'estragon! Autrement c'est pas bon.

SEPTIME: — C'est ce que je lui disais!

LE MARMITON: — Ah non! Il disait de l'estragon!

LE CHEF *(s'adressant à Septime)*: — Vous n'êtes pas content de mon petit filleul?

SEPTIME: — Ah, c'est le petit filleul?

LE CHEF: — C'est Louis.

SEPTIME: — Ah! Alors, Louis, ça va Louis? *[...]* J'y pense, il faut que j'aille...

Puis il regagne la salle du restaurant, où il passe devant un miroir...

SEPTIME *(parlant à son reflet)*: — Quelle honte! Mais quelle honte! Tu n'as pas honte? Quel lâche!

baroud d'honneur d'une certaine France traditionnelle refusant de rendre les armes sans se défendre, à grand renfort de gueulantes et de grimaces — « *Raciste, moi, raciste?* se défend-il dans *Les Aventures de Rabbi Jacob. En tout cas ma fille épouse un homme bien blaaanc! Il est riche comme moi et catholique comme tout le monde.* » Le tout ponctué d'un formidable éclat de rire, qui masque l'humiliation, la nostalgie et l'angoisse devant l'avènement de cette "nouvelle société" où les notables raides comme la justice n'auront bientôt plus leur place. Ainsi, dans *Oscar*, ce dialogue entre Bertrand (Louis de Funès) et sa fille mutine de 20 ans, Colette, qui le rudoie:

COLETTE: — Qu'est-ce qui ne va pas mon gros canard?

BERTRAND: — Je t'ai déjà demandé de ne pas m'appeler par des noms d'animaux, voilà!

COLETTE: — Pourquoi? C'est gentil un gros canard!

BERTRAND: — On n'appelle pas son père comme ça!

COLETTE: — Oh, mais t'es vieux jeu, papa...

BERTRAND: — Et toi, tu serais peut-être un peu trop moderne...

"Une dépense d'énergie hallucinante"

Comment ne pas songer, en revoyant cet extrait, au fameux entretien télévisé de 1965 dans lequel, interrogé par Michel Droit, le général de Gaulle prône « *le progrès dans l'ordre* » en comparant la France à une « *maîtresse de maison* »: « *Elle veut avoir un aspirateur, elle veut avoir un frigidaire, elle veut avoir une machine à laver et même, si c'est possible, qu'on ait une auto. Ça, c'est le mouvement. Et en même temps, elle ne veut pas que son mari s'en aille bambocher de toute part, que les garçons mettent les pieds sur la table et que les filles ne rentrent pas la nuit. Ça, c'est l'ordre.* »

Mais de Funès est d'abord, et avant tout, un immense acteur. Qu'il soit gendarme, président de société, garde-pêche, quincaillier, gangster, ministre de Philippe III d'Espagne ou paysan à la retraite, Louis de Funès reste un absolu du comique. Pour cela l'acteur se donne à fond. Toujours. « *Il jouait deux fois par jour le samedi, c'était une dépense d'énergie hallucinante! C'était un perfectionniste qui prenait le comique*

PHOTOS : UNITED ARCHIVES GMBH/ALAMY STOCK PHOTO ; PATRICE PICOT/GAMMA RAPHO ; DR

très au sérieux », témoignera Pierre Mondy, qui l'a mis en scène au théâtre, dans *Oscar*, en 1971.

Alors, excessif de Funès, comme certains critiques lui en ont fait le reproche ? Alexandre Astier, fondateur de la série *Kaamelot* et fan absolu de l'acteur, balaie l'accusation : *« Pour un comique de cette ampleur, plus ou moins ça n'existe pas*, dit-il. *Le critère, c'est juste ou faux. Dans le juste, on peut avoir une amplitude de jeu qui peut aller de 0 à 100. Quand c'est faux, c'est irrattrapable. De Funès, lui, est toujours juste. Donc, le trop n'a pas de sens pour lui. »* Même son de cloche chez l'acteur Guillaume Gallienne, autre "funessolâtre" : *« De Funès, c'est évidemment la justesse, mais c'est aussi la rapidité. Et c'est cette rapidité qui le rend encore et toujours moderne. Quand on regarde l'un de ses films à la télé, on ne peut pas zapper. C'est lui qui zappe pour nous. »*

Mais pour l'homme, quelle ascèse… Sans doute le public n'a-t-il jamais saisi la dimension sacrificielle de cet engagement extrême à son service. Qui dira en effet la somme de dépenses physiques — et souvent de souffrances — endurées par de Funès pour rendre parfaite la cascade qu'il n'hésitait pas à recommencer encore et encore ? En dépit de son épuisement à l'issue du tournage mouvementé, en Espagne, de *La Folie des grandeurs* (1971), il récidive pourtant au centuple dans *Les Aventures de Rabbi Jacob* (1973), où, après en avoir remontré à des danseurs yiddish professionnels, il n'hésite pas à plonger… dix fois dans la cuve de chewing-gum vert — en fait de la pâte à pain — pour offrir à la caméra le meilleur de lui-même…

Sa santé fragile s'en ressent. En 1975, Louis de Funès fait son premier infarctus. C'est ensuite très amaigri dans *L'Aile ou la Cuisse* (avec Coluche, 1976), *La Zizanie* (avec Annie Girardot, 1978), *L'Avare* (avec Michel Galabru, 1980) et *La Soupe aux choux* (avec Jacques Villeret, 1981), son dernier film, qu'il fera son retour sur le grand écran. L'homme a reçu consigne de ses médecins de se ménager. Mais cela ne suffira pas. Sa mort, le 27 janvier 1983, sera un choc national, même si, à ses obsèques, deux jours plus tard, on distinguera dans la foule bien peu de "pipoles"…

À l'exception de Michel Galabru, Jean Carmet et quelques autres, mais aussi d'Anne-Aymone Giscard d'Estaing (qui se souvenait, deux ans plus tôt, que l'acteur figurait dans le comité de soutien de son mari), les célébrités ne se bousculent pas au cimetière du Cellier (Loire-Atlantique), où il vivait à l'écart du monde. Mais qu'importe pour celui qui les avait fui toute sa vie ! Pour son bonheur posthume, l'artiste repose non loin de l'endroit qu'il chérissait le plus : sa roseraie. Irriguée, depuis, par les larmes (de rire) des millions de Français qui, eux, ne l'ont jamais oublié. ●

87

C'est, avant de devenir tête d'affiche dans "Pouic-Pouic", le nombre de films dans lesquels Louis de Funès a tenu de tout petits rôles (portier, garçon de café, etc.) entre 1946 et 1963.

La gloire des "Tontons"

C'est le 27 novembre 1963 que sort le film "Les Tontons flingueurs" de Lautner dialogué par Audiard. Succès public méprisé par la critique, rien ne laissait penser qu'il deviendrait un film culte aux répliques passées dans le langage courant.

Par Laurent Dandrieu, dessins d'Ignace

Il aide, lui! Lequel d'entre nous ne s'est vu adresser ce reproche, alors qu'il levait une fesse hypocrite pour faire semblant de participer aux tâches ménagères (lesquelles, on le sait, *« ne sont pas sans noblesse, surtout lorsqu'elles constituent le premier pas vers des négociations fructueuses »*), à la façon dont Robert Dalban invite Blier et Lefebvre à rejoindre Ventura et Blanche à la cuisine pour y *« tartiner les sandouiches »*? Qui, interrompant abruptement une péroraison inutile, n'a corrigé l'aspirant bavard d'un *« C'est curieux, chez les marins, ce besoin de faire des phrases »*? Lequel ne s'est pas dressé d'un ton grotesquement solennel pour *« intimer l'ordre à certains salisseurs de mémoire qu'ils feraient mieux de fermer leur claquemerde »*? Qui, entendant excuser une présence indésirable, n'a levé la main pour répliquer, en haussant les sourcils à la Ventura : *« Ah! si c'est pour une œuvre, alors là, c'est autre chose »*? Qui, enfin, en se laissant aller à une petite vengeance parfaitement mesquine n'a proféré avec un fort accent allemand : *« Je ne dis pas que c'est juste, je dis que ça soulage… »*

Qui aurait dit, surtout, lorsque *Les Tontons flingueurs* sont sortis sur les écrans, cinq jours après l'assassinat de Kennedy, qu'il allait devenir un film culte et que, en 2023, on s'échangerait encore avec gourmandise ses répliques comme la marque des connaisseurs, ceux qui sont capables de distinguer le *« tout-venant »* du *« bizarre »*? Avant d'exploser, le film, au début, est un honnête succès, sans pour autant "casser la baraque" (nul doute que Mme Mado aurait incriminé la concurrence de la télé, sur les

cinémas comme sur son claque : *« Ce n'est pas que la clientèle boude, elle a l'esprit ailleurs. Le furtif, par exemple, a complètement disparu. Le client qui vient en voisin : bonjour mesdemoiselles, au revoir Madame. Au lieu de descendre après le dîner, il reste devant sa télé, pour voir si par hasard il ne serait pas un peu l'homme du XX^e siècle »*).

La critique, elle, fut sévère, à l'exception du *Figaro*, qui salua un *« modèle de conte noir traité sur le mode burlesque »* ; mais *Le Monde* vit dans ce *« cinéma digestif »* le signe de *« la dégradation du comique cinématographique »* et Henry Chapier, dans *Combat*, lança aux auteurs : *« Vous pavoisez haut, mais vous visez bas. »*

Le film aurait pu d'ailleurs ne jamais voir le jour, du moins sous cette forme. Rappelons que le roman originel d'Albert Simonin, *Grisbi or not grisbi*, n'avait, en dépit de son titre, rien de comique. Gabin était pressenti en vedette, mais le comédien exigeait sa propre équipe technique. Le réalisateur, Georges Lautner, qui tenait à ses collaborateurs habituels, fut donc débarqué ; mais quelques mois plus tard, c'est Gabin qui quittait le navire, laissant sa place à Ventura. De retour, Lautner et Audiard étaient libres de dynamiter le récit pour en faire une comédie délirante qui n'a peut-être d'autre équivalent que le *Drôle de drame* (1937) du duo Carné-Prévert, autre film méconnu devenu culte.

« Dès le début, Audiard voulait changer l'histoire, a raconté le producteur du film Alain Poiré, cité par Jean-François Doisne dans *Michel Audiard, les grandes étapes du P'tit Cycliste* (Michel Lafon, 1996) : *je lis le livre, c'est l'histoire dramatique d'un truand qui, au moment de mourir, appelle un de ses copains pour lui demander de protéger une vieille pute, sa maîtresse depuis toujours. Et Michel me dit :* "On va changer tout ça et on va faire une comédie. Ce n'est plus une vieille pute, c'est une jeune fille du couvent des Oiseaux, qui ne sait rien des activités du mourant, et qui tout à coup va se retrouver à la tête de maisons de passe et de maisons de jeux." *Je trouve que l'idée est excellente, et on fonce dessus. »*

"Touche pas au grisbi !"

La suite est connue : c'est au fil des diffusions télé et des ressorties que la comédie de Lautner est devenue un phénomène, regardée en boucle par des spectateurs qui en connaissent pourtant par cœur toutes les répliques. Le dialogue, les répliques, mais aussi la jubilation de les entendre gouleyer dans la bouche de comédiens d'exception… Que serait en effet la tirade *« Touche pas au grisbi, salope ! »* sans l'indescriptible spasme hystérique qui saisit le personnage de M^e Folace (Francis Blanche) apercevant une gamine ivre porter la main au magot ? Que seraient les conversations d'ivrognes sur Jo le Trembleur et Lulu la Nantaise sans les mines génialement abru- ➤

"Chez moi quand les hommes parlent, les gonzesses se taillent."

“AUX QUATRE COINS DE PARIS QU’ON VA LE RETROUVER…”

■ Bourre-pif

Raoul Volfoni: *« Non mais t’as vu ça ? En pleine paix ? Il chante et puis crac, un bourre-pif ? Mais il est complètement fou, ce mec ! Mais moi, les dingues, je les soigne ! Je vais lui faire une ordonnance, et une sévère ! Je vais lui montrer qui c’est, Raoul. Aux quatre coins de Paris qu’on va le retrouver, éparpillé, par petits bouts, façon puzzle ! Moi, quand on m’en fait trop, je correctionne plus, je dynamite. Je disperse. Je ventile. »*

■ Flingues de concours

Raoul: *« Les mains sur la table ! Je vous préviens qu’on a la puissance de feu d’un croiseur et des flingues de concours ! »*
Jean: *« Si ces messieurs veulent bien me les confier… »*

■ Homme de la Pampa

Oncle Fernand: *« Patricia, mon petit, je ne voudrais pas te paraître vieux jeu ni encore moins grossier, l’homme de la Pampa, parfois rude, reste toujours courtois, mais la vérité m’oblige à te le dire : ton Antoine commence à me les briser menu ! »*

ties de Lino Ventura et Bernard Blier? Les pédanteries d'Antoine sans la préciosité facétieuse et les rires de gorge de Claude Rich? Et la tirade: *« Écoute, on te connaît pas, mais laisse-nous te dire que tu te prépares des nuits blanches, des migraines, des nervousses brèquedonnes comme on dit de nos jours »* sans l'air de chien battu de Jean Lefebvre, contredisant sublimement ses intentions menaçantes?

Mais c'est sans doute, d'abord, aux dialogues d'Audiard que l'on doit ce succès inattendu *(lire aussi page 50)*. À son sens de la formule drolatique, qui repose moins sur l'argot que sur une certaine manière de torturer la langue classique, non pour l'abâtardir, mais pour lui restituer la surprise des origines. Et sur un parfum de haute culture qui, à travers la gouaille, irrigue les sentences d'un autodidacte qui avait tout lu: *« Quand le lion est mort,* dit ainsi Me Folace*, les chacals se disputent l'empire. Enfin, on ne peut pas en demander plus aux Volfoni qu'aux fils de Charlemagne… »*

La longévité du film, on la doit encore à la précision de la mise en scène de Lautner. Admirable technicien, il n'hésite pas à aller piocher des idées de cadrage chez Hitchcock ou de profondeur de champ chez Welles. Toujours au service des acteurs et des mots, il n'en soigne pas moins l'image, le rythme et la musique.

"On ne devrait jamais quitter Montauban…"

Et puis il y a la nostalgie. Si le film se bonifie avec l'âge, c'est aussi qu'il nous renvoie avec bonheur l'image de la France d'avant, de cette France insouciante du début des années 1960. Cette France provinciale (*« On devrait jamais quitter Montauban »*) et bien élevée, où des gangsters tirés à quatre épingles échangent des répliques ciselées dans un français parfait, sans une once de vulgarité.

Une France où l'autorité et les convenances ne sont pas de vains mots: même si elles commencent à être sérieusement chahutées par les jeunes générations incarnées par Antoine et Patricia, ici les enfants doivent encore solliciter la permission de minuit, les futurs beaux-parents venir faire leur demande en gants beurre frais et, même quand il y a du grabuge à la distillerie, pas question de tomber le frac ni d'être en retard devant M. le curé.

Une France où, en revanche, on n'a pas à prendre de gants pour dire ce que l'on pense (*« Chez moi, quand les hommes parlent, les gonzesses se taillent »*). Une France déjà nostalgique qui pressent qu'elle est sur le point de laisser la place à la vulgarité triomphante (*« L'esprit fantassin n'existe plus… »*). Bref, cette France (idéalisée par l'exagération comique) sûre d'elle-même, débonnaire et heureuse, exact inverse de celle d'aujourd'hui. Et qui s'est ainsi assuré une place de choix dans nos cœurs, en collant un consolateur bourre-pif aux trivialités de mauvais goût du jour. *« Je ne dis pas que c'est juste. Je dis que ça soulage… »* ●

8e

C'est la place qu'occupent *Les Tontons flingueurs* au box-office cinéma de 1963 (3,3 millions d'entrées).

INA/AFP

Michel Audiard en 1966.

Signé Audiard

Michel Audiard est bien plus que l'immense dialoguiste des "Tontons" : un passeur de témoin, gravé sur pellicule, de la "France d'avant". Populaire, traditionnelle et incroyablement libre. Ses répliques cultes. Chaud devant !

AUGMENTATIONS Ici c'est une grande famille. Quand un gars veut une augmentation, il vient me voir, je l'écoute et hop! Je le vire.
(100 000 dollars au soleil)
BARBUS Un barbu, c'est un barbu. Trois barbus, c'est des barbouzes!
(Les Barbouzes)
BOULOT Le boulot, c'est un truc qu'y vaut mieux commencer jeune. Quand tu démarres tout môme, c'est comme si t'étais né infirme: tu prends le pli, t'y penses plus. *(Mélodie en sous-sol)*
CALIBRE Dans les situations critiques, quand on parle avec un calibre bien en pogne, personne ne conteste plus. Y'a des statistiques là-dessus.
(Mélodie en sous-sol)
CALVA Le calva ça peut pas faire de mal, c'est de la pomme et du sucre. Rien que des plantes.
(Le Cavaleur)

“QUAND ON METTRA LES CONS SUR ORBITE…”

■ **Quand on mettra les cons sur orbite, t’as pas fini de tourner.** ***(Le Pacha)***

■ **Ç’ui-là, c’est un gabarit. Un exceptionnel. Si la connerie se mesurait, il servirait de mètre étalon! Y serait à Sèvres!** ***(Le cave se rebiffe)***

■ **Je suis ancien combattant, militant socialiste et bistrot. C’est dire si dans ma vie j’en ai entendu, des conneries!** ***(Un idiot à Paris)***

■ **Si la connerie n’est pas remboursée par les assurances sociales, vous finirez sur la paille.** ***(Un singe en hiver.)***

■ **Il y a des aristocrates et des parvenus dans la connerie comme dans le reste.** ***(Comment réussir quand on est con et pleurnichard)***

CANARD Y a pas à dire, dans la vie, il faut toujours se fier aux apparences. Quand un homme a un bec de canard, des ailes de canard et des pattes de canard, c’est un canard; c’est vrai aussi pour les petits merdeux. *(Les Vieux de la vieille)*

CHIFFRES Le langage des chiffres a ceci de commun avec le langage des fleurs: on lui fait dire ce que l’on veut. *(Le Président)*

CONFIANCE Faire confiance aux honnêtes gens est le seul vrai risque des professions aventureuses. *(Le cave se rebiffe)*

DANSE La danse, c’est du pelotage. Tout ce que l’on fait avec les pieds est parfaitement secondaire. *(Les Lions sont lâchés)*

DROITE (1) Il avait l’esprit de droite. Quand tu parlais augmentation ou vacances, il sortait son flingue avant que t’aies fini, mais il nous a tout de même apporté la sécurité. *(Les Tontons flingueurs)*

DROITE (2) Toi tu représentes le patronat, moi le capitalisme. Nous votons à droite: toi pour préserver la société, moi pour écraser l’ouvrier. *(Les Grandes Familles)*

ÉCREVISSES J’aime pas penser à reculons. Je laisse ça aux lopes et aux écrevisses. *(Un taxi pour Tobrouk)*

ÉQUILIBRE Dans la vie, pourquoi ne pourrait-on pas tout avoir? Puisqu’il y en a qui n’ont rien! Ça rétablirait l’équilibre. *(Carambolages)*

EMMERDEURS À travers les innombrables vicissitudes de la France, le pourcentage d’emmerdeurs est le seul qui n’ait jamais baissé. *(Une veuve en or)*

ÉPARGNANTS Détrousser les petits épargnants est le fait d’adolescents crapuleux ou de ministres chevronnés. *(Le cave se rebiffe)*

FEMMES Le nombre de femmes bêtes qu’il faut user pour oublier une femme intelligente! *(Les lions sont lâchés)*

FINANCIERS Les financiers d’autrefois achetaient des mines à Djelitzer ou à Zoa, ceux d’aujourd’hui ont compris qu’il valait mieux régner à Matignon que dans l’Oubangui. *(Le Président)*

HONNÊTES Si les honnêtes gens n’ont presque jamais la situation qu’ils méritent, c’est parce qu’ils tuent moins que les autres. *(Carambolages)*

HONNEUR Maintenant que je sais que vous vous asseyez sur mon honneur, permettez-moi de m’asseoir sur vos conseils. *(Le Gentleman d’Epsom)*

IMBÉCILE Hélas, Madame, il n’y a pas de loi qui interdise aux imbéciles d’avoir des enfants. *(Une histoire d’amour)*

IMPÔTS Deux milliards d’impôts nouveaux! Moi, j’appelle plus ça du budget, j’appelle ça de l’attaque à main armée! *(La Chasse à l’homme)*

INTELLECTUEL Deux intellectuels assis vont moins loin qu’une brute qui marche. *(Un taxi pour Tobrouk)*

JUIF Si t’as pas de grand-père banquier, veux-tu me dire à quoi ça sert d’être juif? *(Un taxi pour Tobrouk)*

KILOS Quand les types de 130 kilos disent certaines choses, les types de 60 kilos les écoutent. *(100000 dollars au soleil)*

LASCARS On est gouverné par des lascars qui fixent le prix de la betterave et qui ne sauraient pas faire pousser des radis. *(Le Président)*

LÉGALITÉ Mon père est à Vichy. C’est un homme qui a la légalité dans le sang. Si les Chinois ➤

“Deux intellectuels assis vont moins loin qu’une brute qui marche.”
(Un taxi pour Tobrouk)

"Un singe en hiver" (1962).

WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

débarquaient, il se ferait mandarin… Si les nègres prenaient le pouvoir, il se mettrait un os dans le nez. Si les Grecs…
(Un taxi pour Tobrouk)
LOYAUTÉ Dans la vie il y a deux expédients à n'utiliser qu'en dernière instance : le cyanure et la loyauté.
(Le Gentleman d'Epsom)
MARCHAND DE TABLEAUX Un marchand de tableaux est un voleur inscrit au registre du commerce.
(Le Guignolo)
MÉDIOCRES Les médiocres se résignent à la réussite des êtres d'exception. Ils applaudissent les surdoués et les champions. Mais la réussite d'un des leurs, ça les exaspère.
(Garde à vue)
MONNAIE Dis-toi bien qu'en matière de monnaie,

"VOUS AVEZ LE VIN PETIT, LA CUITE MESQUINE…"

Véritable ode à l'ivresse, *Un singe en hiver* (1962), tiré du roman d'Antoine Blondin, lui-même grand buveur, offre à Audiard ce truculent dialogue entre le cafetier Paul Frankeur, monotone alcoolique du quotidien, et Gabin, prenant la défense de son ami Fouquet (Belmondo), *« grand-duc »* du comptoir:
Paul Frankeur: — Les ivrognes, il y a en a assez dans le pays sans que vous les fassiez venir de Paris *(Fouquet-Belmondo, NDLR)*…
Jean Gabin: — Un ivrogne?
— Ah ben, oui! Un peu! Même le père Bardasse qui boit quatorze pastis par jour n'en revenait pas.
— Ah, parce que tu mélanges tout ça toi? Fouquet et le père Bardasse, le plumet et la serpillière, les grands-ducs et les boit-sans-soif!
— Les grands-ducs?
— Oui Monsieur! Les princes de la cuite! Les seigneurs! Ceux avec lesquels t'as bu le coup des fois, mais qui ont fait verre à part. Tes clients et toi, vous passiez pas par les mêmes écluses. Ils vous laissent à vos putasseries, les princes! Ils sont à cent mille verres de vous… sur leur caravelle… sur leur tapis volant… ils tutoient les anges.

les États ont tous les droits et les particuliers aucun.
(Le Cave se rebiffe)
PATRIARCAT Le patriarcat c'est une question de compte en banque. L'autoritaire qui ne ramène pas de pognon à la crèche n'est qu'un emmerdeur prétentieux.
(Le Cave se rebiffe)
PEINTURE ABSTRAITE Sur le plan de l'arnaque les coups les plus tordus ne sont rien, vous entendez, rien à côté de la peinture abstraite.
(La Métamorphose des cloportes)
POLITIQUE La politique, Messieurs, devrait être une vocation. Elle l'est pour certains d'entre vous. Mais pour le plus grand nombre elle est un métier.
(Le Président)
POGNON (1) Plus t'as de pognon, moins t'as de principes: l'oseille c'est la gangrène de l'âme.
(Des pissenlits par la racine)
POGNON (2) Dans la vie on partage toujours la merde, jamais le pognon.
(100 000 dollars au soleil)
RÉCOMPENSE Une mauvaise action trouve toujours sa récompense.
(Les Lions sont lâchés)
RETRAITE La retraite faut la prendre jeune — Faut surtout la prendre vivant…
(Les Barbouzes)
REVENDICATIONS Si vous avez des revendications de salaire à formuler, vous m'adressez une note écrite… Je la fous au panier et on n'en parle plus. Nous sommes bien d'accord?
(Un idiot à Paris)
RIVE GAUCHE Il aime le genre rive gauche, l'œil au charbon, les cheveux dans la figure, le genre crado, quoi!
(La Chasse à l'homme)
ROSETTE Une paella sans coquillages c'est un gigot sans ail, un escroc sans rosette.
(Un singe en hiver)
SALOPE Il avait sa bonne femme avec lui, une grande blonde avec des yeux qui avaient l'air de rêver, puis un sourire d'enfant… Une salope, quoi!
(100 000 dollars au soleil)
SAUCISSES On n'emmène pas des saucisses quand on va à Francfort.
(Le Pacha)
SINCÉRITÉ Il est parfaitement superflu de connaître les choses dont on parle. Je dirais même que la sincérité en général dénote un certain manque d'imagination.
(Les Lions sont lâchés)

GAUMONT
"Comment réussir quand on est con et pleurnichard" (1974).

> "Il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant."
> *(Archimède le clochard)*

SYNDIQUÉS Moi, ce qui me les casse, c'est les faux affranchis, les pétroleurs syndiqués et les anars inscrits à la Sécurité sociale!
(Archimède le clochard)
TÊTE BASSE Il vaut mieux s'en aller la tête basse que les pieds devant.
(Archimède le clochard)
TIRE-BOUCHON Quand dans le désert on trouve un macchabée qu'on ne peut pas identifier, on lui fouille les poches. Si on trouve un ouvre-boîte, c'est un British, quand on trouve un tire-bouchon, ben, c'est un Français.
(Un taxi pour Tobrouk)
VÉRITÉ La vérité n'est jamais amusante. Sans cela tout le monde la dirait.
(Les Barbouzes)
VIE Le drame dans la vie, c'est qu'on n'en sort pas vivant.
(On ne meurt que deux fois) ●

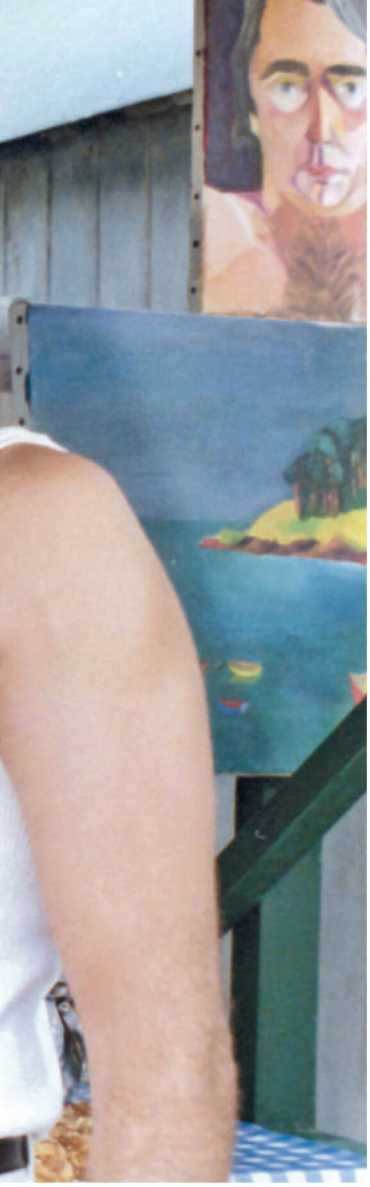
Jean-Pierre Marielle dans la scène finale des “Galettes de Pont-Aven”.

Marielle, le beauf magnifique

S’il avait tous les talents, y compris dramatiques (“Tous les matins du monde”…), c’est dans ses rôles de coureur de jupons et de pilier de comptoir des années 1970 que Jean-Pierre Marielle s’est imposé comme l’un de nos plus grands acteurs. Dont bien des films, si “incorrects”, ne pourraient plus voir le jour aujourd’hui…

Par Valentin Lemoine

Il aura mis du temps, longtemps, à trouver son style. *« Je n’ai jamais été ce qu’on appelle un “jeune premier” »*, confiait-il. Il faudra faire avec. Au Conservatoire, qu’il intègre au début des années 1950, Jean-Pierre Marielle, fils d’un rescapé de la Grande Guerre et d’une mère travaillant dans la confection, n’est encore qu’un escogriffe un peu raide tout juste capable



COQUELICOT FILMS/ORPHEE ARTS/COLLECTION CHRISTOPHEL/AFP

de donner la réplique aux gloires vieillissantes, Fernandel *(lire page 20)* et Michel Simon. La Nouvelle Vague l'ignore. Jean-Paul Belmondo, de la même promo que lui et déjà vedette, fait sa publicité. *« Dans la carrière d'un acteur,* dit-il, *on parle toujours des superbes metteurs en scène qui l'ont propulsé en haut de l'affiche, mais jamais des amis. C'est important, les amis! »*

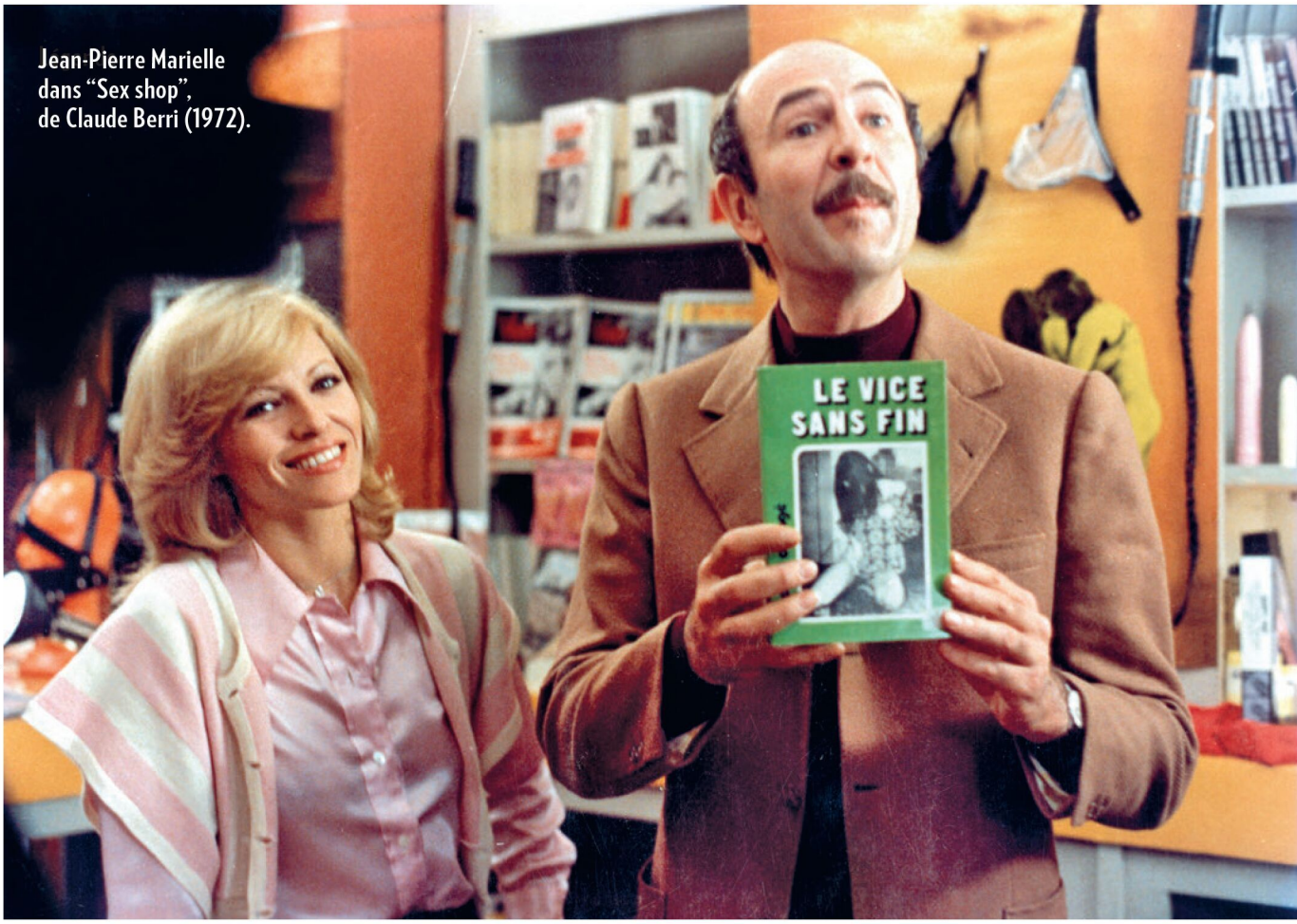
"Monsieur Henri" des "Galettes de Pont-Aven"

En 1962, le réalisateur de télévision Stellio Lorenzi le remarque enfin. Pour son adaptation au cinéma du roman d'André Maurois *Climats*, il choisit Marielle comme premier rôle — celui d'un séducteur (déjà!) écartelé entre deux femmes. Mais le film est un bide. Lorenzi ne reviendra plus au cinéma. Quant à Marielle, dont le jeu est qualifié d'*« ennuyeux »*, il prendra dix ans de purgatoire. Attendre, encore attendre...

Durant ces dix années, l'acteur, rêvant de cinéma, ne restera cependant pas inactif. Mais seul le théâtre ➤

"COMME LA LUNE" : HÂBLEUR, MISOGYNE, JALOUX ET RACISTE !

Sorti en 1977, *Comme la lune* est le film où Joël Séria, aussi inspiré qu'Audiard, a le mieux exploité sa verve féroce, usant de l'argot avec bonheur. Marielle y joue le boucher Roger Pouplard, fier d'avoir séduit la plus jolie fille de la ville (Sophie Daumier). *« Joli morceau, hein ?* dit-il, accoudé au bar, en parlant de sa maîtresse. *Elle vaut bien son coup de chevrotine. »* Le portrait d'un esbroufeur misogyne, rongé par la jalousie. Et raciste, pour ne rien arranger: *« Goldenberg, pour un marchand de pommes, j'sais pas si vous voyez c'que j'veux dire?... J'suis pas raciste, mais... Les fourchus ils ont toujours su faire de l'artiche... De ce côté-là c'est des cadors. » Comme la lune* reste pourtant la grande œuvre oubliée de la carrière de Marielle. *« Si j'avais été italien, si je m'étais appelé Mario Monicelli ou Dino Risi, peut-être que... »*, soupire Joël Séria. Faire une comédie italienne noire en France: le défi était de taille! Seul *Le Nouvel Observateur* en mesura la hauteur: *« Marielle porte le film avec un tel élan que son Pouplard atteint à la grandeur du type. Il est le con comme Harpagon est l'avare ou Georges Dandin le cocu. Avec lui la bêtise masculine est chimiquement pure. »* Des années plus tard, Marielle et son fils unique, François, se promèneront au Quartier latin, l'un de leurs rares moments de détente dans la relation tourmentée unissant le fils rêvant lui aussi de théâtre à son père ombrageux. Un cinéma de quartier passait *Comme la lune. « Et si on y allait ? »*, propose François. Jean-Pierre acquiesce. *« À la fin du film,* raconte le premier, *il s'est penché vers moi et m'a dit:* "Dis donc, j'étais bien." *Et je lui ai répondu:* "Mais oui, papa, tu étais bien." *Il n'avait pas dû le voir, il avait vieilli avec l'image fantasmée de ses rôles. Quand les lumières se sont allumées, les quelques spectateurs l'ont reconnu. Ils se sont levés et l'ont applaudi. »* V. L.



Jean-Pierre Marielle dans "Sex shop", de Claude Berri (1972).

PHOTOS : ETIENNE GEORGE/BRIDGEMAN ; WWW.BRIDGEMANIMAGES.COM

semble reconnaître son talent : Jean Anouilh lui donne de beaux rôles, Albert Camus l'appelle, Michel Bouquet le dirige. Marielle popularise les auteurs anglais James Saunders et Harold Pinter aux côtés de Delphine Seyrig et de Jean Rochefort. Coté grand écran, en revanche, c'est le calme plat, excepté quelques pochades alimentaires : *Relaxe-toi chérie*, *Cent Briques et des tuiles*, *Roger la Honte*…

0

Malgré ses sept nominations aux César (meilleur acteur ou meilleur second rôle), Jean-Pierre Marielle n'a jamais été récompensé par ses pairs. Un record dans le genre.

Paillard et rabelaisien

Il faudra toute la sagacité d'un réalisateur inspiré, Joël Séria, mais aussi d'un attribut magique, cette moustache apparue un jour, pour lui donner enfin un style. Pas glamour, certes, mais terriblement efficace, s'ajoutant à une calvitie précoce qu'il n'a jamais cherché à dissimuler. Les deux deviendront ses atouts maîtres. En 1975, un personnage est né : celui du *« Monsieur Henri »* des *Galettes de Pont-Aven*, l'histoire d'un représentant de commerce résolu à tout plaquer pour devenir peintre à Pont-Aven, et obsédé par le *« cul »* des femmes qu'il essaie de reproduire sur ses toiles.

On imagine mal ce que pourrait donner un film comme celui-là aujourd'hui, dans cette époque de vertu obligée. Il est paillard, rabelaisien, on bouffe, on fume, on palpe des fesses, on picole. Marielle s'y montre gourmand et cinglé, magnifique en beauf pathétique, finalement presque romantique. Un bon comédien rendrait passionnante la lecture du bottin, dit-on. Or Marielle explique le fonctionnement d'un parapluie (qu'il vend en porte-à-porte) comme s'il contait la chose la plus importante du monde. Désormais honoré à la Cinémathèque, le film, à sa sortie, divise : *« C'est avec des crétins qu'on fait des crétineries »*, raille *Le Figaro*, *La Croix* blâme des dialogues *« barbouillés de vulgarité »*. Le voilà pourtant lancé. *« Ah ! Je renais ! Je revis ! »*, lance-t-il dans le film à la jolie Marie. Dans la vraie vie aussi.

Parallèlement, Marielle joue dans une autre épopée orgiaque sur la Régence, *Que la fête commence…*, de Bertrand Tavernier, qui lui aussi a

senti le génie du comédien. Il y interprète le sombre marquis de Pontcallec. Cette période faste compte alors nombre de réussites. Citons *Un moment d'égarement*, de Claude Berri (1977), où un père en vacances (Marielle) faute avec la fille de son ami, joué par Victor Lanoux. Aimons pour ce qu'elle est la farce misogyne *Calmos* (1976). Aidé de Rochefort et Marielle en hommes persécutés, Bertrand Blier s'amuse à provoquer le MLF. *« Qu'il s'agisse de rasoirs, de clés de voiture ou de femmes, j'ai tout en double »*, fanfaronnait-il déjà dans *Comment réussir quand on est con et pleurnichard*, de Michel Audiard (1974). Conseillons également *On aura tout vu!* de Georges Lautner (1976), dans lequel il campe un producteur véreux de films porno. Soulignons surtout sa troisième aventure avec Joël Séria, l'étincelant *Comme la lune*, en 1977: osons l'affirmer, son meilleur film — lequel ne connaîtra cependant pas le succès attendu *(lire encadré page 55)*.

Nous avons presque moins envie de parler de *Tous les matins du monde*, d'Alain Corneau, en 1991, peut-être parce qu'il est trop évident, trop gravé dans la pierre, même si son rôle de violiste du XVII[e] siècle, Monsieur de Sainte-Colombe, qui se retranche au fond de son jardin et méprise la gloire, révèle encore beaucoup de lui-même. Plus que les si libres *Galettes* et *Comme la lune*, il établit Marielle dans sa position un peu figée de grand acteur, celle communément admise, voie royale pour un césar qu'il n'obtiendra jamais (malgré sept nominations!).

> **"Qu'il s'agisse de rasoirs, de clés de voiture ou de femmes, j'ai tout en double"**
>
> *"Comment réussir quand on est con et pleurnichard"*

Après le bellâtre raté, l'imbécile grandiose, il ouvre donc sa troisième période, janséniste, à laquelle appartient encore *La Controverse de Valladolid*, sur un scénario de son ami Jean-Claude Carrière. Chacun peut choisir sa facette de Marielle. Mais un fait mettra tout le monde d'accord. L'été de sa disparition, en 2019, Port Manec'h, dans le Finistère, où a été tournée sur la plage la scène finale des *Galettes de Pont Aven*, est devenu numéro un des locations Airbnb! Joël Séria n'a pas seulement gratifié son meilleur comédien d'un grand rôle, il lui a offert la plus belle des éternités: un territoire. ●

JEAN CARMET, L'AUTRE GÉANT AU "PHYSIQUE DE FRANÇAIS MOYEN"

Comme Marielle, Jean Carmet *(photo)*, de douze ans son aîné, a lui aussi été longtemps relégué dans des rôles de second plan. Et pour les mêmes raisons: un physique de *« Français moyen faisant plus vieux que son âge »*, comme il se décrivait lui-même, fort éloigné des canons recherchés du *« jeune premier »*. Si c'est à Joël Séria, metteur en scène des *Galettes de Pont-Aven*, que Marielle devra sa tardive "deuxième carrière", la "bonne fée" de Carmet s'appelle Michel Audiard *(lire page 50)*. Dans une interview télévisée de 1972, le dialoguiste vedette s'en était pris avec colère à un journaliste ignorant le nom de l'acteur qu'il venait de citer à l'égal de Gabin et Belmondo. *« Si vous ne le connaissez pas*, lui dit-il, *c'est que vous ne faites pas votre métier correctement! Ce type-là est une vedette! Et il le sera de plus en plus! »* Ce fut le déclic:

***« C'était extraordinaire pour moi, qui étais au creux de la vague »*, a témoigné Carmet. Quelques semaines plus tard, il sera choisi par Yves Robert pour jouer dans *Le Grand Blond avec une chaussure noire (lire page 68)*, le film qui relancera sa carrière, ponctuée ensuite de grands succès de comédie (*Buffet froid*, *La Soupe aux choux*, *Papy fait de la résistance*, *Les Fugitifs*...). Lors de la remise de son César d'honneur, en 1994, l'année de sa mort, Carmet lui rendra hommage: *« C'est une bien bonne chose que d'avoir un ami véritable. Je te remercie, Michel, de m'avoir fait connaître ce sentiment. »* A. F.**

SP/GAUMONT INTERNATIONAL / LES PRODUCTIONS DE LA GUÉVILLE

"Un éléphant, ça trompe énormément".

Les copains d'abord

Devenus de grands classiques, "Un éléphant ça trompe énormément" et sa suite "Nous irons tous au paradis" marquent l'apogée des "films de copains". Humour mais aussi regard désenchanté sur la condition masculine, bousculée par les années 1970…

Par Nicolas Gauthier

Nous sommes en 1976. Le choc pétrolier est passé par là. La crise aussi. Sans oublier Mai 68 et ses revendications sociétales: égalité des sexes, féminisme et déconstruction du "mâle hétérosexuel blanc" en ligne de mire. Autant dire que ce dernier, taraudé par l'approche de la quarantaine et celle de ne plus être "dans le coup", est en proie à un sévère doute existentiel.

Chez Claude Sautet, avec *Vincent, François, Paul et les autres* (1974), cette angoisse prête plus à la grimace qu'à la rigolade. Deux ans plus tard, Yves Robert et son dialoguiste Jean-Loup Dabadie décident de faire l'inverse. Pourtant, en réunissant Jean Rochefort, le personnage principal, s'adressant en voix off aux spectateurs (*« Vous qui pénétrez dans mon cœur, ne faites pas attention au désordre »*), Claude Brasseur, Victor Lanoux et Guy Bedos, c'est le même *spleen* qu'ils déclinent, mais avec le sourire.

Dans ce cinéma d'hommes, la femme est évidemment omniprésente, quoique différemment repré-

sentée au travers des psychologies respectives de nos quatre célèbres protagonistes.

Pour Étienne (Jean Rochefort), il y a l'épouse aimée (Danielle Delorme) mais aussi la maîtresse convoitée (Anny Duperey).

Pour Bouly (Victor Lanoux), il y a toujours la mère de ses propres enfants, mais encore toutes les autres potentielles proies féminines.

Pour Simon (Guy Bedos), il y a les femmes qu'il rêverait d'épouser. Seulement voilà, une autre femme, sa mère juive pied-noir et tyrannique (Marthe Villalonga), met tout en œuvre pour l'en empêcher.

Pour Daniel (Claude Brasseur, César du meilleur second rôle), c'est à peine moins simple, préférant, au départ sans l'avouer, la compagnie des hommes à celle des femmes.

Pour autant, l'ensemble tourne autour de cette immaturité masculine de "grands enfants" les mettant mal à l'aise avec le beau sexe.

> "Vous qui pénétrez dans mon cœur, ne faites pas attention au désordre…"

Jean-Loup Dabadie le racontera au magazine *Première*: *« Le tennis? Quoi de mieux pour que quatre garçons en culottes courtes retrouvent leur enfance? »* D'où ces doubles messieurs devenus mythiques et ces balles souvent manquées attirant des répliques telles que *« Je t'ai demandé personnellement de ne pas lober cette semaine… »* ou encore *« Je vais lui éclater ses genoux avec sa gueule et son type antisémite! »*

Bref, ces hommes peinant à quitter l'adolescence sont devenus, à leur corps défendant, les figures emblématiques de la fin de ce patriarcat annoncé par les événements de Mai, auxquels seule Marthe Villalonga, la mère possessive et "réac", semble échapper: *« Ben si c'est ça votre médecine de gauche,* lance-t-elle à son fils docteur, *les communistes, ils ont pas intérêt à prendre froid! »*

Culte de l'amitié souvent bourrue, mais toujours sincère

Pour les quatre inséparables, on a beau faire, on ne saurait échapper à son époque… Ce qui les sauve néanmoins, tout en les rapprochant de leurs millions de spectateurs, c'est ce culte de l'amitié souvent bourrue, parfois virile, toujours maladroite, mais sincère, et qui les lie indissociablement en leurs respectives (et finalement bien vénielles) turpitudes. C'est aussi la peur de lendemains n'ayant rien d'un "grand soir", quand Rochefort voit l'intrusion du locataire de sa chambre de bonne Lucien (Christophe Bourseiller), zazou en duffle-coat, jazzeux de stricte observance et insupportable tête à claques, qui tente de séduire son épouse à laquelle il déclare notamment, toujours très sérieusement: *« J'aime vos seins, surtout le gauche… »* Dans le second film, c'est Lanoux qui se trouve supplanté par une sorte de clone de Patrick Juvet, venu lui chiper la sienne. Oublié ses fanfaronnades machistes d'*Un éléphant…* lorsqu'il résumait ainsi à Rochefort sa conception du couple: *« On fait l'amour libre. Chacun fait ce qu'il veut… Enfin surtout moi! »*

Entre le costaud en marcel et l'éphèbe en chemise de satin, c'est le choc des mondes. Mais qui n'épargne pas non plus le tournage. Sur son partenaire Bedos, dans une scène où Marthe Villalonga vient le persécuter une énième fois sur le cours de tennis, Rochefort — pour lequel le premier n'était qu'un ➤

J.P. FIZET/COLLECTION CHRISTOPHEL VIA AFP - DR

« comique », pas un *« acteur »* — se serait exclamé hors caméra : *« Oh, moi, ce genre-là, c'est le tiers-monde… »*, avant de menacer de quitter le plateau. Ambiance. Mais liberté de parole et de vivre, aussi, tel que le confiait Brasseur au magazine *Schnock* : *« C'est après ces deux films qu'ont commencé à naître tous les interdits.* […] *Très souvent, mon fils me dit :* "Mais tu te rends compte de la chance que vous aviez lorsque tu avais mon âge ? Vous aviez tous les droits. Vous pouviez fumer, boire, conduire vite." *Ces films représentent la limite. Après, cela a été fini. »* La messe était dite, pour ces humains si humains, brinquebalant en un monde déjà finissant.

Longtemps, il fut question de poursuivre les aventures de nos quatre antihéros. Mais sans succès, faute de scénario digne de ce nom, peut-être, d'emploi du temps permettant de réunir les protagonistes concernés, probablement, et surtout du niet catégorique de Rochefort. Pourtant, Yves Robert et Jean-Loup Dabadie trouvent la parade en envisageant le remake d'un film oublié, *Les Casse-Pieds* (1948), de Jean Dréville. Ce sera donc *Le Bal des casse-pieds*, en 1992.

2,8

C'est, en millions de spectateurs, le nombre d'entrées, en 1976, d'"Un éléphant ça trompe énormément" (7e place au box-office). "Nous irons tous au paradis" atteindra 2 millions de spectateurs (8e succès de l'année 1977).

Rochefort, Lanoux, Bedos et Brasseur s'y retrouvent enfin, même si ce dernier ne partage aucune scène avec les trois autres.

"Le Bal des casse-pieds" : une vraie fausse suite

Petit clin d'œil : on n'échappe pas à la rituelle partie de tennis durant laquelle Bedos, précurseur en matière d'écoanxiété, plombe l'ambiance en annonçant l'heure de l'apocalypse à celle de l'apéro. Mention toute particulière à Michel Piccoli, hilarant en pédéraste mondain, et à Valérie Lemercier en casseuse de pieds de niveau olympique. Ne manquait plus que la belle Anny Duperey, ici joliment remplacée par Miou-Miou, et ce bal affichait presque complet. Sans, cependant, retrouver la magie des deux premiers opus, collant tellement bien à leur époque qu'ils en sont devenus, dans le registre humoristique, d'incontournables symboles. ●

"Mes meilleurs copains". DR

"Faut pas vous biler, les gars..."

Digne héritier d'"Un éléphant...", "Mes meilleurs copains", tourné douze ans plus tard, a été un bide à l'écran. Avant de devenir culte.

A priori, rien de commun entre les deux films d'Yves Robert et celui de Jean-Marie Poiré, sorti en 1988. Sauf que quatre copains toujours il y a, se disputant les faveurs d'une affriolante chanteuse, Bernadette Legrandbois. Christian Clavier, Gérard Lanvin, Jean-Pierre Bacri et Philippe Khorsand, lointains échos de leurs illustres devanciers? Il y a de ça.

Ce sont les petits frères que ces derniers auraient pu avoir: des soixante-huitards qui, revenus de tout, sont en passe de passer du côté de la "réaction". Au cœur de l'intrigue, la propre vie de Jean-Marie Poiré qui, fils d'Alain, l'homme qui faisait alors la pluie et le beau temps sur le cinéma français, n'était rien d'autre qu'un hippie patenté. Sous le pseudonyme de *« Martin Dune »*, il est le chanteur des Frenchies, groupe pop des plus éphémères qu'il quitte tôt, tentant de poursuivre une carrière en solo. Soit le meilleur moyen de prendre tous les droits d'auteur plutôt que de les partager en quatre... Christian Fechner, producteur de ce film, confiait jadis à l'auteur de ces lignes: *« De tous les films que j'ai financés, c'est l'un de ceux qui me tenaient le plus à cœur. Ce fut un échec en salles, mais un succès en vidéo. »*

"Y'a pas mort d'homme!"

L'histoire? Un week-end épique et campagnard, à l'occasion duquel les rockers d'hier comprennent qu'ils sont en train de devenir les notables de demain. Les idéaux de jadis ne sont plus, sauf pour Dany Pécou (sublime Jean-Pierre Darroussin), seul demeuré fidèle à sa jeunesse. Ce qui en fait par ailleurs un éternel *loser* (*« Y'a pas mort d'homme! »*, se console-t-il), même s'il était autrefois le plus doué de la bande. Pourtant, l'amitié demeurera la plus forte. D'où un finale poignant: le pauvre Dany apprenant que lui, et lui seul, aurait pu partir en Californie faire carrière en tant que star de la guitare, a ces mots: *« Faut pas vous biler, les gars. Jamais je ne serais parti sans vous. »* **N. G.**

“Le fil rouge avec le bouton rouge, le fil vert avec le bouton vert…”

Avec la série de la “7e compagnie”, et celle des “Bidasses”, la France renoue, dans les années 1970, avec le comique troupier (un peu simplet) des Années folles.

Par Nicolas Gauthier

Chef, j’ai glissé, chef! Quand Robert Lamoureux entreprend de tourner le premier volet de sa trilogie de *La 7e Compagnie*, en 1973, deux ans après l’inattendu triomphe des *Bidasses en folie*, avec les Charlots *(lire encadré page de droite)*, il y a une part de roublardise: il a bien l’intention de prendre le train en marche. Mais aussi une évidente sincérité car Lamoureux, la drôle de guerre de 1940, il l’a connue. Son film n’aura donc rien à voir avec le ricanement antimilitariste de la jeunesse d’alors, incarnée par les Charlots. Tout au contraire.

Les trois soldats qu’il met en scène, le quincaillier Pierre Mondy (Chaudard), le boucher des abattoirs Aldo Maccione (Tassin) et le cantonnier Jean Lefebvre (Pithivier), bientôt flanqués du lieutenant aviateur et gosse de riches Erik Collin, sont tout simplement de braves gens perdus dans la tourmente. Ni héroïques, ni lâches. Condamnés à la débrouille. Des Français. Quatre *« Français moyens »*, comme on disait alors,

PHOTOS : DR

"Mais où est donc passée la 7e compagnie ?" Ci-dessous, affiche du film "Les Gaités de l'escadron".

qui se demandent bien ce qu'ils pourraient faire, malgré leur peur, et avec leurs tout petits moyens, pour accomplir leur devoir. Beaucoup de Français s'y retrouveront : près de 4 millions d'entrées.

Bien sûr, le film n'est pas un monument du septième art. Régulièrement rediffusée, cette *7e Compagnie* n'en a pas moins conservé sa fraîcheur et son réalisme, contrairement aux superproductions hollywoodiennes de l'époque. Deux autres opus suivront, eux aussi signés Robert Lamoureux : *On a retrouvé la 7e compagnie* (1975) et *La 7e Compagnie au clair de lune* (1979).

Ces succès ne viennent pas de nulle part. Ils marquent un retour : celui du comique troupier, tradition française remontant au début du XXe siècle. Zoom arrière. Au cours des Années folles, ce sont ces amuseurs à calot et à képi qui monopolisent les scènes de spectacle. Ils sont légion : Gaston Ouvrard, qui n'est pas *« bien portant »* avec sa *« rate qui se dilate »* et son *« foie qu'est pas droit »*. Mais encore Dranem et Polin. Le premier commet la chanson *Le Trou de mon quai*, tout en contrepèteries. Le second n'a jamais servi sous les drapeaux mais se fait connaître grâce à son tube millésimé, *L'Ami Bidasse*. Toute une époque.

Avant la série des *Bidasses* et de *La 7e Compagnie* au cinéma, c'est à ce même comique troupier que l'on doit les premiers pas de Jean Gabin et Fernandel *(lire page 20)*. L'un débute sous la protection d'un certain Bach, spécialiste de cet humour *« pouet-pouet »* en bandes molletières. L'autre n'est pas en reste, émergeant dans de (petits) rôles de pioupiou.

La tradition française des "pioupious"

Mais ces pioupious d'avant-guerre ne retrouveront pas leur succès d'antan dans la France née de la Libération. La débâcle de 1940, puis les guerres coloniales sont passées par là. Il faudra donc attendre les années 1970 pour voir nos soldats revenir en grâce dans des comédies.

Outre les séries des *Bidasses* et de *La 7e Compagnie*, seront proposés au public d'autres films dont les titres disent le piètre niveau mais aussi l'esprit bon enfant : *Comment se faire réformer* (1977), *Arrête ton char bidasse* (1977), *Embraye bidasse, ça fume* (1978), *Les Planqués du régiment* (1983)… Une école formatrice : en 1981, *Les Bidasses aux grandes manœuvres* permettront à Luc Besson et Jean Reno de faire leurs premières armes, l'un en tant qu'assistant réalisateur, l'autre comme comédien. ●

LE TRIOMPHE DES "BIDASSES"

C'est le triomphe surprise de l'année 1971 au cinéma : près de 7,5 millions d'entrées pour *Les Bidasses en folie*, de Claude Zidi, avec les Charlots dans le rôle d'appelés récalcitrants au service militaire, très en phase avec l'état d'esprit de la jeunesse de l'époque. Ce sera le film français le plus vu de l'année ! Juste derrière *Les Aristochats* de Walt Disney… Trois ans plus tard, *Les bidasses s'en vont en guerre*, avec les Charlots, toujours au service, en défenseurs d'une ferme convoitée par l'armée, dépasseront encore 4 millions d'entrées. Plus étonnant, le film rassemblera aussi plus de 50 millions de spectateurs en… URSS. N. G.

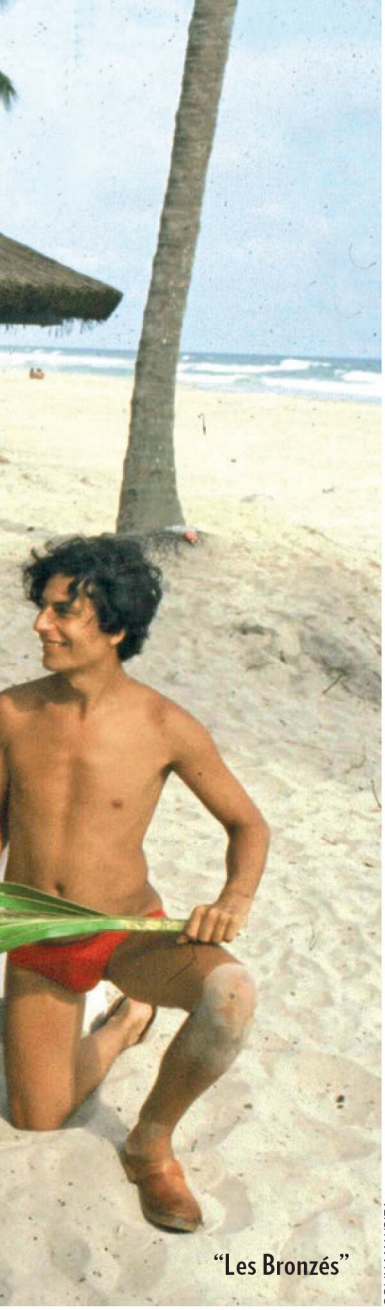
Le Splendid, la bande à part

La série des "Bronzés" est le miroir de nos petits travers, et de ceux des années 1970-1980. Écrite et jouée, comme les films qui suivront ("Papy fait de la résistance"...), par une bande d'amis. Des vrais. Humour potache, jamais vache.

Par Nicolas Gauthier

Comme souvent, les apparences sont trompeuses. Mais le public, lui, ne s'y est pas trompé. *Les Bronzés* (1978) ne sont pas vraiment une comédie. Ou pas seulement. Rire acide, un peu comme dans la comédie italienne, notamment son chef-d'œuvre absolu *Affreux, sales et méchants*, d'Ettore Scola (1976). Pourtant, loin de brocarder avec hauteur et méchanceté cette France qui n'était pas encore désignée comme *« d'en bas »*, le film fonctionne plutôt comme un miroir. *« On a toujours essayé de donner à nos personnages, qui ont cette petitesse, cette mesquinerie, cette médiocrité, quelque chose de très humain et de très attachant,* raconte Marie-Anne Chazel. *Je crois que c'est pour ça que les gens nous aiment. »* Caustique, oui, cynique, jamais. Humour potache, pas humour vache.

Bref, en riant des mésaventures de Gigi, Jérôme, Christiane, Jean-Claude, Bernard et Popeye, c'est



"Les Bronzés"

COLIN MAX/SIPA

5

C'est le nombre de films tournés par la troupe du Splendid : les trois "Bronzés" (1978, 1979 et 2006), "Le Père Noël est une ordure" (1982) et "Papy fait de la résistance" (1983).

surtout d'eux-mêmes, et de leur époque — la fin des années 1970, celles de l'essor du tourisme bon marché et de la "libération sexuelle" quasi imposée — que les Français se moquent. Jean-Claude Dusse (Michel Blanc), le dragueur maladroit, c'est nous. Christiane (Dominique Lavanant), l'esthéticienne en quête d'amour, aussi. Bernard (Gérard Jugnot) et Nathalie (Josiane Balasko), le couple en crise, encore et toujours nous.

On le ressent aussi : la troupe du *Splendid* est d'abord une bande d'amis. De vrais amis. Dans la vraie vie. Et animés d'une seule quête : amuser en s'amusant. Pas d'*ego* ni de jalousie, zéro message à délivrer. Dans son livre de souvenirs *Je suis un imposteur (Flammarion, 1998)*, Patrice Leconte, le metteur en scène de la trilogie des *Bronzés*, le rappelle : *« Tous les fondateurs, Gérard Jugnot, Christian Clavier, Michel Blanc et Thierry Lhermitte, firent partie de la même classe de seconde au lycée Pasteur de Neuilly. »*

Après des études tôt avortées, même si Clavier partage un temps les bancs de Sciences Po avec un certain… François Hollande, les quatre amis décident, en 1974, de se lancer dans le café-théâtre. Les rejoignent rapidement Josiane Balasko, Anémone, Marie-Anne Chazel (future Mme Clavier) et Bruno Moynot.

"Une bande de déconneurs inspirés"

Leconte, toujours : *« Ils n'étaient qu'une bande de déconneurs inspirés, pratiquant un comique résolument moderne qui n'empruntait rien au Boulevard, et dont j'imaginais que, transposé devant une caméra, il renverrait au musée toutes les* "bidasseries" *qui faisaient alors florès dans le cinéma français (lire page 62). »* Les pièces s'enchaînent, attirant de plus en plus de monde. Parmi elles, *Amour, coquillages et crustacés* — récit des pérégrinations et états d'âme de Français moyens des années 1970 dans un Club Med qui ne dit pas son nom (Gilbert Trigano, son fondateur, s'y oppose). La pièce suscite immédiatement l'intérêt du monde du cinéma, dont celui de Leconte, avec lequel le courant passe aussitôt. Au point que la petite bande refuse la proposition de Coluche, qui souhaitait lui aussi la transposer sur grand écran, préférant tenir la promesse faite au premier.

Survient alors un autre personnage au rôle déterminant : Yves Rousset-Rouard, qui vient de se lancer avec succès dans la production en finançant le film érotique phénomène *Emmanuelle* (1974). Au départ, il n'accepte de produire *Les Bronzés* qu'à une condition : que les rôles soient incarnés par d'autres, plus connus. Mais il se laisse convaincre. Motif : *« Ça lui revenait moins cher en casting ! »*, comme l'a raconté Josiane Balasko dans la revue *Schnock*. Le fait que Rousset-Rouard soit l'oncle de Clavier a sans doute aussi arrangé les choses. À noter, pour l'anecdote, qu'après avoir longtemps produit les films de cette joyeuse bande, Rousset-Rouard deviendra, en 1993, député UDF (l'ancêtre du MoDem) du Vaucluse…

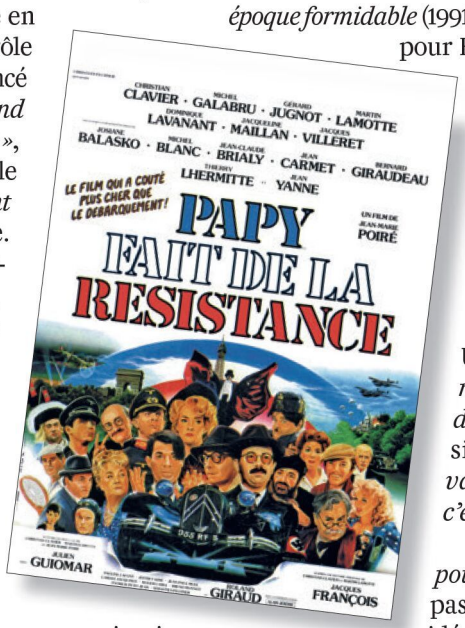
Le film et son chant volontairement ridicule *(« Y'a* ➤

PHOTOS : COLL. CHRISTOPHEL/AFP - BRIDGEMANIMAGES

"Le Père Noël est une ordure", (1982).

du soleil et des nanas, Darladirladada… ») est un triomphe : deux millions d'entrées ! D'où l'idée d'une suite l'année suivante. Après les cases de Côte d'Ivoire, direction Val d'Isère et les sports d'hiver, autre phénomène touristique de l'époque en pleine expansion. Encore plus drôle que le précédent (Michel Blanc coincé sur son télésiège chantant *« Quand te reverrai-je, pays merveilleux »*, la scène de la gnôle à la grenouille chez les paysans…), *Les Bronzés font du ski* est pourtant plus sombre. Les personnages y étalent plus largement leurs travers : égoïstes, menteurs, profiteurs… Le public suit. Il faudra désormais compter avec la bande du *Splendid*.

Un troisième film, lui aussi tiré de l'une de leurs pièces, achève de les emmener vers les sommets : *Le Père Noël est une ordure* (1982), de Jean-Marie Poiré, satire de la "bonne conscience" et du bénévolat humanitaire dont les répliques sont entrées dans notre patrimoine comique : *« C'est c'lâââ, oui… »*, *« C'est fin, c'est très fin, ça se mange sans faim »*, *« Je n'aime pas dire du mal des gens, mais effectivement elle est gentille »*… Un film de droite, comme cela a été dit ? Jean-Marie Poiré élague : *« Je n'ai pas d'opinions politiques, je suis royaliste. Je suis pour la France de Louis VI le Gros. »*



Puis viendra, un an après, *Papy fait de la Résistance*. Là encore, cette relecture iconoclaste des "heures les plus sombres de notre histoire" fait tousser la critique, mais entraîne le public : plus de 4 millions d'entrées ! La scène finale, post-générique, pastichant l'émission de télé *Les Dossiers de l'écran*, vaut à elle seule le ticket d'entrée.

Les membres de la troupe vont alors entamer des carrières individuelles : Clavier triomphera au box-office (*Les Visiteurs*, *Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?* etc., *lire page 72*), Blanc obtiendra la palme d'or du Meilleur acteur au festival de Cannes (*Tenue de soirée*, 1986), Jugnot collectionnera les succès comme acteur réalisateur, dont son très beau *Une époque formidable* (1991)… Même réussites, ou presque, pour Balasko (*Gazon maudit*…) et Lhermitte (*Un Indien dans la ville*…)

Preuve de l'exceptionnel attachement des Français à leur égard, les 10 millions de spectateurs nostalgiques du *Splendid* rassemblés en 2006 par *Les Bronzés 3*, pourtant de loin leur plus mauvais film. Un navet, ou peu s'en faut : *« On ne peut pas être à la hauteur d'un fantasme*, confiera avec sincérité Lhermitte. *C'était valable pour les spectateurs, c'est valable pour nous aussi. »*

Le sous-titre du film, *Amis pour la vie*, lui, n'est en revanche pas usurpé. Qu'importent leurs idées politiques, de droite pour Clavier, d'extrême gauche pour Balasko : l'amitié du groupe, au cœur de leur réussite, ne s'est jamais démentie. *« Ce n'est pas la peine de dire du mal de quelqu'un du* Splendid *à quelqu'un du* Splendid, *ou vous allez vous prendre une torgnole ! »*, assure Jean-Marie Poiré. Amis un jour, amis toujours. Si rare dans le star-système… ●

"On a toujours essayé de donner à nos personnages, qui ont cette petitesse, cette mesquinerie, cette médiocrité, quelque chose de très humain et de très attachant. Je crois que c'est pour ça que les gens nous aiment."

Marie-Anne Chazel

COLL. CHRISTOPHEL/CIE COMMERCIALE FRANCAISE CINEMATOGRAPHIQUE/LE FILM D ART/AFP

Robert Dhéry et Louis de Funès sur le tournage de "La Belle Américaine" (1961).

Les Branquignols, pouponnière de talents

Géant oublié, Robert Dhéry (1921-2004), le fondateur de la troupe des "Branquignols", fut l'un de nos plus talentueux comiques. Et le découvreur, entre autres, de Louis de Funès.

Calembour et jeu de mot jusque dans son nom de scène… C'est parce qu'il a vu le jour à Héry, dans l'Yonne, étant donc un *« enfant d'Héry »* que Robert Fourey prit son pseudo de Robert Dhéry. Avant cela, et dès l'origine, la carrière de ce fils de meunier né en 1921 semblait déjà toute tracée dans une direction : le rire. *« Je suis né anormal, avec certainement un chromosome en plus, celui de la rigolade,* confiait-il dans *Ma vie de Branquignol* (Calmann-Levy, 1978). *À l'école, le maître abattait son poing sur le pupitre. Silence terrifié de la classe. Moi je pouffais, parce que j'imaginais l'encrier retomber sur sa tête et lui faire des moustaches ! »*

Admis au Conservatoire Maubel, à Paris, en 1938, son talent comique est repéré par René Simon, le directeur du célèbre cours : *« Viens donc me voir,* lui dit-il un jour. *Tu zozotes… Si je te fais jouer Britannicus, tu seras ridicule et tu amuseras tous les élèves. »* Bingo ! racontera-t-il : *« Mon vieux rêve, devenir clown, devenait enfin réalité. »*

Un humour basé sur le "non-sens"

Après des premiers pas remarqués au théâtre et au music-hall sous l'Occupation (notamment à l'ABC en première partie de Charles Trenet), c'est en 1948 que sa carrière explose avec la création de sa troupe des Branquignols (personnes excentriques) et son humour basé sur le *« non-sens »* — l'absurde. Si Dhéry est aujourd'hui injustement oublié, tout aussi méconnu fut son rôle, au sein de ces Branquignols, d'extraordinaire découvreur de talents. Tout juste si l'on se souvient qu'il offrit à Louis de Funès *(lire page 40)* ses premiers grands rôles sur scène, puis, passé derrière la caméra, plusieurs de ses succès au cinéma (*Ah ! les belles bacchantes*, 1954 ; *Le Petit baigneur*, 1968…). Mais qui se souvient que c'est lui, aussi, qui lança ou propulsa vers le succès Michel Serrault, Jean Lefebvre, Francis Blanche, Jean Carmet *(lire page 57)*, Jacqueline Maillan *(lire page 34)* mais aussi tant de seconds rôles ayant irrigué le rire français durant plusieurs décennies : Pierre Tornade *(lire page 76)*, Micheline Dax, Jacques Legras, futur inventeur de *La Caméra invisible (lire page 29)*…

Plus qu'une simple écurie, une fabuleuse pouponnière de talents. Dont il fut le chef d'orchestre. **N. G.**

François Pignon, la saga tendre d'un antihéros

François Pignon ou François Perrin : c'est le nom donné 14 fois en… trente-cinq ans à ses héros de cinéma par le scénariste et réalisateur Francis Veber. Incarnés par Pierre Richard et Jacques Villeret, bien sûr, mais aussi Jacques Brel, Patrick Dewaere ou Jean-Pierre Marielle…

Par Nicolas Gauthier

Parfois, Pignon répond au patronyme de Perrin. Et réciproquement. Peu importe : François Pignon et François Perrin ne font qu'un, à égalité : sept films chacun. Reste que pour son inventeur, le scénariste et metteur en scène Francis Veber, c'est le nom du premier qui s'impose par rapport au second. Lorsqu'on l'interroge sur la saga, c'est ainsi *« François Pignon »* qu'il évoque, comme si celui-ci était devenu commun aux deux.

François Pignon, donc ? *« Un petit homme dans la foule, maladroit comme moi qui ne porte que des boots, étant à peu près incapable de nouer mes lacets »*, répond-il. Et de poursuivre : *« Dans* L'Emmerdeur *d'Édouard Molinaro (1973), tous les hommes, moi le premier, rêvent d'être Lino Ventura : quand celui-ci entre dans un bistrot, tout le monde se tait. Mais quand Jacques Brel fait de même, il se prend la porte sur le nez. C'est Pignon ! »*

Héros aux deux noms et huit acteurs différents, dont la carrière s'étale sur trente-cinq ans (de 1972 à 2005), Pignon est en réalité toujours le même personnage. Exemple dans *Les Compères* (1983), mis en scène par Veber : *« Lucas, joué par Gérard Depardieu, c'est l'esprit de géométrie,* décrypte-t-il, *alors que celui de Pignon, incarné par Pierre Richard, relève de la finesse ; ce qui lui permet de toujours mieux s'en sortir que son acolyte. Car il y a comme une sorte de grâce sur lui. » Idem* pour tous les films de cet antihéros, que celui-ci ait les traits de Pierre Richard (sept fois, la moitié), Jacques Brel, Patrick Dewaere, Jean-Pierre Marielle, Patrick Bruel, Jacques Villeret, Daniel Auteuil ou Gad Elmaleh (une fois chacun). Car tous, malgré leurs personnalités différentes, ont réussi à se glisser dans le moule "pignonesque" : celui d'un timide et distrait traversant la vie en se prenant sans cesse les pieds dans le tapis.

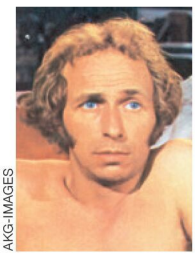
Maladresse des gestes, mais noblesse du cœur

Mais il n'y a pas chez lui que de la maladresse. Il y a aussi de la noblesse — celle du cœur et de la gentillesse —, ainsi qu'une profonde et touchante sincérité. Il insupporte, mais comment lui en vouloir ? Bref, Pignon, c'est l'auguste, tandis que ses *alter ego* sont des clowns blancs, des faire-valoir.

Le génie de Veber consiste donc à réussir ce tour de force : faire quatorze fois le même film sans jamais se répéter. Un travail d'horloger. Car chez le cinéaste la mécanique du rire n'a rien du rire mécanique. Voilà pourquoi, sur ses tournages, l'improvisation des acteurs est interdite : changer une réplique page 27 ferait tomber à plat celle de la page 54. Faire rire n'a parfois rien de drôle. ●

11

C'est le nombre de films de la saga Pignon-Perrin scénarisés ou mis en scène par Francis Veber et ayant dépassé le million d'entrées au cinéma, du "Jouet" (1,2 million) au "Dîner de cons" (9,2 millions).



AKG-IMAGES

LE GRAND BLOND AVEC UNE CHAUSSURE NOIRE

Yves Robert, 1972

François Perrin (Pierre Richard) est un violoniste distrait choisi par hasard et manipulé par le patron des services secrets (Jean Rochefort), qui le fait passer pour une sorte de James Bond. Entraîné malgré lui dans des aventures rocambolesques, sa maladresse va lui permettre, à chaque fois, de s'en sortir à son avantage: *« Il est fort, il est fort ! »*

GEORGE ETIENNE/BRIDGEMAN IMAGES

L'EMMERDEUR

Édouard Molinaro, 1973

François Pignon (Jacques Brel) est un représentant dépressif ayant décidé de mettre fin à ses jours dans un hôtel après le départ de sa femme. Mais ses tentatives de suicide vont perturber la mission d'un redoutable tueur à gages (Ralph Milan-Lino Ventura) installé dans la chambre d'à côté: *« Je glisse, Monsieur Milan, je glisse... »*

NANA PROD./SIPA

LE RETOUR DU GRAND BLOND

Yves Robert, 1974

La suite du *Grand Blond*... Perrin (Pierre Richard), en vacances à Rio, où il file désormais le parfait amour avec Christine (Mireille Darc), se retrouve à nouveau dans le viseur du même Jean Rochefort, patron des services secrets français. Celui-ci veut le faire abattre afin que ne soit pas révélée la machination du premier opus.

GEORGES PIERRE/ BRIDGEMAN IMAGES

LE JOUET

Francis Veber, 1976

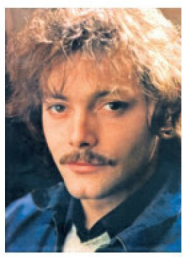
Perrin (Pierre Richard) est un journaliste au chômage acceptant l'offre d'un milliardaire (Michel Bouquet): devenir le jouet de son fils trop gâté qui s'ennuie. Derrière la farce de cette première réalisation de Veber, une fable aigre qui anticipe la marchandisation du monde.

SIPA

ON AURA TOUT VU

Georges Lautner, 1976

Perrin (Pierre Richard) est un photographe ayant écrit le scénario d'un film d'amour romantique et platonique (*Le Miroir de l'âme*). Son projet est refusé par tous les producteurs, excepté un (joué par Jean-Pierre Marielle), qui décide d'en faire une adaptation... pornographique. Ce que Perrin veut absolument cacher à sa femme Christine (Miou-Miou).

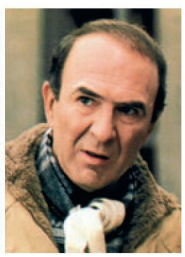


UNITED ARCH./ALAMY STOCK PHOTO

COUP DE TÊTE

Jean-Jacques Annaud, 1979

Perrin (Patrick Dewaere) est un modeste ouvrier et piètre footballeur, licencié de l'usine et de son club avant de devenir la star locale à la suite d'un but marqué par inadvertance en coupe de France. En attendant le match retour, il va s'attacher à ridiculiser les notables qui l'avaient banni.



GEORGE ETIENNE/ BRIDGEMAN IMAGES

CAUSE TOUJOURS... TU M'INTÉRESSES !

Édouard Molinaro, 1979

Perrin (Jean-Pierre Marielle) est un soutier du journalisme, lisant des dépêches à la radio. *« Les femmes sont peut-être sexuellement libérées, mais pas avec moi »*, se plaint-il. Afin de se grandir auprès d'une femme (jouée par Annie Girardot), il se fait passer pour un grand reporter.

JACKY COOLEN/GAMMA-RAPHO

LA CHÈVRE
Francis Veber, 1981

Pignon (Pierre Richard) est un comptable falot dont la guigne légendaire pousse son patron à l'envoyer à la recherche de sa fille disparue, en proie à une semblable poisse. Pour le seconder, on lui adjoint un détective privé (Campana-Gérard Depardieu), colosse au cerveau cartésien : *« J'avais une vie un peu plate avant de vous rencontrer, Pignon… »*

FRANÇOIS DARRAS/GAMMA RAPHO

LES COMPÈRES
Francis Veber, 1983

Le deuxième film de la trilogie de *La Chèvre*, même si les personnages sont différents. Pignon (Pierre Richard) est l'ancien amant timide et suicidaire d'Anny Duperey, que celle-ci charge, des années plus tard, de retrouver son fils fugueur en lui affirmant qu'il s'agit du sien. De même avec Depardieu, un reporter casse-cou, qui dans ce film s'appelle Lucas.

"J'avais une vie un peu plate avant de vous rencontrer, Pignon…"

"La Chèvre"

GEORGES PIERRE/BRIDGEMAN IMAGES

LES FUGITIFS
Francis Veber, 1986

Troisième opus de la série *La Chèvre*, avec, là encore, de nouveaux personnages. Pignon (Pierre Richard) est un braqueur de banque néophyte et maladroit qui, pour aider financièrement sa fille, va entraîner malgré lui dans sa fuite Depardieu-Lucas, un ex-gangster sorti de prison et décidé à retrouver le droit chemin.

NANA PROD./SIPA

LE JAGUAR
Francis Veber, 1996

Perrin (Patrick Bruel) est un joueur de poker criblé de dettes qui se voit donner une chance d'échapper à ses créanciers : accompagner dans son pays un chef indien d'Amazonie, rencontré par hasard, afin de rechercher son *« âme »*, seule capable de le guérir. Il est, pour cela, accompagné de Campana (Jean Reno), l'assistant costaud du chef indien.

KOSKAS/COLL. CHRISTOPHEL/AFP

LE DÎNER DE CONS
Francis Veber, 1998

Pignon (Jacques Villeret) est un passionné de construction en allumettes, qu'un groupe d'amis cyniques invite à dîner pour se moquer de lui. Le film raflera trois César, dont celui du meilleur acteur pour Villeret. C'est aussi le plus grand succès des Pignon-Perrin au box-office : plus de 9 millions d'entrées *(lire page 72)* ! À la mort de Villeret, en 2005, *Le Parisien* titrera : *« François Pignon est mort »*.

V. A./ALAMY STOCK PHOTO

LE PLACARD
Francis Veber, 2001

Pignon (Daniel Auteuil) est le sous-fifre incolore d'une entreprise de préservatifs, en passe d'être licencié. Son voisin de palier homosexuel (Michel Aumont) lui conseille de prétendre qu'il "en est" lui aussi. Ce qui lui vaut de ne plus être licencié, mais aussi promu. À sa sortie, cette satire du "politiquement correct" n'a pas manqué de faire tousser les autorités morales.

NANA PROD./SIPA

LA DOUBLURE
Francis Veber, 2006

Pignon (Gad Elmaleh) est voiturier dans un restaurant de luxe. Un riche homme d'affaires (Daniel Auteuil) lui propose de le faire passer pour l'amant de sa maîtresse, top-modèle très en vue, afin d'éviter que son épouse ne découvre cette infidélité. ●

ALLSTAR PICTURE LIBRARY / ALAMY STOCK PHOTO

OSS 117, l'incorrect

Héritière de l'"humour libre" des années 1970, la série des trois OSS 117 joués par Jean Dujardin est tirée du personnage créé par Jean Bruce en 1949, soit avant James Bond. Une ode au "politiquement incorrect". Extraits.

"LE TINTOUIN DU MUEZZIN"

— J'ai été réveillé par un homme qui hurlait à la mort du haut de cette tour! J'ai dû le faire taire.
— Quoi? Vous avez fait taire le muezzin!
— Ah! C'était donc ça, tout ce tintouin.
(OSS 117, Le Caire, nid d'espions)

"UNE DEUXIÈME CHANCE POUR LES NAZIS"

C'est marrant, c'est toujours les nazis qui ont le mauvais rôle. Nous sommes en 1955, Herr Bramard, on peut avoir une deuxième chance, merci.
(OSS 117, Le Caire, nid d'espion)

"TRAÎTRE COMME UN NAIN"

Tu n'es pas seulement un lâche mais aussi un traître, comme ta petite taille le laissait deviner!
(OSS 117, Le Caire, nid d'espions)

"J'APPELLE ÇA LA FRANCE, MADEMOISELLE !"

— Une dictature c'est quand les gens sont communistes, déjà. Qu'ils ont froid, avec des chapeaux gris et des chaussures à fermeture Éclair. C'est ça, une dictature, Dolorès.
— D'accord. Et comment vous appelez un pays qui a comme président un militaire avec les pleins pouvoirs, une police secrète, une seule chaîne de télévision et dont toute l'information est contrôlée par l'État?
— J'appelle ça la France, Mademoiselle. Et pas n'importe laquelle: la France du général de Gaulle.
(OSS 117, Rio ne répond plus)

"UNE FEMME C'EST COMME LA ROSÉE DU MATIN"

— Oh pardon, je suis affreusement maladroite, je vous ai éclaboussé.
— Mais je vous en prie. Ne dit-on pas qu'une femme qui éclabousse un homme, c'est un peu comme la rosée d'une matinée de printemps? C'est la promesse d'une belle journée et la perspective d'une soirée enflammée. Je n'y suis pour rien. C'est l'inexpugnable arrogance de votre beauté qui m'asperge.
(OSS 117, Rio ne répond plus)

"DES JUIFS ? QUELLE DRÔLE D'IDÉE..."

— Rechercher un nazi avec des juifs? Quelle drôle d'idée...
— Et pourquoi donc?
— Il va les reconnaître.
— Comment ça?
— Ben, je sais pas... Le nez, déjà. Les oreilles, les doigts... les yeux. Attendez, je n'ai rien dit de...
(OSS 117, Rio ne répond plus)

"LA MODERNITÉ, ÇA NE MARCHE PAS"

Attention, je n'ai rien contre la modernité. Mais ça ne marche pas.
(OSS 117, Alerte rouge en Afrique noire)

"LES AFRICAINS SONT JOYEUX ET RIGOLARDS"

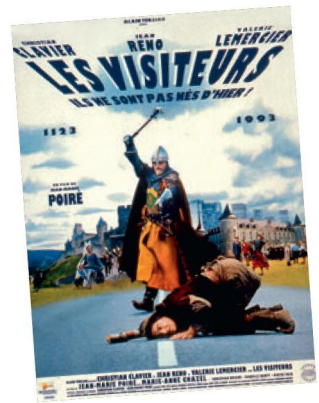
Les Africains sont joyeux, sympathiques, rigolards. Ils dansent bien. Il faut cependant nuancer ce constat: ils ne sont pas très soigneux, ni très responsables. *(...)* Et les femmes ont tendance à ne pas mettre de sous-vêtements quand elles préparent le manger.
(OSS 117, Alerte rouge en Afrique noire) ●

Box-office, le Top 20 des comédies françaises

Quels sont les films d'humour français ayant été les plus vus lors de leur sortie en salles ? Tour d'horizon de nos 20 plus grands succès comiques.

Par Arnaud Folch

7ÈME ART/PATHÉ REMM PROD./PHOTO 12



RIZZOLI EDITORE/FRANCINEX/COLL. CHRISTOPHEL/AFP - BRIDGEMAN IMAGES - 7ÈME ART/PATHÉ REMM PROD./PHOTO 12 - FILMS CORONA/RANK O./COLL. CHRISTOPHEL/AFP

1er BIENVENUE CHEZ LES CH'TIS

20,5 millions d'entrées

2008 De Dany Boon, avec Dany Boon, Kad Merad et Line Renaud. À la suite d'une sanction, le directeur d'une agence postale du Sud est muté dans le Pas-de-Calais. Où il découvre la vie et les habitants du Nord.

2e. LA GRANDE VADROUILLE

17,3 millions d'entrées

1966 De Gérard Oury, avec Bourvil et Louis de Funès. À Paris, sous l'Occupation, un peintre en bâtiment et un chef d'orchestre que tout oppose doivent aider deux aviateurs anglais à passer en zone libre *(lire pages 14 et 40)*.

3e. ASTÉRIX ET OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE

14,6 millions d'entrées

2002 D'Alain Chabat, avec Christian Clavier et Gérard Depardieu. Afin d'impressionner César, Cléopâtre s'engage à faire construire un palais dans le désert en trois mois. Pour ce faire, elle fait appel aux deux héros gaulois et à leur potion magique.

4e. LES VISITEURS

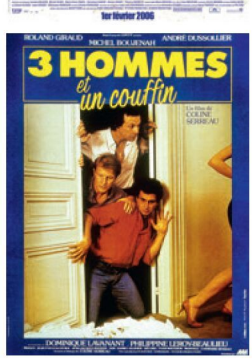
13,8 millions d'entrées

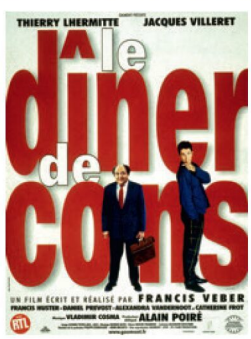
1993 De Jean-Marie Poiré, avec Christian Clavier, Jean Reno et Valérie Lemercier. Vivant au XIIe siècle, le comte Geoffroy de Montmirail et son serviteur Jacquouille sont projetés, par magie, dans la France contemporaine.

5e. LE PETIT MONDE DE DON CAMILLO

12,8 millions d'entrées

1953 De Julien Duvivier, avec Fernandel et Gino Cervi. Dans une petite ville italienne de l'après-guerre, la rivalité entre le maire communiste et anticlérical, Peppone, et le curé du village, qui parle au Christ *(lire page 20)*.





BRIDGEMAN IMAGES - BRIDGEMAN IMAGES - LEROY/FILMS C. FECHNER/COLL. CHRISTOPHEL/AFP - BRIDGEMAN IMAGES - 7ÈME ART/TF1 FILMS PROD./UGC IMAGES/PHOTO 12

6e. QU'EST-CE QU'ON A FAIT AU BON DIEU ?

12,4 millions d'entrées

2014 De Philippe de Chauveron, avec Christian Clavier et Chantal Lauby. Un couple conservateur et catholique, parents de quatre filles, doit cohabiter avec leurs quatre gendres, un musulman, un juif, un Noir et un Asiatique.

7e. LE CORNIAUD

11,7 millions d'entrées

1965 De Gérard Oury, avec Bourvil et Louis de Funès. La 2 CV d'un modeste vacancier est fracassée par la Rolls-Royce d'un gangster. Celui-ci lui propose de la lui prêter pour poursuivre son périple. Sans préciser qu'elle est truffée de produits illégaux, dont de la cocaïne *(lire pages 14 et 40)*.

8e. LES BRONZÉS 3, AMIS POUR LA VIE

10,3 millions d'entrées

2006 De Patrice Leconte, avec Christian Clavier, Michel Blanc et Gérard Jugnot. Près de trente ans après leurs premières aventures, les Bronzés, devenus quinquagénaires, se retrouvent dans un hôtel de luxe en Sardaigne *(lire page 64)*.

9e. TROIS HOMMES ET UN COUFFIN

10,2 millions d'entrées

1985 De Coline Serreau, avec Michel Boujenah, André Dussollier et Roland Giraud. Trois célibataires parisiens, vivant ensemble dans un grand appartement, doivent s'occuper contre leur gré du bébé de l'un d'eux, dont ils ignoraient tout.

10e. LE DÎNER DE CONS

9,2 millions d'entrées

1998 De Francis Veber, avec Jacques Villeret, Thierry Lhermitte et Francis Huster. Une bande d'amis cyniques organise des dîners pour se moquer de naïfs rencontrés au hasard. Le dernier, Pignon, est un passionné de maquettes en allumettes *(lire page 68)*.

AMLF/CANAL PLUS/PHOTO 12

BRIDGEMAN IMAGES

7ÈME ART/PATHÉ/PHOTO 12

ETIENNE GEORGE/COLL. CHRISTOPHEL/AFP

DR

B. NOËL/SIPA

CHRISTIAN CLAVIER AU SOMMET

Christian Clavier est, de loin, l'acteur français roi du box-office. Avec 6 films classés dans les 20 premières comédies, il devance Louis de Funès (4) et Fernandel (3). Les films de Clavier: *Astérix et Obélix: mission Cléopâtre* (3e), *Les Visiteurs* (4e), *Qu'est-ce qu'on a fait au Bon Dieu ?* (6e), *Les Bronzés 3* (8e), *Astérix et Obélix contre César* (11e), *Les Couloirs du temps, Les Visiteurs 2* (14e). Les films de De Funès: *La Grande Vadrouille* (2e), *Le Corniaud* (7e), *Le Gendarme de Saint-Tropez* (17e) et *Les Aventures de Rabbi Jacob* (20e). Les films de Fernandel: *Le Petit Monde de don Camillo* (5e), *La Vache et le Prisonnier* (12e) et *Le Retour de don Camillo* (19e). Bourvil, Dany Boon et Thierry Lhermitte pointent ensuite à égalité, avec deux films chacun. A. F.

11e. ASTÉRIX ET OBÉLIX CONTRE CÉSAR

8,9 millions d'entrées

1999 De Claude Zidi, avec Christian Clavier et Gérard Depardieu. Furieux de la résistance du petit village gaulois, César décide de se rendre lui-même sur place afin de l'assiéger.

12e. LA VACHE ET LE PRISONNIER

8,8 millions d'entrées

1959 D'Henri Verneuil, avec Fernandel. En 1943, un prisonnier de guerre employé dans une ferme en Allemagne décide de s'échapper, et de revenir en France. En se faisant accompagner de Marguerite, une vache *(lire page 20)*.

13e. RIEN À DÉCLARER

8,1 millions d'entrées

2011 De Dany Boon, avec Dany Boon, Benoît Poelvoorde et Karin Viard. Traités européens oblige, un douanier belge francophobe se retrouve contraint et forcé d'intégrer une brigade franco-belge de douaniers volants.

14e. LES COULOIRS DU TEMPS : LES VISITEURS 2

8 millions d'entrées

1998 De Jean-Marie Poiré, avec Christian Clavier, Jean Reno et Muriel Robin. Après avoir été transporté dans la France contemporaine dans le premier opus, le comte de Montmirail est revenu au Moyen Âge. Mais il doit de nouveau retourner dans le monde actuel, à la recherche de son serviteur qui y est demeuré.

15e. UN INDIEN DANS LA VILLE

7,9 millions d'entrées

1994 D'Hervé Palud, avec Thierry Lhermitte, Patrick Timsit et Miou-Miou. Un riche trader suroccupé découvre, au moment de divorcer, qu'il est le père d'un jeune garçon amazonien. Il va accepter de l'emmener à Paris et de s'en occuper.

7ÈME ART/FILMS POM./PHOTO 12 - FILMS ARIANE/FILMSONOR/FRANCINEX/COLL. CHRISTOPHEL/AFP - DR - SNC/COLL. CHRISTOPHEL/AFP - M6/TF1/TPS CINÉMA/COLL. CHRISTOPHEL/AFP

16e. LA VÉRITÉ SI JE MENS ! 2

7,8 millions d'entrées

2000 De Thomas Gilou, avec Richard Anconina, José Garcia et Bruno Solo. Rencontrés dans le premier épisode, six ans plus tôt, les trois héros, à la tête d'une entreprise de textile dans le quartier juif du Sentier, à Paris, décident de se lancer dans la grande distribution.

17e. LE GENDARME DE SAINT-TROPEZ

7,8 millions d'entrées

1964 De Jean Giraud, avec Louis de Funès, Michel Galabru et Jean Lefebvre. L'adjudant-chef Cruchot est muté à Saint-Tropez, où il doit notamment faire la chasse aux nudistes *(lire page 40)*.

18e. LES BIDASSES EN FOLIE

7,5 millions d'entrées

1971 De Claude Zidi, avec les Charlots et Jacques Dufilho. Un groupe de cinq copains qui ont monté leur groupe de pop se voient contraints d'effectuer leur service militaire *(lire page 63)*.

19e. LE RETOUR DE DON CAMILLO

7,4 millions d'entrées

1953 De Julien Duvivier, avec Fernandel et Gino Cervi. Deux ans après le premier opus, don Camillo se retrouve exilé dans un village de montagne après s'être battu avec Peppone. Revenu à Brescello, les deux vont devoir unir leurs forces pour faire face à une inondation *(lire page 20)*.

20e. LES AVENTURES DE RABBI JACOB

7,3 millions d'entrées

1973 De Gérard Oury, avec Louis de Funès, Henri Guibet et Maurice Diallo. À la suite d'un quiproquo, un riche industriel aux préjugés racistes et antisémites doit se déguiser en rabbin pour échapper à des terroristes arabes *(lire page 40)*.

Seconds rôles, les discrets du rire

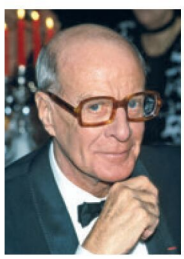
Ce sont eux, à côté des têtes d'affiche, qui font le succès d'un film. Le plus souvent on les connaît, mais… sans les reconnaître. Galerie de portraits. Non exhaustive.

Par Nicolas Gauthier

BRIDGEMAN IMAGES

BERNARD MENEZ

De cet acteur lunaire, enfant d'un agent des PTT, le metteur en scène Pascal Thomas disait qu'il était *« un comique-né »*. Pour preuve, l'icône, dans le genre benêt, qu'il devient dans *Le Chaud lapin* (1974). Dans le même registre, il crève l'écran dans *Pas de problème!* (1975), de Georges Lautner. *« Tu me fais payer un tournevis à 20 balles, un taxi à 50, un serrurier à 50, deux scotchs à 30 balles chacun, et je ne peux pas rentrer chez toi? »*, s'y plaint-il à Miou-Miou. Édouard Molinaro ira jusqu'à en faire l'enfant idiot de Christopher Lee dans *Dracula père et fils* (1976). À noter encore son improbable "tube de l'été", *Jolie Poupée* (1984).



PATRICK DAVY/PHOTO12/AFP

JACQUES FRANÇOIS

Ancien officier de liaison du général Weygand, l'acteur est destiné, dès 1947, à une carrière hollywoodienne prometteuse. Mal du pays aidant, il revient en France pour jouer Jean Anouilh, son auteur de prédilection. *Le Père Noël est une ordure*, de Jean-Marie Poiré (1982, *lire page 64*), où il incarne un pharmacien guindé et colérique, le fait entrer au panthéon du cinéma populaire.

BRIDGEMAN IMAGES

DANIEL CECCALDI

De 1948, avec *Le Diable boiteux* de Sacha Guitry, jusqu'à sa mort en 2003, en passant par *Mort d'un pourri*, de Georges Lautner (1977), face à Alain Delon, il a toujours fait partie du paysage cinématographique, télévisuel et théâtral français, le plus souvent comique: un acteur passe-partout, certes, mais qui dans chacune de ses prestations mettait une patte inimitable. Pascal Thomas ne s'y est pas trompé, lui donnant un rôle pour le moins glauque de tonton tripoteur dans *Pleure pas la bouche pleine* (1973). En tout, il apparaît à huit reprises dans les films de ce chantre de nos campagnes.

COLLECTION PARTICULIÈRE

HENRI GUYBET

L'acteur a été à bonne école, celle du Café de la Gare, avec Coluche *(lire page 100)* et Romain Bouteille. Pourtant, il délaisse tôt le comique "alternatif" pour des comédies plus "populaires". Son heure de gloire? Salomon, le chauffeur juif de Louis de Funès dans *Les Aventures de Rabbi Jacob*, de Gérard Oury (1973, *lire page 40*). Mais aussi le soldat Tassin dans la saga de la *7e Compagnie (lire page 62)*. Impossible, surtout, d'oublier sa bouille dans ses centaines de prestations.

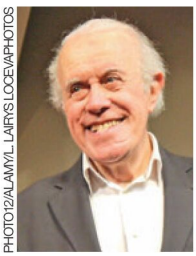
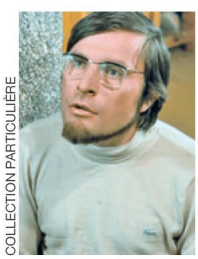


PHOTO12/ALAMY/L. LAIRYS LOCEVAPHOTOS

JACQUES BALUTIN

Il y a des acteurs dont on finit par plus connaître la voix que le visage. Jacques Balutin en est un. Et c'est une injustice flagrante, au vu des dizaines de films, téléfilms et pièces de théâtre dans lesquels il est apparu. Ainsi, hormis ses participations récurrentes et hilarantes aux *Grosses Têtes (lire page 122)*, il restera à jamais, ou presque, la voix française de Starsky, le compère de Hutch, dans le populaire feuilleton américain *Starsky et Hutch*. Pourtant, il fit des merveilles dans d'innombrables pièces de boulevard. À défaut d'être vu, au moins était-il entendu! Avec, toujours, une petite "pique" en réserve: *« Un livre à l'honneur dans une émission de PPDA ?* déclarait-il: *Un mec qui n'a pas lu le livre interviewe un mec qui ne l'a pas écrit. »*



COLLECTION PARTICULIÈRE

BRUNO MOYNOT

Membre historique de la troupe du *Splendid (lire page 64)*, il est encore le directeur du théâtre éponyme. On l'a notamment connu en *« Monsieur météo »* guindé s'invitant dans le groupe des *Bronzés font du ski*: *« Vous avez de la pâte? Vous avez du sucre? Avec la pâte, vous faites une crêpe et vous mettez du sucre dessus! »* Homme de l'ombre, mais dont chaque mise en lumière demeure inoubliable, il restera cependant à jamais Monsieur Preskovitch, l'envahissant voisin inventeur du "kloug" du *Père Noël est une ordure*.

"Vous avez de la pâte? Vous avez du sucre? Avec la pâte, vous faites une crêpe et vous mettez du sucre dessus!"

Bruno Moynot dans "Les Bronzés font du ski".

COLLECTION CHRISTOPHEL/AFP

CLAUDE GENSAC, LA "BICHE" DE DE FUNÈS

Pour l'éternité, elle sera la *« biche »* de Louis de Funès *(lire page 40)*, avec qui elle a partagé l'affiche à près de dix reprises. *« Ma chérie, va pleurer dans ta chambre! Et surtout, ferme la porte à cause des voisins! »*, lui lance-t-il dans *Oscar* (1967). Un duo historique qui tend à faire oublier une imposante carrière cinématographique et théâtrale. Spécialisée dans les rôles d'aristocrate et de grande bourgeoise, de Funès, son mari à l'écran, sait pourtant qu'elle est une comique-née: *« On s'amuse beaucoup avec Claude, elle pige très vite*, confiait-il. *Je n'ai pas besoin de lui expliquer deux fois ce qui fait rire. »* Parole d'expert. N. G.

FRANÇOIS DARRAS/GAMMA

PIERRE TORNADE

Cet homme, autant qu'une trogne, fut une voix. Sa trogne, il l'a promenée des centaines de fois sur les planches, les petits et les grands écrans. Sa voix, il en a fait l'une des vedettes du doublage — dessins animés, le plus souvent. Ainsi, celui qui fut le brave capitaine Dumont dans *La 7e Compagnie* (1973, *lire page 62*) de Robert Lamoureux ou le commissaire mollasson Pignol dans *Adieu poulet* (1975) de Pierre Granier-Deferre, est également connu pour avoir été, des années durant, la voix d'Obélix dans les dessins animés. ●

Poètes et trublions

De Devos et Boby Lapointe à Coluche, d'Alphonse Allais à Desproges, les plus belles histoires et les plus beaux textes, les plus féroces aussi, de ces magiciens de l'intelligence et du verbe. Des mots pour le rire.

"Mon oncle", de Jacques Tati (1958). DR

Raymond Devos, funambule des mots

Disparu il y a près de vingt ans, cet incroyable clown aux mille talents était avant tout un poète. Ses sketchs témoignent d'un amour infini de la langue française, dont il a fait son terrain de jeu.

Par Olivier Maulin

Son éternel costume bleu ciel accrochait la lumière. Son visage était trop maquillé de blanc, ses lèvres trop rouges, ses yeux cernés de khôl. Sa mine de Pierrot lunaire exprimait l'étonnement. C'était un gros monsieur gourmand au solide appétit, amateur émérite et réputé de choucroute, omelette baveuse et pot-au-feu gros sel. Mais sur scène, c'était une plume, un ballon rempli d'hélium, un courant d'air. Il roulait sur des vélos sans cadre, jouait de la clarinette molle, plantait des clous imaginaires, dansait à pas étonnamment légers avec la grâce d'un petit rat de l'Opéra. Près de vingt ans après sa mort, c'est peu dire que Raymond Devos manque à la scène, laquelle est encombrée de comiques ayant de plus en plus de mal à trouver l'inspiration au-dessus de la ceinture. Plus auguste que clown tourmenteur, cet artiste complet, mime, comédien, musicien, jongleur et funambule, a su faire rire les Français durant plus de cinquante ans sans jamais donner dans la moindre vulgarité, ce tombeau de l'humour.

"La mer ? Vous ne pouvez pas la voir, elle est démontée"

Né en 1922 à Mouscron (Belgique) de parents français, il passe une partie de son enfance à Tourcoing, puis à Paris, où il est obligé d'arrêter l'école à 13 ans afin d'aider ses parents à subvenir aux besoins de la famille. Le gamin travaille aux Halles, devient commis chez un libraire, livreur chez un crémier. Mais le démon de la scène l'attrape : il s'inscrit à des cours de comédie, captive son entourage, apprend à jouer de la mandoline. Toute sa vie, Devos aura la soif d'apprendre, en particulier la musique.

MICHELINE PELLETIER/SYGMA VIA GETTY IMAGES

Après la mandoline, il se mettra à la guitare, à la clarinette, à la harpe et finalement au piano à 50 ans passés.

Au lendemain de la guerre, après une réquisition en Allemagne au titre du STO, il se lance donc dans le music-hall. Il joue à la "Mouffe", au Potofou où il côtoie Francis Blanche et Pierre Dac, au Vieux-Colombier, au Cheval d'Or puis au mythique cabaret L'Écluse avec Cora Vaucaire, et enfin aux Trois-Baudets où il triomphe et rencontre la gloire. Le jongleur de cabaret a trouvé sa voie. À côté des quilles et des balles qu'il fait danser dans les airs, il ajoute à sa panoplie ce qui deviendra bientôt son matériau de prédilection, celui qu'il maniera comme personne avant ni après lui: les mots.

C'est lors d'une tournée à Biarritz en 1955 que se produit le déclic. Les comédiens se retrouvent après ➤

"Un sportif prétendait avoir plus de ressort que sa montre. Pour le prouver, il a fait une course contre sa montre."

"En dernier ressort"

le spectacle pour souper et prendre un verre. L'un d'eux s'adresse au serveur et lui confie qu'il aurait aimé voir la mer. *« La mer ? Mais vous ne pourrez pas la voir aujourd'hui, elle est démontée »*, répond le garçon. Devos écarquille les yeux, se mêle à la conversation : *« Vous la remontez quand ? » « Dans deux ou trois jours peut-être »*, répond le serveur. L'un de ses plus célèbres sketchs, *La Mer démontée*, est en train de prendre vie, que Devos écrira dans le car du retour. C'est désormais dans les traquenards du langage que l'artiste puisera l'essentiel de son inspiration, faisant surgir toute la fantaisie et la drôlerie de formules, d'homonymies et d'expressions toutes faites que l'on n'interroge plus mais que lui met en relief avec une mine atterrée. Il y a du Alphonse Allais *(lire page 102)* chez cet amoureux de la langue qui prend un plaisir gourmand à débusquer toutes les bizarreries langagières léguées par l'histoire et à rapprocher les mots pour les rendre aberrants.

"Pompes funèbres : ouvertes pour cause de décès"

Chez Devos, les épargnants galopent derrière leur compte courant, un homme de paille s'achète une paire de bottes (ce qui fait du foin), quand on mène un flic en bateau il ne faut pas s'étonner qu'il vous

SA MAISON DEVENUE MUSÉE

Après avoir longtemps vécu dans un pavillon de Fontenay-sous-Bois (Val-de-Marne), Raymond Devos et son épouse déménagent en 1963 à Saint-Rémy-lès-Chevreuse (Yvelines), où ils s'installent dans une belle demeure de deux étages surplombant un parc boisé de 2 hectares traversé par un cours d'eau. C'est dans cette maison, la sienne, que le musée Raymond-Devos a ouvert ses portes en 2016, pour les dix ans de sa mort, sous l'égide de la Fondation Devos. Une salle consacrée à sa vie, une autre présentant les films de ses spectacles, sa loge reconstituée et un cabinet de curiosités avec ses accessoires de scène permettent aux visiteurs de découvrir le cadre de vie de l'artiste et de comprendre la manière dont il travaillait. O. M.

Raymond Devos et son ami Georges Brassens en 1970.

ULLSTEIN BILD / ROGER-VIOLLET

embarque et à force de tirer le diable par la queue, on finit par garder quelques poils dans la main…

À l'instar de son ami Georges Brassens, autre amoureux des mots, Devos s'est toujours refusé à traiter de l'actualité, à parler de politique ou à "délivrer des messages", l'une des passions les plus pénibles de notre époque. Dans une biographie parue en 2005 Jean Dufour, son ex-secrétaire et agent, confiait qu'*« en dehors de la scène rien ne l'intéressait, ou plus exactement que seul l'intéressait ce qu'il pouvait recycler pour la scène »*. L'homme faisait son marché dans le quotidien, toujours à l'affût d'une situation cocasse à exploiter, d'une distorsion du réel propre à susciter le rire. Son royaume était l'absurde, ses spectacles des labyrinthes où il déclinait son univers. Un univers clos qui se suffisait à lui-même, dans lequel les voitures tournaient autour d'un rond-point sans jamais pouvoir en sortir, les gens traversaient des villes en courant et où les fabricants de cercueils étaient *« ouverts pour cause de décès »*.

241

C'est le nombre de sketchs écrits par Raymond Devos, de son premier ("La Mer démontée"), en 1955, à son dernier, en 2005, un an avant sa disparition.

Comme Charlie Chaplin, Devos a créé *« un véritable type humain, l'individu dépassé, écrasé par la vie moderne qui confie, d'un œil égaré, ses étonnements, ses angoisses et ses indignations devant tout ce qui heurte la raison, la logique, le simple bon sens »*, écrit Jean Dufour.

L'homme était solitaire et travailleur, passant des heures dans son grenier aménagé en bureau à explorer et agencer ses mots, à peaufiner ses chutes, ne tolérant aucune improvisation dans ses spectacles. Il détestait la télévision mais, lorsqu'il y était reçu, on finissait par ne plus savoir s'il répondait aux questions qu'on lui posait ou s'il récitait l'un de ses sketchs…

Un clown triste empreint de nostalgie

Comme l'écrit le linguiste Claude Hagège dans sa préface à l'anthologie de ses derniers sketchs, le rire possède souvent un fond de tristesse qui ne le rend pas si éloigné de la tragédie. La sagesse populaire ne s'y est pas trompée, laquelle a toujours su que les clowns étaient tristes. Devos n'échappe pas à la règle, et le rire qu'il provoque laisse parfois place à une profonde nostalgie. Dans *J'ai des doutes*, l'artiste, assis sur scène, une guitare à la main, annonce qu'il va jouer une étude du compositeur espagnol Fernando Sor. Il chatouille sa guitare, s'interrompt sans cesse pour exprimer ce qui le préoccupe: quand il est rentré chez lui la veille, son meilleur ami était *« dans ses pantoufles »*. Tout le comique de ce formidable sketch vient du décalage entre la réaction du narrateur qui, tandis que son ami fume dans son lit avec sa propre femme à ses côtés, s'inquiète de ce qu'il pourrait brûler ses draps, et la réalité que le public comprend immédiatement: sa femme évidemment le trompe. À la fin du sketch, Devos lance: *« Alors, mes pantoufles, mon pyjama, ma radio, mes cigarettes… pourquoi pas ma femme pendant qu'il y est ? »* Le public rit de la naïveté du clown, mais sans plus un mot celui-ci se fige et son visage exprime soudain l'effroi. Il vient de comprendre. Le sketch se termine par quelques notes de guitare pathétiques dans le désespoir complet et le silence ému du public. Seuls les grands artistes sont capables d'offrir autant d'émotions en même temps. ●

“Si j’ai tort, c’est que j’ai mes raisons…”

Jongleur des mots, Raymond Devos a écrit et interprété plus d’une centaine de sketchs, devenus pour certains iconiques. Extraits.

JE N’AI RIEN À DIRE, JE VEUX QU’ON EN PARLE

Mesdames et Messieurs…, je vous signale tout de suite que je vais parler pour ne rien dire.

Oh! je sais! Vous pensez *« S’il n’a rien à dire… il ferait mieux de se taire! »* Évidemment! Mais c’est trop facile!… C’est trop facile!

Vous voudriez que je fasse comme tous ceux qui n’ont rien à dire et qui le gardent pour eux? Eh bien, non! Mesdames et Messieurs, moi, lorsque je n’ai rien à dire, je veux qu’on le sache! Je veux en faire profiter les autres! Et si, vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, vous n’avez rien à dire, eh bien, on en parle, on en discute! Je ne suis pas ennemi du colloque. Mais, me direz-vous, si on parle pour ne rien dire, de quoi allons-nous parler? Eh bien, de rien! De rien! Car rien… ce n’est pas rien! La preuve, c’est qu’on peut le soustraire. Exemple: Rien moins rien égal moins que rien! Si l’on peut trouver moins que rien, c’est que rien vaut déjà quelque chose!

(Parler pour ne rien dire)

POURQUOI COURENT-ILS? VOUS ÊTES AU COURANT?

Excusez-moi, je suis un peu essoufflé! Je viens de traverser une ville où tout le monde courait… Je ne peux pas vous dire laquelle… je l’ai traversée en courant.

Lorsque j’y suis entré, je marchais normalement, mais quand j’ai vu que tout le monde courait… je me suis mis à courir comme tout le monde sans raison!

À un moment je courais au coude à coude avec un monsieur… Je lui dis: *« Dites-moi… Pourquoi tous ces gens-là courent-ils comme des fous? »*

Il me dit: *« Parce qu’ils le sont! Vous êtes dans une ville de fous ici… Vous n’êtes pas au courant? »*

Je lui dis: *« Si, si, des bruits ont couru! »*

(Où courent-ils?)

QUAND J’AI TORT, J’AI MES RAISONS

On ne sait jamais qui a raison ou qui a tort. C’est difficile de juger. Moi, j’ai longtemps donné raison à tout le monde. Jusqu’au jour où je me suis aperçu que la plupart des gens à qui je donnais raison avaient tort! Donc, j’avais raison!

Par conséquent, j’avais tort! Tort de donner raison à des gens qui avaient le tort de croire qu’ils avaient raison. C’est-à-dire que moi qui n’avais pas tort, je n’avais aucune raison de ne pas donner tort à des gens qui prétendaient avoir raison, alors qu’ils avaient tort!

J’ai raison, non? Puisqu’ils avaient tort! Et sans raison, encore!

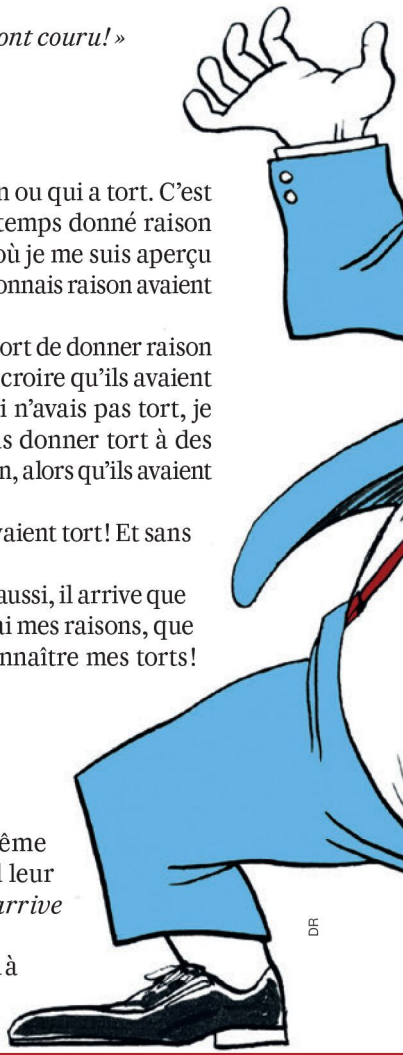
Là, j’insiste, parce que… moi aussi, il arrive que j’aie tort. Mais quand j’ai tort, j’ai mes raisons, que je ne donne pas. Ce serait reconnaître mes torts! J’ai raison, non?

(À tort ou à raison)

LES GENS DISENT TOUS: “ÇA N’ARRIVE QU’À MOI”

Les gens disent tous la même chose! Ils disent tous, lorsqu’il leur arrive quelque chose: *« Ça n’arrive qu’à moi! »*

De temps en temps, il y en a un à qui il n’arrive rien, qui ne dit pas



DR

comme tout le monde. Il dit: *« Ça n'arrive qu'aux autres! »*

Parce qu'il a entendu les autres dires: *« Ça n'arrive qu'à moi! »*, il croit que ça n'arrive qu'à eux (aux autres)! Alors que peut-être, il n'y a qu'à lui que ça arrive de penser que ça n'arrive qu'aux autres! Encore que lorsqu'il s'en aperçoit, il dit comme les autres: *« Ça n'arrive qu'à moi! »* Cela m'est arrivé... à moi!

Alors, si cela vous arrive... je veux dire, si vous faites partie de ceux qui, comme moi, disent: *« Ça n'arrive qu'aux autres! »*, posez-leur la question, aux autres: *« Qu'est-ce qui vous arrive? »* Ils vous répondront tous la même chose: *« Nous ne savons pas ce qui nous arrive, mais ça n'arrive qu'à nous! »*

(Ça n'arrive qu'aux autres)

CELUI DU DESSUS RACONTE PAR EN DESSOUS...

Actuellement, mon immeuble est sens dessus dessous. Tous les locataires du dessous voudraient habiter au-dessus!

Tout cela parce que le locataire qui est au-dessus est allé raconter par en dessous que l'air que l'on respirait à l'étage au-dessus était meilleur que celui que l'on respirait à l'étage en dessous! Alors, le locataire qui est en dessous a tendance à envier celui qui est au-dessus et à mépriser celui qui est en dessous. Moi, je suis au-dessus de ça!

Si je méprise celui qui est en dessous, ce n'est pas parce qu'il est en dessous, c'est parce qu'il convoite l'appartement qui est au-dessus, le mien! Remarquez... moi, je lui céderais bien mon appartement à celui du dessous à condition d'obtenir celui du dessus!

Mais je ne compte pas trop dessus.

(Sans dessus dessous)

POUR CAEN, QUELLE HEURE ?

J'avais dit *« Pendant les vacances, je ne fais rien!.. Rien!... Je ne veux rien faire. »*

Je ne savais pas où aller. Comme j'avais entendu dire: *« À quand les vacances?... À quand les vacances?... »*, je me dis: *« Bon!... Je vais aller à Caen... Et puis Caen!... ça tombait bien, je n'avais rien à y faire. »* Je boucle la valise... Je vais pour prendre le car... je demande à l'employé:

— Pour Caen, quelle heure?

— Pour où?

— Pour Caen!

— Comment voulez-vous que je vous dise quand, si je ne sais pas où?

— Comment? Vous ne savez pas où est Caen?

— Si vous ne me le dites pas!

— Mais je vous ai dit Caen!

— Oui!... mais vous ne m'avez pas dit où! ●

(Caen)

Sélection réalisée par Joseph Agius

PHOTOS : STAN WIEZNIAK/UNIVERSAL MUSIC FRANCE/GAMMA-RAPHO ; BRIDGEMAN IMAGES

Boby Lapointe en 1962.

Boby Lapointe, le chanteur-calembours

Dans les années 1960, il mettra la chanson en jeux de mots. Disparu à seulement 50 ans, ce fin lettré et génie des maths a laissé une trace à part.

Par Éric Letty

De tout ce qu'à ma peau me fites, combien fus-je épaté de fois/Combien à vous qui m'épatâtes, mon bon petit cœur confus doit…

Même à l'époque où les cerveaux n'étaient pas encore ramollis par les écrans, pas toujours facile, en l'écoutant, de saisir du premier coup les si subtils jeux de mots et contrepèteries de Boby Lapointe. Au point qu'en 1960, le producteur du film *Tirez sur le pianiste* (de François Truffaut), où il chante *Aragon et Castille*, avait exigé, pour la compréhension du spectateur, que les paroles soient… sous-titrées.

Aragon et Castille, justement. *« Au pays daga d'Aragon/Il y avait Ugud, une fille… »*: c'est, en 1954, la première chanson de cet enfant de Pézenas (Hérault), la ville de Molière, où il naît en 1922. Avant cela, Robert, son vrai prénom, avait d'abord rêvé de devenir pilote et intégré Supaéro — de brillantes études auxquelles la guerre mettra fin. Mais l'homme a déjà le goût des calembours: requis par le STO, il s'évade et vivra caché sous le pseudonyme de… *« Robert Foulcan »*.

Pas encore l'heure de la scène, pourtant. Ce géant costaud sera d'abord scaphandrier, vendeur de bonneterie, installateur de télévision… Rien cependant qui satisfasse cet amoureux de Queneau, Prévert et Mac Orlan, dévoré par le goût de l'écriture. Arrive 1954, donc, et cette première chanson, laquelle sera d'abord interprétée (sans sous-titres) par Bourvil *(lire page 14)* dans le film *Poisson d'avril*. Celui-ci est un échec, mais Lapointe sort de l'ombre.

"Ta Katie t'a quitté, T'es cocu qu'attends-tu ?"

Quatre ans plus tard, en 1958, il se produit pour la première fois sur scène au cabaret Le Cheval d'or, où il côtoie notamment Raymond Devos *(lire page 80)* et Georges Brassens, avec lequel va se nouer une indéfectible amitié. Suivront Les Trois Baudets. Sa carrière est lancée. Il enregistre plusieurs "tubes": *Le Poisson Fa* (*« Qui aurait pu être poisson-scie/Ou raie/Ou sole »*), *L'Hélicon*, *Embrouille minet*, *Bobo Léon* ou le célèbre *Ta Katie t'a quitté*:

Ce soir au bar de la gare
Igor hagard est noir
Il n'arrête guère de boire
Car sa Katia, sa jolie Katia
Vient de le quitter
Sa Katie l'a quitté (…)
Tic-tac, tic-tac
Ta Katie t'a quitté
Tic-tac, tic-tac
Ta Katie t'a quitté
Tic-tac, tic-tac
T'es cocu, qu'attends-tu?

Mais c'est une autre chanson qui deviendra son plus grand succès: *Avanie et Framboise*: l'histoire d'une jeune fille d'Antibes qui se fait refaire les seins par *« un institut d'Angers qui opère sans danger »* mais dont l'amant craint, à leur contact, d'attraper *« une Angevine de poitrine »*.

Lapointe joue aussi de petits rôles (sans chanter) dans une dizaine de films. Aussi matheux que littéraire, il est de plus le très sérieux inventeur, en 1968, d'un système binaire de numérotation, ancêtre de l'informatique (le *« système Bibi »*), lequel sera mis à l'étude par le professeur de mathématiques au Collège de France André Lichnerowicz.

C'est cependant toujours la chanson qui occupe l'essentiel de son temps, tel *Le Troubadour ou la Crue du Tage* (sous-titrée… *« chanson fleuve »*), qu'il interprète en première partie de Charles Aznavour, Pierre Perret, Johnny Hallyday et même… les Rolling Stones:

Dans les flots un poulet de la PJ
Soutenait le corps beau à peau lisse
D'un' belle fille qui pensait "comme y serre"…

D'autres chansons, comme *L'Ange*, sont empreintes d'une poésie plus triste, à l'image de son caractère mélancolique. Encore aggravé par la déferlante yé-yé qui va marginaliser ses chansons à texte et sa musique de fanfare. Un "nouveau monde" qui l'insupporte mais ne côtoiera pas longtemps: victime d'un cancer, il disparaît à 50 ans, en 1972. Mais pas pour ses admirateurs, ni pour ses amis. *« Les soirs où son amitié et sa bonhomie me manquent un peu, je fais comme si de rien n'était*, confiera Brassens, *j'écoute ses chansons pour qu'il continue à vivre, le bougre; et il continue. »* ●

> **"Dans les flots un poulet de la PJ/ Soutenait le corps beau à peau lisse/ D'un' belle fille qui pensait 'comme y serre'…"**
> *"Le Troubadour"*

SALVADOR, LABEL RIGOLO

Henri Salvador (1917-2007, *photo*) est, bien sûr, l'auteur de magnifiques chansons poétiques (*Adieu foulard*, *Le Lion est mort*, *Syracuse*…). Mais il s'est d'abord illustré — les nouvelles générations l'ont oublié — dans la veine comique, créant même, en 1964, son propre label, baptisé Rigolo. Parmi ses "tubes" humoristiques à redécouvrir: *Le Blouse du dentiste* (1958, texte de Boris Vian), *Zorro est arrivé* (1964), *Le travail, c'est la santé* (1965)… Dans *Juanita Banana* (1966), il massacre une aria du *Rigoletto* de Verdi, qu'accompagne un clip où le chanteur laisse libre cours à ses talents de grimacier. À retenir encore: *C'est pas la joie* (1971) et *J'aime tes g'noux* (1975). É. L.

Pierre Desproges, l'irrespectueux

Son allure de clown triste, son amour des mots, son non-conformisme… Trente-cinq ans après sa mort, retour sur la personnalité hors norme d'un artiste "exigeant". Lequel serait aujourd'hui cloué au pilori…

Par Arnaud Folch

Dix fois, cent fois, il a dû se justifier. Non, il n'est pas raciste. Non, il n'est pas antisémite. Non, il n'est pas misogyne. Vrai. Mais pas question pour lui, dit-il, de composer avec *« la pensée par catégories »*, dissimulant derrière les *« amis autoproclamés du genre humain, des aigrefins ivres d'amour d'eux-mêmes, de goût de l'argent et du pouvoir »*, dont *« les professionnels de l'antiracisme, du féminisme, du jeunisme* […] *faisant carrière sur l'exhibition de leur belle âme »*. Sus aux bien-pensants, donc. D'où qu'ils viennent. Quels qu'ils soient.

Pas d'icône, pas de tabou, si ce n'est pour les hacher menu. C'est ainsi, forçant le trait, comme toujours, que Pierre Desproges, né en 1939, se dépeignait enfant à Pantin: *« Bien nourri pendant l'Occupation grâce à l'habileté de mes parents, je devins, dès la fin de l'amitié franco-allemande, en 1945, un élève nul en maths. Mais assez brillant en lettres, malgré un tempérament contestataire qui me poussait à écrire dans mes compositions françaises que Racine était chiant, Corneille surfait, et Molière démodé, voire juif. »* De quoi faire mentir la célèbre maxime d'un autre "incorrect", Michel Audiard *(lire page 50)*: *« Un con, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît! »* Pierre Desproges ou la preuve que l'on peut tout oser sans être con.

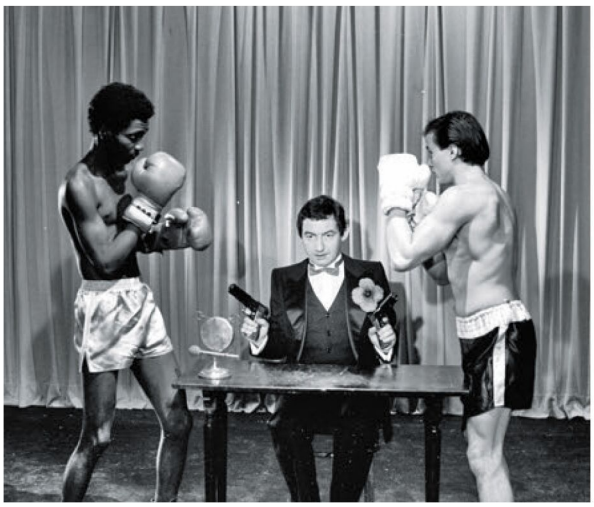
Quel ne fut pas son bonheur, en ces années 1970-1980 non encore totalement chloroformées, de pouvoir canarder à tout-va. Un bonheur d'épicurien, savouré tel un grand bordeaux, dont il aimait abuser autant que des mots. Non *« pour gagner de l'argent »* mais parce qu'il est avant tout un *« provocateur de nature »*. Nul besoin de "faire semblant", donc. En revanche, cet *« individualiste hystérique »* (jusqu'à détester le comptoir et les sports d'équipe) trouvera dans ses inlassables provocations le moyen d'assumer haut et fort sa "différence". *« Besoin quasi irrépressible de solitude »* et *« crainte presque hystérique de voir quiconque partager mes goûts et mes idées »*: *« Je n'ai l'impression d'exister que si je dis le contraire des autres »*, confiera-t-il. Jusqu'à cette "provoc" ultime, scud contre lui-même: *« Même si l'on manifestait pour la survie de mes enfants, je n'irais pas. »*

Du "Petit Rapporteur" au "Tribunal des flagrants délires"

« Introverti, asocial, misanthrope et casanier », comme il se décrit lui-même, Desproges l'est d'autant plus que ce sont, partout ailleurs, des travers que l'on cache. Lui les revendique. Mais donneur de leçons, jamais. Trop facile, trop factice. *« Je ne suis pas un moraliste, car un moraliste défend des idées*, dit-il. *Moi, je n'ai pas l'intention de convaincre, je parle pour moi. J'essaie de ne pas vivre en contradiction avec les idées que je ne défends pas. »* Ne se revendiquant *« ni de droite ni de gauche »*, il assume n'avoir *« jamais voté »*. Presque un crime.

> "Je ne ris que des choses graves, entre autres le racisme. Alors évidemment, pris au premier degré, ça peut faire de la peine."
>
> *Pierre Desproges.*

LOUIS MONIER/GAMMA



J.C. PIERDET/INA VIA AFP

La "Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède", sur FR3.

De ses premiers entrefilets au quotidien de droite *L'Aurore*, rubrique faits divers (1969-1976), au *Petit Rapporteur*, l'émission culte de Jacques Martin, sur TF1, qui lui apporta la célébrité (1975-1976, *lire page 118*), Desproges, contraint à la retenue, fut "seulement" impertinent. Reportages puis chroniques loufoques dans le premier, interviews pièges et gaudrioles dans le second. Clown triste dans les deux. Il faudra attendre *Le Tribunal des flagrants délires*, sur France Inter (1980-1983), et les dix minutes quotidiennes de son fameux réquisitoire de procureur foutraque dézinguant l'invité (de Guy Bedos à Jean-Marie Le Pen), pour que l'homme assume enfin sa vraie nature, irrespectueuse de tout, qu'il déclinera encore dans sa *Minute nécessaire de Monsieur Cyclopède*, sur FR3 (1982-1983), toujours ponctuée d'un *« Étonnant, non ? »*, ses one-man shows et sa dizaine d'ouvrages (*Chronique de la haine ordinaire*, *Manuel de savoir-vivre à l'usage des rustres et des malpolis*...).

Jusqu'à sa mort en 1988, à 48 ans, terrassé par le cancer, il ne connut que huit années pleines de harangues et d'apostrophes. Suffisant cependant, tant elles furent denses, pour marquer son époque et régler son compte par anticipation au triste monde qui s'annonçait. Il ne consentira qu'une fois, une seule, à faire "amende honorable". Et encore, du bout des lèvres... *« Dans une émission de Polac où j'étais invité, il nous avait demandé quel était le livre le moins bien de l'année, le moins bien écrit*, a-t-il raconté sur France Inter en 1985. *J'ai répondu:* "L'annuaire du Vaucluse, c'est nul, c'est très mal écrit, il n'y a pas de verbe, c'est très emmerdant..." *Et puis j'ai ajouté, par goût imbécile de la provocation:* "Prenez notamment la page 73. C'est nul et en plus, regardez, il n'y a rien que des Arabes." » Sa repartie fait un tollé — plus encore que lorsqu'il déclara: *« Je n'aime pas les racistes, et encore moins les Nègres. »* Il s'en expliquera donc, le dimanche suivant, à la radio. Pas pour répondre aux associations antiracistes, menaçant de le poursuivre, mais aux Maghrébins, blessés, lui ayant écrit. *« Je ne ris que des choses graves, entre autres le racisme,* dit-il, *alors évidemment, pris au premier degré, ça peut faire de la peine. »* Mais de préciser: *« Je ne me suis pas excusé, je me suis expliqué. »* Nuance.

Piques aux "donneurs de leçons"

Ni excuses ni explications, pas même une larmichette, en revanche, malgré les pressions, sur nombre de ses centaines de textes que pas un humoriste actuel ne se hasarderait à écrire, sous peine d'être cloué au pilori. À l'exception de Dieudonné, qui se situe, lui, au premier degré, voire de Gaspard Proust, qui oserait en effet, pour dénoncer l'antisémitisme, s'adresser ainsi à son public, comme Desproges le fit, débutant son spectacle au théâtre Grévin (1986): *« On me dit que des juifs se sont glissés dans la salle? Vous pouvez rester. N'empêche que... On ne m'ôtera pas de l'idée que, pendant la dernière guerre mondiale, de nombreux juifs ont eu une attitude carrément hostile à l'égard du régime nazi. Il est vrai que les Allemands, de leur côté, cachaient mal une certaine antipathie à l'égard des juifs. Ce n'était pas une raison pour exacerber cette antipathie en arborant une étoile à sa veste pour bien montrer qu'on n'est pas n'importe qui, qu'on est le peuple élu, et pourquoi j'irais pointer au Vélodrome d'hiver? et qu'est-ce que c'est que ce wagon sans banquette? et j'irai aux douches si je veux... Quelle suffisance! »* Un choc pour dénoncer l'innommable, doublé d'une pique aux "donneurs de leçons". La griffe Desproges. ●

"Quelle différence y a-t-il entre Pétain et Yves Montand? Il y en a une: Pétain, lui, au moins, il ferme sa gueule. Il ne donne pas son avis sur la Pologne quand on lui demande de chanter 'Les Feuilles mortes'."

Pierre Desproges

"Criticon : lettre ouverte à un critique qui méprise le rire"

Dans son recueil de "Chroniques de la haine ordinaire", Desproges pourfend le mépris des critiques à l'encontre des comiques. Extraits.

Un critique de films, dont je tairai le nom afin qu'il n'émerge point du légitime anonymat où le maintient son indigence, écrivait dans un hebdomadaire dans lequel, de crainte qu'ils n'y pourrissent, je n'enfermerais pas mes harengs, un critique de films, disais-je donc *(…)* écrivait récemment, à propos, je crois, d'un film de Claude Zidi, deux points ouvrez les guillemets avec des pincettes :

— C'est un film qui n'a d'autre ambition que celle de nous faire rire.

Je dis merci.

Merci à toi, incontinent crétin justement ignoré, merci d'avoir fait sous toi, permettant ainsi à l'humble chroniqueur radiophonique quotidien de trouver matière (je pèse mes mots) à entretenir sa verve misanthropique que les yeux tendres des enfants et la douceur de vivre en ce pays sans barreaux aux fenêtres des dictateurs en fuite font encore trop souvent chanceler. (C'est la verve qui chancelle.)

Merci, sinistrissime ruminant, pour l'irréelle perfection de ta bouse, étalée comme un engrais prometteur *(…)*.

Relisons ensemble cette sentence digne de figurer au fronton du mausolée à la gloire du connard inconnu mort pour la transe :

— C'est un film qui n'a d'autre ambition que celle de nous faire rire. *(…)*

Ce qui (sans génie, je vous l'accorde) me fait bouillir, c'est qu'un cuistre ose rabaisser l'art, que dis-je, l'artisanat du rire au rang d'une pâlotte besognette pour façonneur léthargique de cocottes en papier. *(…)*

"Plus de travail chez Claude Zidi que chez Duras"

Mais qui es-tu, zéro flapi, pour te permettre de penser que le labeur du clown se fait sans la sueur de l'homme ? Qui t'autorise à croire que l'humoriste est sans orgueil ? Mais elle est immense, mon cher, la prétention de faire rire. Un film, un livre, une pièce, un dessin qui cherchent à donner de la joie (à vendre de la joie, faut pas déconner), ça se prépare, ça se découpe, ça se polit. Une œuvre pour de rire, ça se tourne, comme un fauteuil d'ébéniste, ou comme un compliment, je ne sais pas si tu vois ce que je veux dire par ce trou béant dans ta boîte crânienne… Molière a transpiré à en mourir. Chaplin a sué. Guitry s'est défoncé. Woody Allen et Mel Brooks sont fatigués, souvent, pour avoir eu, vingt heures par jour, la prétention de nous faire rire. Claude Zidi s'emmerde et parfois se décourage et s'épuise et continue *(…)*.

Il faut plus d'ambition, d'idées et de travail pour accoucher des *Ripoux (film de Claude Zidi de 1984, NDLR)*, que pour avorter de films fœtus à la Duras et autres déliquescences placentaires *(de)* cinéphile lacanien *(…)*.

Pauvre petit censeur de joie, tu sais ce qu'il te dit Monsieur Hulot ? ●

Chroniques de la haine ordinaire, *de Pierre Desproges, Le Seuil, 1987.*

DR

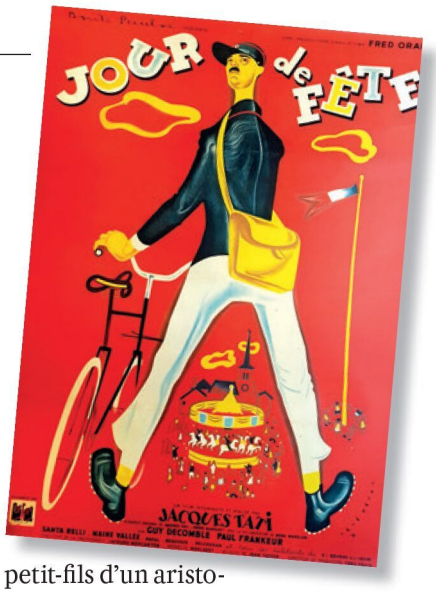
Les fulgurances de M.Tati

Chroniqueur sarcastique de la modernité, Jacques Tati a basé son humour sur le comique inconscient des gens de tous les jours. Hommage à un génie aussi exigeant que novateur.

Par Laurent Dandrieu

PHOTOS : AKG-IMAGES / ALBUM / CADY / DISCINA ; DR

La légendaire initiation au tennis des “Vacances de M. Hulot”.



L’étonnante anecdote est racontée en ouverture du livre que Marc Dondey lui a consacré (*Tati*, Ramsay, 2009) : un jour que le professeur d’anglais a demandé à l’élève Tatischeff, son vrai nom, de se lever pour illustrer du geste la signification de ces phrases : *« open the door »* et *« close the door »*, le lycéen referme effectivement la porte, mais non être préalablement, d’un de ces sauts de cabri que popularisera M. Hulot, passé… de l’autre côté du couloir. À l’hilarité générale, il profite de l’occasion pour sortir se promener. On ne le reverra plus de la journée. Tout Tati est là : inattendu mais aussi fuyant, solitaire, comme absent à son propre succès dont il n’aura jamais voulu engranger avec facilité les dividendes, préférant cheminer là où on ne l’attendait pas, déconcerter jusqu’à l’incompréhension.

Jacques est né au Pecq, en région parisienne, en 1907, petit-fils d’un aristocrate russe en rupture de ban avec sa famille pour cause de mésalliance. Le père possède un atelier d’encadrement à Paris, où travaillera Jacques avant d’embrasser la vie d’artiste. Curieusement, c’est le rugby qui l’y amène : pour égayer ses partenaires du Racing Club de France, une bande de joyeux drilles emmenés par Alfred Sauvy, futur illustre démographe et économiste, Tati improvise d’irrésistibles pantomimes. C’est dans une revue amateur écrite par Sauvy pour le Racing qu’il fera ses débuts sur scène, en 1930. Mais son premier engagement consiste à jouer dans un restaurant-cabaret un numéro de serveur maladroit dont les clients sont les partenaires inconscients et les victimes : *« Chaque soir,* écrit Marc Doncey, *Tati se fait mettre à la porte. C’est son premier emploi. »* Mais c’est son spectacle de mime *Impressions sportives*, créé en 1935, qui lui assure la renommée.

“La vie est plus drôle que les gags”

Seul le cinéma peut lui permettre pourtant d’accomplir la vocation qu’il se découvre : restituer le comique inconscient des petits actes de la vie quotidienne, des gens de tous les jours qui sont drôles justement parce qu’ils ne le savent pas. *« La vie est plus drôle que les gags »*, dira-t-il. Après quelques courts métrages, il tourne enfin son premier film en 1947. Quatre ans plus tôt, fuyant le STO, il a découvert le village de Sainte-Sévère, au cœur du Berry. Il en fera le cadre de *Jour de fête*. Les avanies du facteur François, s’échinant à moderniser sa tournée à bicyclette pour égaler la vélocité des Postes américaines, ont bien failli être le premier film français en couleur : Thomson offre à Tati d’expérimenter son nouveau procédé Thomson-Color, mais l’abandonne au cours du tournage.

Achevé en noir et blanc, le film sera un triomphe : cette confrontation bon enfant entre la France la plus traditionnelle et la modernité la plus caricaturale fait mouche dans un pays en pleine reconstruc- ➤

6

C'est le (petit) nombre de films tournés par Jacques Tati, de "Jour de fête" (1949) à "Parade" (1974). Le metteur en scène a par ailleurs tourné dans seize films, réalisé quatre courts métrages et rédigé trois scénarios.

tion. Tant et si bien qu'on propose à Tati de tourner *Un facteur se marie*, *Un facteur en Amérique*... Mais le cinéaste se gendarme, et préfère inventer M. Hulot. Trop vite qualifié de « *Chaplin français* », Tati révèle, avec ce célibataire passif et maladroit, timide et solitaire, sa parenté avec Buster Keaton. *Les Vacances de M. Hulot* donnent une popularité immédiate à ce nouveau personnage qui symbolise l'ingénuité, la spontanéité et la douceur de vivre dans une société qui se veut de plus en plus fonctionnelle.

Mon oncle (1958) va accentuer ce décalage entre M. Hulot et le monde qui l'entoure. Entre la France chaleureuse et joyeusement désordonnée où vit M. Hulot et la villa froidement domotique où habitent sa sœur et son beau-frère, l'opposition est totale, à tel point que Hulot ne peut pénétrer dans ce haut lieu de la technologie domestique sans tout détraquer, grain de sable humain qui vient gripper une mécanique qui a transformé les habitants de la villa eux-mêmes en machines.

"Les dialogues mis à l'intérieur du son"

Cette satire prémonitoire de l'obsession de la modernité de la Ve République pompidolienne est, paradoxalement, l'œuvre d'un cinéaste fondamentalement novateur : le travail du son, utilisé pour la première fois comme source systématique de comique (une piste que Tati reste encore de nos jours le seul à avoir explorée), l'effacement des dialogues, « *mis,* explique-t-il, *à l'intérieur du son* », l'absence de récit suivi au profit d'une accumulation de saynètes qui finissent par composer un tableau de l'époque, l'étirement de la durée, tout cela est d'une nouveauté radicale qui déroute jusqu'aux admirateurs de Tati, comme Truffaut, qui s'avoue « *glacé d'effroi* » par le film. Prix spécial du jury à Cannes, Oscar du meilleur film étranger, *Mon oncle* laisse pourtant au public un malaise diffus, qui va éclater avec *Playtime*.

Projet le plus ambitieux du cinéaste, *Playtime* pousse en effet encore plus loin les audaces formelles de *Mon oncle*. Ayant construit pour l'occasion une ville-champignon baptisée « *Tativille* », le cinéaste approfondit encore son travail sur le son et l'espace, lui valant désormais le surnom de « *Tatillon* ». Minimisant le rôle de Hulot, Tati fait de la ville moderne le vrai personnage de son film : ville tout entière de verre et d'acier, inhumaine et rigide, où l'homme ne peut trouver sa place qu'en réintroduisant en contrebande la fantaisie et le vagabondage qui rendent la vie supportable. Formidable charge contre l'utopie de la transparence, où tout communique sauf les êtres, et dénonciation prophétique de la mondialisation, *Playtime* est un nouveau chef-d'œuvre. Mais le public ne suit pas et le film est un désastre financier dont Tati ne se remettra jamais vraiment.

Malgré le retour au premier plan de M. Hulot, *Trafic* (1970) déçoit : moins ambitieux, moins pertinent, le film paraît anecdotique après les deux précédents. Suivent un film vidéo tourné pour la télévision suédoise, *Parade* (1974), puis un ultime projet, *Confusion*, qui ne sera jamais tourné, par la faute d'une embolie pulmonaire qui emporte Tati le 4 novembre 1982.

Le cinéaste ne laisse que six films : « *J'ai fait ces films parce que j'avais envie de les faire. Je ne vois pas pourquoi j'en aurais fait une vingtaine dont je ne serais pas satisfait.* » Comme M. Hulot, Tati n'en aura toujours fait qu'à sa tête, préférant à l'exploitation facile du succès une voie aventureuse, pionnière, où presque personne n'a encore osé le suivre. En revoyant *Playtime* ou *Mon oncle*, on en comprend la raison : il y a atteint, d'emblée, la perfection. ●

THE ADVERTISING ARCHIVES / BRIDGEMAN IMAGES

VOS IDÉES, PARTOUT.

PLUS QU'UN JOURNAL, VALEURS ACTUELLES

WWW.VALEURSACTUELLES.COM

BARBARA VIOLLET

Olivier Maulin : “Le vrai rire est subversif”

Rencontre avec l’écrivain Olivier Maulin, journaliste littéraire à “Valeurs actuelles” et auteur d’une dizaine de romans, dont le dernier, “Le Temps des loups”, vient d’être récompensé par le prestigieux prix des Hussards.

Propos recueillis par Yves Le Bescond

Frédéric Beigbeder a qualifié votre roman *Les Lumières du ciel*, paru en 2011, de *« livre le plus drôle de l’année »*; le critique littéraire Nicolas Ungemuth vous considère comme *« l’écrivain le plus drôle de France »*: comment devient-on un écrivain qui fait rire?

Ouh là là, je n’en sais rien du tout… Quand j’ai écrit mon premier roman, *En attendant le roi du monde*, ça m’est venu comme ça… je ne me suis pas dit *« Tiens, je vais écrire un livre drôle »*. Je crois que j’ai simplement une manière de sentir les choses qui fait que je ne peux pas m’empêcher de voir l’aspect grotesque de la vie, son côté raté. Il y a peut-être aussi une sorte de politesse, qui sait? J’ai toujours trouvé un peu ridicule ce type qui noircit des pages et des pages en étant persuadé qu’il va intéresser les autres. Rire avec le lecteur, c’est une manière de lui dire que l’on n’est pas entièrement dupe, que l’on ne joue pas vraiment à l’écrivain; c’est une sorte de clin d’œil.

En tant que lecteur, avez-vous été influencé par des écrivains drôles?

Certainement! C’est par le Moyen Âge que j’ai découvert la littérature, et notamment par les farces des XIVe et XVe siècles, dont plusieurs nous sont parvenues et ont été éditées en recueil. Grivoises et pleines

Olivier Maulin recevant le prix des Hussards. En bas : "L'Avare", de Molière, avec Michel Aumont et Francis Huster, en 1973.

BIO-EXPRESS

Né en 1969 en Alsace, Olivier Maulin est l'auteur de nombreux romans, parmi lesquels:

- **Les Lumières du ciel** ***(Balland, 2011)***
- **Le Bocage à la nage** ***(Balland, 2013)***
- **Gueule de bois** ***(Denoël, 2014)***
- **La fête est finie** ***(Denoël, 2016)***
- **Les Retrouvailles** ***(Le Rocher, 2017)***
- **Le Temps des loups** ***(Le Cherche-Midi, 2022)***

de quiproquos à connotation sexuelle, elles ridiculisaient l'amour courtois, mettaient en scène des cocus et des femmes utilisant mille ruses pour tromper leur mari, mais aussi des fripons, des paysans niais dont on se moquait (les fameux *« badins »*), des trompeurs trompés... Molière puisera largement dans ce fonds "gaulois" auquel il donnera ses lettres de noblesse et une forme de respectabilité.

Ce qui est incroyable, c'est que plus de cinq siècles après que ces farces ont été écrites, on éclate encore de rire à la lecture de certaines d'entre elles. Elles disent beaucoup de la mentalité de cette fin du Moyen-Âge où la frontière entre les préoccupations les plus spirituelles et les histoires de cornards n'était pas encore étanche. Au vrai, ces farces étaient du même esprit que les *« fêtes des fous »*, ces mascarades qui mettaient la société cul par-dessus tête et agissaient comme une catharsis. Le parti de l'ordre et de la raison a bien sûr fini par avoir leur peau vers la fin du XVI[e] siècle, mais elles n'en ont pas moins profondément influencé tout un pan de notre littérature, jusqu'à Courteline ou Alfred Jarry...

INA/AFP

En passant par Rabelais?

Bien sûr! Un grand amateur de farces! Rabelais est certes un humaniste préoccupé par les grandes questions de la Renaissance, au premier rang desquelles l'éducation, mais il est aussi l'héritier du Moyen-Âge. D'ailleurs, il a emprunté Pantagruel aux Mystères. C'était un personnage très connu de la culture populaire, un petit diable qui régnait sur les mers et jetait des poignées de sel dans la bouche des marins qui s'étaient endormis ivres. Un démon de la soif!

Il y a un rire énorme chez Rabelais, franc et joyeux. Il fait incontestablement partie de ces écrivains qui veulent faire rire. Il ne veut évidemment pas que faire rire mais il veut vraiment faire rire. Et il utilise toutes les ressources verbales pour cela. Le génie de Rabelais, c'est d'avoir créé sa propre langue et de s'être soucié le premier de la musique du verbe. Céline s'en souviendra! Dans un article célèbre, *« Rabelais, il a raté son coup »*, il expliquait que l'auteur de *Gargantua* avait échoué à imposer sa langue d'*« artiste »* et que c'est *« Amyot le traducteur »* qui avait gagné la bataille de la langue, imposant un *« français maigre »* et académique. En creux, Céline se posait bien sûr en continuateur de Rabelais et de son *« français gras »*. Mais c'est, quoi qu'il en soit, dans ce pan resté un peu sauvage de la littérature française, irrigué par les farces et Rabelais, que se niche le plus souvent le rire...

Y compris chez Céline?

Oui, il y a un rire chez Céline, même si c'est un rire sombre, méchant et désespéré! Dans *Londres*, son roman récemment retrouvé et publié, il y a des passages drôles, mais d'une drôlerie étrange qui est en même temps poétique et tragique. Ce mélange de

AKG-IMAGES / WHA / WORLD HISTORY ARCHIVE

Pantagruel, le héros de Rabelais, dessiné par Dubout.

poésie, de poisse et d'humour noir est d'ailleurs sa marque de fabrique.

Je pense notamment à son personnage de Borokrom, un ancien poseur de bombes anarchiste, qui à la fin du roman en vient à se battre en combat singulier avec l'ours d'un Tzigane dans un pub des docks. Quelle scène! Ou au major Purcell, un aristocrate fauché qui loue les services de prostituées pour faire des tours de calèche au clair de lune. Les filles n'étant pas habituées à ce genre de prestation et trouvant louche ce romantisme, elles en viennent à le considérer comme un saligaud et un pervers... Comme dans les farces, c'est, là encore, l'inversion des valeurs qui crée le rire.

Comment se porte le rire aujourd'hui dans le roman français?

Plutôt mal. Les éditeurs essaient régulièrement de lancer des livres purement comiques, mais ils sont plus sinistres les uns que les autres. Pour qu'un roman soit drôle, il faut avant tout que ce soit un bon roman, et que le rire ne soit pas une fin en soi.

Même décrire le monde avec légèreté et bonne humeur devient rare. Notre époque est lourde, militante, revendicatrice et geignarde. La plupart des romanciers se servent du roman pour faire passer un discours ou prouver qu'ils sont dans les clous idéologiques.

Le vrai rire est subversif; il naît de l'excès, de la moquerie, du retournement carnavalesque des valeurs, toutes choses condamnées par les nouveaux puritains qui traquent partout la micro-agression et l'injustice.

Sans compter ceux qui estiment que le rire n'est pas sérieux. Chesterton avait pourtant tout dit quand il rappelait que le contraire de *« drôle »* n'était pas *« sérieux »*, mais... *« pas drôle »*!

Au risque de vous surprendre, je vous dirais qu'un écrivain très drôle aujourd'hui, c'est Renaud Camus. Il manie un humour très subtil, très British, et se saisit des sujets les plus graves avec une bonne humeur qui surprendrait ceux qui l'attaquent sans l'avoir jamais lu. Un de ses essais s'intitule d'ailleurs *Comment massacrer efficacement une maison de campagne.* ●

"Le Temps des loups",
Le Cherche Midi, 340 pages, 15 euros.

"Le vrai rire naît de l'excès, de la moquerie, du retournement carnavalesque des valeurs. Toutes choses condamnées par les nouveaux puritains."

CERCLE ALGÉRIANISTE

l'association culturelle des Français d'Afrique du nord et de leurs amis

depuis 1973

Nous ne sommes pas là depuis 50 ans, pour laisser la désinformation s'installer.

Rejoignez-nous et continuons ensemble à défendre l'histoire (vraie) de l'Algérie française.

Le **CERCLE ALGÉRIANISTE** c'est :

▪ 42 délégations locales dont 1 en Espagne ▪ 8000 adhérents ▪ 25000 correspondants ▪ une revue trimestrielle ▪ un prix universitaire ▪ un prix littéraire ▪ 200 conférences chaque année ▪ des colloques ▪ un Forum du livre ▪ un congrès national annuel (en 2023: 20, 21, 22 octobre à Béziers)

à Perpignan

▪ le Centre de documentation des Français d'Algérie et ▪ le Mémorial national des Français Disparus en Algérie entre 1954 et 1962.

Cercle algérianiste national · 1 rue général Derroja 66000 Perpignan
Tél. 04 68 53 94 23
secretariat@cerclealgerianiste.fr / www.cerclealgerianiste.fr

PHOTOS : JACQUES CHEVRY / INA / INA VIA AFP ; BALTEL/SIPA

Coluche en 1977.

“Confions le désert aux énarques, ils importeront du sable”

Disparu en 1986, Coluche n’était pas qu’auteur de sketchs et acteur. Il avait aussi la dent particulièrement dure envers les politiques, comme le montrent certaines de ses maximes. Verbatim.

BALLON Les hommes politiques, on devrait les faire souffler dans le ballon pour savoir s’ils ont le droit de conduire la France au désastre.
BEAUJOLAIS La différence entre le PC et le beaujolais, c’est que le beaujolais est toujours sûr de faire 12,5 %.
BONS A RIEN La moitié des hommes politiques sont des bons à rien. Les autres sont prêts à tout.
CGT La CGT, c’est le cancer généralisé du travail. À ne pas confondre avec FO: farce ouvrière!
CLOCHES Le problème en politique, c’est que si t’écoutes tous les sons de cloche, tu ne vas t’adresser qu’à des cloches.
COMMUNISME Le communisme, c’est une des seules maladies graves qu’on n’a pas expérimentées d’abord sur les animaux.
CRISE Il paraît que la crise rend les riches plus riches et les pauvres plus pauvres. Je ne vois pas en quoi c’est une crise. Depuis que je suis petit, c’est comme ça.
DISCOURS Un bon discours politique ne doit émettre que des idées avec lesquelles tout le monde est d’accord avant.

DROIT Homme politique, un métier difficile? C'est pas vrai! Les études, c'est très simple: cinq ans de droit et tout le reste de travers.
DROITE La droite a déjà son programme: *« Serrez-vous la ceinture encore cinq ans! Après vous serez habitué! »*
DUR Le plus dur pour les hommes politiques, c'est d'avoir la mémoire qu'il faut pour se souvenir de ce qu'il ne faut pas dire.
ÉLECTIONS La droite a gagné les élections. La gauche a gagné les élections. Quand est-ce que ce sera la France qui gagnera les élections?
ÉNARQUES Confions la gestion du désert à des énarques: quatre ans après, ils importent du sable.
EXPLOITATION Le capitalisme, c'est l'exploitation de l'homme par l'homme. Le syndicalisme, c'est le contraire.
FONCTIONNAIRE Proverbe fonctionnaire: *« Ne dors jamais le matin sinon tu ne saurais jamais quoi foutre l'après-midi. »*
FOSSILES Le PC, c'est là où il y a des vieux fossiles dont certains sont complètement marteau.
GAUCHE 1 Ce qu'elle va faire la gauche? Elle va faire pitié comme d'habitude.
GAUCHE 2 Moi, je ne demande que ça, être de gauche, à condition qu'elle existe.
GESTAPO Rappelez-vous toujours que si la Gestapo avait les moyens de vous faire parler, les politiques, eux, ont les moyens de vous faire taire.
HOMMES POLITIQUES La différence qu'il y a entre les oiseaux et les hommes politiques, c'est que de temps en temps les oiseaux s'arrêtent de voler.
JOURNALISTES Les journalistes ne croient pas les mensonges des hommes politiques, ils les répètent. C'est pire.

> **"La moitié des hommes politiques sont des bons à rien. Les autres sont prêts à tout."**
>
> *Coluche*

MÉMOIRE La politique, c'est pas compliqué, il suffit juste d'avoir une bonne conscience, et pour cela il faut juste avoir une mauvaise mémoire.
MOIS Le mois de l'année où le politicien dit le moins de conneries, c'est le mois de février, parce qu'il y a que 28 jours.
NEUTRE Un pays neutre, c'est un pays qui ne vend pas d'armes à un pays en guerre. Sauf s'il paie comptant.
PROBLÈME Le problème avec les hommes politiques, c'est qu'ils nous coûtent autant quand ils sont au gouvernement que quand ils n'y sont pas.
RICHE Plus de pauvres, tout le monde riche! Réflexion faite, après examen plus approfondi de la situation: plus de riches, tout le monde pauvre!
RIGOLO Je ferais aimablement remarquer aux hommes politiques qui me prennent pour un rigolo que ce n'est pas moi qui ai commencé.
RIRE J'arrêterai de faire de la politique quand les politiques arrêteront de nous faire rire.
ROSE Rose promise, chômedu!
TECHNOCRATES Technocrates, c'est les mecs, quand tu leur poses une question, une fois qu'ils ont fini de répondre, tu comprends plus la question que t'as posée.
VENDRE Vous savez que les hommes politiques et les journalistes ne sont pas à vendre. D'ailleurs on n'a pas dit combien. ●

PHILIPPE TESSON : "SA GROSSIÈRETÉ TENAIT LIEU D'ÉLÉGANCE"

Immense critique littéraire récemment disparu, Philippe Tesson avait publié en 2008 une tribune dans *Valeurs actuelles*, où il prenait la défense de Coluche. Extraits.

« Tous les bouffons ont en commun le désespoir et une folie*, écrit-il. *Chez Coluche, qui avait pour lui l'intelligence et le talent, la grossièreté tenait lieu d'élégance. Question de forme* [...]. *Notre société est partagée entre son rêve de justice et son mépris de la politique, entre sa vieille culture protestataire et ses peurs, entre ses velléités solidaires et ses égoïsmes. Coluche a parfaitement exprimé tout cela. Pour le pire et le meilleur.* [...] *C'était un homme écorché à qui, parce qu'il l'avait connue, la pauvreté des hommes était insupportable. Ce n'était pas une question de cœur, mais de respect. Il voulait le bonheur des pauvres malgré eux, ces pauvres dont il détestait la résignation. Il était un homme de haine, d'orgueil, de mépris et de révolte. De tout temps, les gueux eurent leur porte-voix. Sans illusion, Coluche choisit de faire rire, grossièrement et amèrement. Et, fatigué d'avoir amusé la galerie, il finit par aller au plus simple: donner à manger aux pauvres. Ce fut sans doute pour lui à la fois un bonheur et une frustration, une joie et une douleur. »

Alphonse Allais, rire pour oublier d'être triste

Trop souvent oubliées, l'éblouissante ironie et la causticité de ce génie du verbe ("Les cimetières sont peuplés de gens irremplaçables"...) dissimulaient une grande mélancolie. Et ses bons mots, une immense culture.

Par Cyril de Beketch

Pour le portrait d'Alphonse Allais (1854-1905), c'est à Léon Daudet qu'il faut s'adresser. « *Un être délicieux*, le décrit-il, *apparenté physiquement à Pierrot, de visage long, blême, mélancolique, qu'éclairait un regard rêveur et étonné. Il n'était pas adapté à la vie qui l'égratignait et le déchirait en passant, mais il convertissait son chagrin ou sa nostalgie en notes ironiques dont quelques-unes vibreront longtemps dans les mémoires.* »

Loin, très loin, du « *produit de la polichinellerie française* » que dénonçait le jaloux Jules Renard, ou du « *ventripotent farceur* » que certains, aujourd'hui encore, croient deviner en parcourant d'un œil distrait la surface pailletée de son œuvre. Il faut dire, à leur décharge, qu'Allais lui-même ne s'épargnait guère: « *J'ai un trop beau teint et un trop gros ventre. Avec ça, on ne peut faire que de petites choses. Je ne fais de la littérature que pour mon public de commis voyageurs.* »

Fils d'un pharmacien de Honfleur qui ambitionne pour lui une succession tranquille, Alphonse ne l'entend pas de cette oreille. Dès le lycée, il fonde un cercle d'agitateurs, le "Chahutorium automaticum". Il se rend également coupable de quelques inventions redoutables annonçant ses exploits futurs. Les hydropathes (allergiques à l'eau) lui doivent la « *clysopompe* » pour rendre impure l'eau potable. Le paysan du bocage ne se lasse pas de ses « *boulettes de miel au bismuth, propres à constiper les mouches* ». Les veuves élégantes, mais hostiles aux tonitruances des orgues funèbres, bouchent leurs oreilles avec son coton noir. Le drapeau de la République flotte fièrement, même par calme plat, grâce à son amidon bleu, blanc, rouge.

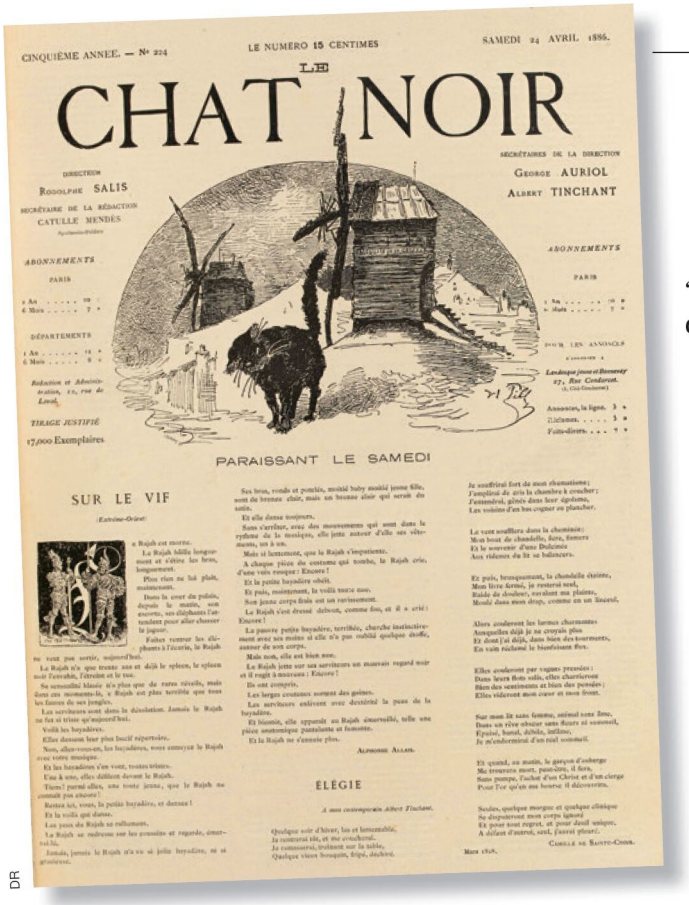
> "Une fois qu'on a passé les bornes... il n'y a plus de limites."
>
> *Alphonse Allais*

Poésies, chansons, contes, fables...

Inquiet de cette prodigalité inventive, le père, Normand peu sensible à l'innovation mais têtu, juge prudent de dépêcher son rejeton imaginatif à Paris. Cet exil sera son lancement. Pas mécontent d'avoir quitté Honfleur « *où il fait bien chaud pour une aussi petite ville* », le jeune homme "oublie" de se présenter à ses examens de pharmacie, préférant la fréquentation de quelques alambics à moustaches qui hantent les ruelles montmartroises.

Il y a là Émile Goudeau, qui rectifie le mensonge de son patronyme en fondant le "club des Hydropathes" (allergiques à l'eau !); Paul Arène, fils d'horloger et poète, qui se prétend le véritable auteur des *Lettres de mon moulin*; Courteline, fonctionnaire au ministère des Cultes, dont la devise est « *Pour savoir qu'un verre est de trop, encore faut-il l'avoir bu!* » ; Georges d'Esparbès, dont l'opéra *Roland à Roncevaux* fait entendre, en guise de cor, un trombone branché sur une conduite de gaz; Maurice Mac-Nab et ses *Poèmes mobiles* (« *Privés d'amour, privés de gloire/Les fœtus sont comme Grégoire/Et passent tout leur temps à boire* »); Léon Xanrof, auteur du *Fiacre* (« *Un fiacre allait trottinant/Cahin-caha, /*

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES


CINQUIÈME ANNÉE. — N° 224 LE NUMERO 15 CENTIMES SAMEDI 24 AVRIL 1886.

LE CHAT NOIR

DIRECTION RODOLPHE SALIS

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION CATULLE MENDÈS

SECRÉTAIRES DE LA DIRECTION GEORGE AURIOL ALBERT TINCHANT

ABONNEMENTS PARIS

DÉPARTEMENTS

TIRAGE JUSTIFIÉ 17,000 Exemplaires

PARAISSANT LE SAMEDI

SUR LE VIF

ÉLEGIE

DR

“Le Chat noir”, journal dont Allais deviendra le rédacteur en chef.

Hue, dia! Hop là!/Un fiacre allait trottinant,/jaune, avec un cocher blanc ») ; Raoul Ponchon (« *Quand mon verre est plein, je le vide, quand il est vide, je le plains* ») qui, vingt ans plus tard, fera son éloge funèbre : « *Mon cher Alphonse Allais, il n'y a pas que toi/Qui t'en vas, attendu que je pars aussi, moi…* » et cent autres figures et trognes.

Ces fréquentations le conduisent au cabaret, puis au journal *Le Chat noir* dont il devient rédacteur en chef. Commence alors une carrière fulgurante et folle de polygraphe : trois livraisons par semaine à sept ou huit journaux différents. Toutes les formes de l'éphémère écriture journalistique lui servent de laboratoire expérimental. La poésie, la chanson, le conte, le calembour, la fable express, la farce… Les mots, les tournures, les à-peu-près et les pataquès jaillissent de sa cervelle comme si elle était en fulmicoton *(lire page de droite)*.

Paris guette ses saillies. Les gens s'interpellent dans les omnibus : « *Vous avez lu la dernière ?* » La dernière, c'est la dernière blague d'Allais. Il gagne un argent fou qu'il dépense aussi follement. Les estaminets parisiens l'accueillent comme un Roi mage, au point qu'à un fâcheux lui demandant de lui montrer “le café où il écrit”, il peut répondre, avec un large geste : « *Eh bien, mais celui-ci, puis celui-là, celui-là encore, et celui-là quelquefois. Enfin, celui-ci.* » Il se montre d'ailleurs un client exigeant, commandant, par exemple, un jour de tempête : « *Garçon, un Quinquina et moins de vent !* »

Vie de bohème, bistrots et hôtels meublés…

À 40 ans, marié, le farceur normand est devenu un Parisien adulé et riche. Dévoré de jalousie, Jules Renard le décrit avec son inimitable vachardise : « *Ce bohème qui a passé sa jeunesse et pas mal de sa maturité dans les cafés et les hôtels meublés, le voilà rangé dans un appartement de 3500 francs. Il y a une baignoire avec de l'eau chaude en tout temps. Les visiteurs n'ont qu'à tourner le robinet pour se brûler.* » Il a une cuisinière, un groom originaire de Blois dont il ne sait que faire. Aussi l'envoie-t-il, pour l'occuper, chez des personnes qu'il sait… absentes, avec une lettre dont il lui commande d'attendre la réponse !

Mais à 50 ans, il est déjà usé. Le 27 octobre 1905, un médecin diagnostique une phlébite et ordonne six mois de lit. Allais, tout sourire, descend au café : « *Demain, je serai mort !* », dit-il à ses amis. On rit. « *Vous trouvez ça drôle ? Moi je ne ris pas, demain, je serai mort.* » Il tient parole. On l'enterre à Saint-Ouen où il n'a que faire. La preuve : il n'y restera pas. Un jour d'avril 1944, une bombe anglaise pulvérise sa tombe, réalisant ainsi son invention visant à égayer les obsèques en boutant le feu aux défunts préalablement imbibés de liquide explosif afin de les transformer, sous les yeux ébahis des familles, en feu d'artifice ! ●

À LIRE

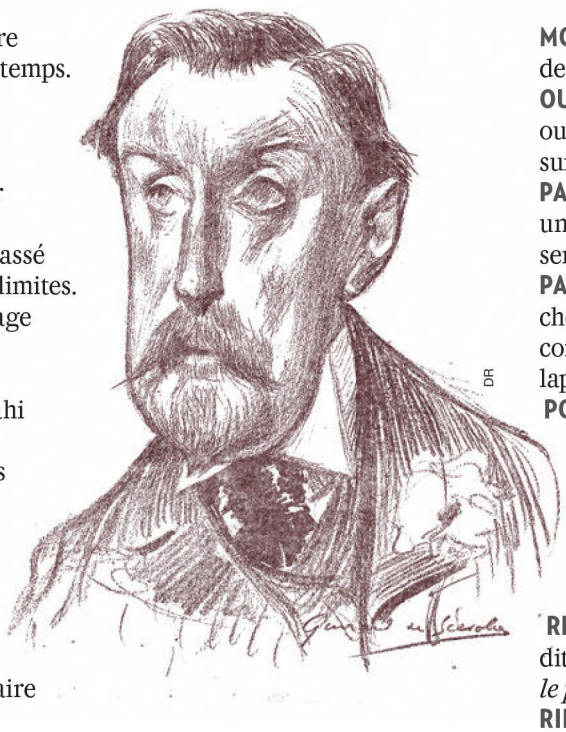
■ **Alphonse Allais : Œuvres anthumes et Œuvres posthumes** *Robert Laffont, coll. “Bouquins”, un coffret de deux volumes, 1248 et 980 pages, 52 euros.*

■ **Comme disait Alphonse Allais,** *par Patrice Delbourg, éditions Écriture, 220 pages, 17,95 euros.*

“Les gens qui ne rient jamais ne sont pas des gens sérieux”

Formules, maximes et jeux de mots, toujours dans une langue des plus châtiées : l’humour caustique et désabusé d’Allais n’a pas vieilli. Exemples.

ÂGE Impossible de vous dire mon âge, il change tout le temps.
ARGENT C’est curieux comme l’argent aide à supporter la pauvreté.
BOIRE Je bois pour oublier que je suis un ivrogne.
BORNES Une fois qu’on a passé les bornes, il n’y a plus de limites.
CAFÉ Le café est un breuvage qui fait dormir quand on n’en prend pas.
CHIENS On n’est jamais trahi que par les chiens.
CIMETIÈRES Les cimetières sont remplis de gens irremplaçables.
COCU Un cocu? Un entier qui partage sa moitié avec un tiers.
DEMAIN Ne remets pas à demain ce que tu peux faire après-demain.
ÉCONOMIE Le comble de l’économie: coucher sur la paille qu’on voit dans l’œil du voisin et se chauffer avec la poutre qu’on a dans le sien.
ÉTUDES J’ai poursuivi mes études sans jamais les rattraper.
EXISTENCE Le sel de l’existence, c’est le poivre qu’on y met.
FEMME C’est quand on serre une femme de trop près qu’elle trouve qu’on va trop loin.
FILS Il était normand par sa mère et breton par un ami de son père.
IMPÔTS Puisque les impôts ont une assiette, pourquoi mangent-ils dans la nôtre?


DR

INJURE Pourquoi lave-t-on une injure alors qu’on essuie un affront?
JOIE J’ai connu bien des filles de joie qui avaient pour père un homme de peine.
MISÈRE La misère a cela de bon qu’elle supprime la crainte des voleurs.

“C’est quand on serre une femme de trop près qu’elle trouve qu’on va trop loin.”

MORT La mort est un manque de savoir-vivre
OURS Un ours blanc suivait un ours brun — moralité: les ours se suivent et ne se ressemblent pas.
PARESSEUX Un paresseux est un homme qui ne fait pas semblant de travailler.
PARTICULE Être “de quelque chose” cela pose un homme comme être “de garenne” pose un lapin.
POLI Plus les galets ont roulé plus ils sont polis. Pour les cochers, c’est le contraire.
POMMES DE TERRE Les pommes de terre cuites sont tellement plus faciles à digérer que les pommes en terre cuite!
RETARD Si vous arrivez en retard, dites: « *C’est que je ne suis pas le premier venu!* »
RIRE Les gens qui ne rient jamais ne sont pas des gens sérieux.
TEMPS Nous parlons de tuer le temps, comme si, hélas! ce n’était pas lui qui nous tuait!
TRAVAIL Quand on ne travaillera plus les lendemains de jours de repos, la fatigue sera vaincue.
VÉHICULE L’autobus est un véhicule dans lequel il y a toujours de la place quand il va dans la direction opposée.
VICE-VERSA Tout est dans tout, et vice-versa.
VIE Dieu a sagement agi en plaçant la naissance avant la mort; sans cela que saurait-on de la vie?
WHISKY Le whisky est une mauvaise chose. Surtout le mauvais whisky. ●

Le clan des insolents

Le Luron, les meilleures saillies des chansonniers, “Le Petit Rapporteur”, “Les Grosses Têtes”, jusqu’aux Inconnus, dignes héritiers... Dans leur viseur : le pouvoir et le “politiquement correct”. Éparpillés façon puzzle...

L'équipe du "Petit Rapporteur" autour de Jacques Martin, en 1976.

FRANÇOIS LOCHON/GAMMA-RAPHO

Le Luron, à boulets rouges contre le pouvoir rose

Disparu en 1986 à 34 ans, l'imitateur a livré sur scène et à la télévision une bataille acharnée contre les socialistes, arrivés au pouvoir en 1981. Avec Mitterrand comme principale tête de Turc.

Par Arnaud Folch

L'emmerdant, c'est la rose l'emmerdant… C'est la rose l'emmerdant… C'est la rose crois-moi… Nous sommes le 10 novembre 1984. Il est 22 h 30. L'émission *Champs-Élysées* de Michel Drucker, sur Antenne 2, s'achève sur une ultime imitation de Thierry Le Luron. L'émission est en direct : 23 millions de téléspectateurs. L'imitateur, craignant d'être censuré, n'a pas répété l'après-midi et a fait promettre le secret à ses musiciens. *« Je m'attends au pire »*, balbutie Drucker à l'antenne. C'est alors, prenant la voix de Gilbert Bécaud, et sur l'air de *L'important c'est la rose*, que Le Luron se lance…

Trois ans après l'arrivée de la gauche au pouvoir, et dans un temps de télévision cadenassée, la chanson est un impitoyable pamphlet. L'artiste s'approche de la caméra et la fixe, s'adressant directement à Mitterrand :

Je dédie au Président
Cette chanson, ce poème
En forme de requiem
Pour ses tympans…

Plus fort encore : quittant la scène, il rejoint les spectateurs, auxquels il fait reprendre en chœur le refrain. Et de lancer : *« Eh bien tout le monde est d'accord, je vois ; ça remplace un référendum, ça… »*

De l'opérette à Mitterrand…

Même ses proches sont estomaqués : *« Je ne pensais pas que Thierry oserait »*, avouera son parolier Bernard Mabille. Drucker, clôturant l'émission, est livide : *« À samedi prochain… peut-être »*, lâche-t-il. En coulisses, peu après, il croise le biographe et ami de Le Luron Jacques Collard. *« Il était décomposé,* témoignera celui-ci. *Il m'a dit :* "C'est fini, je suis à la porte". » Drucker sauvera sa tête. De peu. Le lendemain, Pierre Bérégovoy l'appelle : *« Ça ne vous ressemble pas*, lui dit-il, *vous qui êtes un homme si consensuel, fédérateur, qui aimez l'harmonie… »*

De son côté, le producteur de Le Luron, Hervé Hubert, est convoqué au ministère de la Culture. On le menace : si l'imitateur ne cesse pas de faire de la politique durant ses spectacles, il sera interdit de

Le Luron, en 1982, dans son imitation de Mitterrand

HERVE TARDY/GAMMA

théâtres subventionnés. Réponse d'Hubert : *« Très bien, nous allons organiser une conférence de presse pour raconter que vous voulez censurer Le Luron. »* Le ministère fera marche arrière…

Trente-deux ans plus tôt — car Le Luron n'a alors que 32 ans ! —, celui qui n'aura de cesse de bousculer le pouvoir est un nourrisson chétif et surtout *« non désiré »* par ses parents — Francis, travaillant dans la restauration, et Huguette, mère au foyer. Breton d'origine, mais né le 2 avril 1952 dans le XIII[e] arrondissement de Paris, le jeune garçon est méchamment surnommé *« le Surplus »*. Mal aimé, petit, timide, il fera de ses handicaps sa force. *« Il voulait qu'on lève la tête pour le voir,* racontera sa sœur Martine. *Le spectacle sera sa thérapie. »*

Très vite, en effet, Le Luron est attiré par la scène. En vacances à Perros-Guirec, en 1969, il gagne un concours de chant. Puis découvre son don pour l'imitation. À 17 ans, l'année de son bac, il obtient d'arrêter ses études pour tenter sa chance dans les cabarets, où il distribue ses cartes de visite : *« L'inimitable Thierry Le Luron est à votre service pour tout contact. »* Il est

“Gouverner les Français, c'est comme élever les moutons : le maniement du troupeau, l'art de la tonte…”

bientôt sélectionné pour une émission de télé-crochet, *Le Jeu de la chance*, animée par Jacques Martin *(lire page 122)*. Nous sommes le 4 janvier 1970, jour de sa première apparition à la télévision. Tel un baryton, il entonne *L'Air de la calomnie* de Rossini.

Sa performance est plébiscitée. Il remporte le concours. Dès lors, tout va aller très vite. Un mois plus tard, il est l'invité du présentateur vedette Jean Nohain, qu'il imite en direct. Le soir même, il est embauché au cabaret L'Échelle de Jacob, puis au Don Camilo. C'est là qu'il est repéré par le producteur Paul Lederman, qui lui fait signer un contrat. De son imitation phare, ➤

PATRICE PICOT/GAMMA RAPHO

Le Luron, imitant Giscard, avec Pierre Desproges, en 1976.

Jacques Chaban-Delmas, le Premier ministre de l'époque, les deux font une chanson, *Le Ministère patraque (lire page de droite)*, sur l'air du célèbre *Je n'suis pas bien portant* du chansonnier Ouvrard:

J'ai l'Chirac qu'est patraque
Le Debré délabré (...)
Ah mon Dieu qu'c'est embêtant un ministère patraque
Ah mon Dieu qu'c'est embêtant d'être au gouvernement...

Sorti en 1971, le disque est un triomphe. Un an après, Le Luron chante en vedette à Bobino. Mais ses imitations des stars de la chanson et de la politique n'ont alors rien d'insolent. Voix chuintante et grosses lunettes pour Giscard, "s" et "r" exagérément prononcés pour Chirac: *« Écoutezzz... À cet égarrrrrd... »* Excepté la pétillance de sa jeune personnalité, rien qui le différencie vraiment de ses confrères un peu compassés, dont Henri Tisot, "imitateur officiel" du général de Gaulle... Résultat: aussi rapidement qu'il était monté en graine, Le Luron se démode. Axées davantage sur les voix que sur les textes, ses imitations ont vieilli.

C'est alors, en 1975, que le chansonnier Bernard Mabille le convainc d'adopter des paroles plus mordantes et de cibler en priorité les politiques, commençant à entrer dans l'ère de la "politique spectacle". Une révolution dans le (petit) monde des imitateurs. *« Avant Thierry, l'imitation c'était cinq minutes dans un spectacle,* décrit Mabille. *Avec son culot, il l'a modernisé, transformé. Il a inventé un nouveau métier. »*

Plus rien, désormais, ne l'arrêtera. Le retour au sommet est immédiat. *« Je ne suis pas méchant dans la vie,* confiera-t-il, *mais ce sont les jeux du cirque. Je fais un numéro de tir aux pigeons: ce n'est pas le fusil qui change, ce sont les pigeons. »* Feu sur tout ce qui bouge, donc! Surtout si ça fait mal... Chirac est croqué en démagogue avec la voix de Dalida: *« Chichi Valentino/Joli minois/Croqueur de voix/Contant fleurette... »* À une fausse tribune de l'Assemblée, ne sachant quelle idée avancer, il copie sur le programme du "nouveau venu" Le Pen. Lequel sera lui-même l'objet d'une terrible salve, sous la forme d'une parodie de la chanson de Serge Lama, *Souvenir attention danger.*

Glandu, la déferlante

À l'aube de la campagne présidentielle de 1981, Giscard, candidat à sa réélection, a droit à un traitement de choc. Déjà moqué en monarque prétentieux dans sa célèbre *Causerie au coin du feu*, où Le Luron répond à Pierre Desproges (*« Ne donnez pas l'impression que le Président connaît les questions avant, c'est faux; je ne connais que les réponses »*), le chef de l'État sera cette fois l'objet d'une véritable canonnade lorsque est révélée l'affaire dite des "diamants de l'Élysée": *« Bonsoir mes diam's, bonsoir mesdemoiselles, bonsoir messieurs »*, commence-t-il ses discours. Son labrador est affublé d'un collier en diamants...

Puis, lorsque Giscard consentira enfin à s'expliquer, pour nier, viendra l'estocade, sur la chanson *Partir* de Julien Clerc:

Mentir, mentir
Tu as toujours un mensonge à nous dire
Tout est bon chez toi pour te faire élire...

« Il a fait mal, c'était terrible », se souviendra Jean-Pierre Elkab-

> "Ne donnez pas l'impression que je connais les questions. C'est faux, je ne connais que les réponses."

Le Ministère patraque

Écrite en 1972 par Jean Lacroix sur la musique du célèbre "Je n'suis pas bien portant" d'Ouvrard (1934), c'est l'imitation, avec la voix de Chaban-Delmas, Premier ministre de Pompidou, qui a lancé la carrière de Le Luron. Tous les principaux ministres et politiques de la majorité y sont cités.

Avec mon nouveau ministère, c'est pas rigolo, entre nous
Il est d'une santé précaire et je me fais un mauvais sang fou.
Bien que j'aie l'air en bonne santé, je souffre de tous les côtés.

J'ai l'Chirac qu'est patraque, le Debré délabré
Roger Frey qu'est pas frais, le Poujade qu'est en rade
Le Schumann qu'est en panne, l'Ortoli qui pâlit
Le Giscard qu'est tocard, le Guichard dans l'brouillard
Le Duhamel qui s'emmêle, l'Marcellin en déclin
Le Chalandon qu'a le bourdon, le Comiti décati
Le Cointat raplapla, le Bettencourt qu'est trop court
Le Taittinger trop léger, le Hamon qu'est pas bon
Le Boulin qu'est pas bien, la Dienesch qu'est pas fraîche

L'André Bord qui s'endort, l'Anthonioz qu'est morose
Le Duvillard qu'est bizarre, le Chaban déclinant
Le Galley qu'est très laid, le Fontanet qu'est défait
Le Fanton en coton, le Baumel en flanelle.

Ah, mon Dieu! Qu'c'est embêtant, un ministère patraque!
Ah, mon Dieu! Qu'c'est embêtant d'être au gouvernement!

Vous le voyez, je suis patraque et je peux l'avouer entre nous
Je montais les marches quatre à quatre
Maintenant je les monte sur les genoux
Et de janvier jusqu'en décembre, je suis tenu de garder ma Chambre.

J'ai la droite qui se déboîte, j'ai la gauche qui se débauche
L'UNR qu'a ses nerfs, le PSU qu'est bossu
Le centriste qui s'attriste, le socialiste qui persiste
Le radical qui décale, le coco rococo
Le sans-parti riquiqui, en plus de ça, croyez-moi!
J'ai la fac qui se détraque, la culture qu'est pas mûre
L'agricole qui décolle, la justice qui rapetisse
Les finances qui balancent, l'Intérieur qu'est pas rieur *[...]*

Ah, mon Dieu! Qu'c'est embêtant, un ministère patraque!
Ah, mon Dieu! Qu'c'est embêtant d'être au gouvernement ●

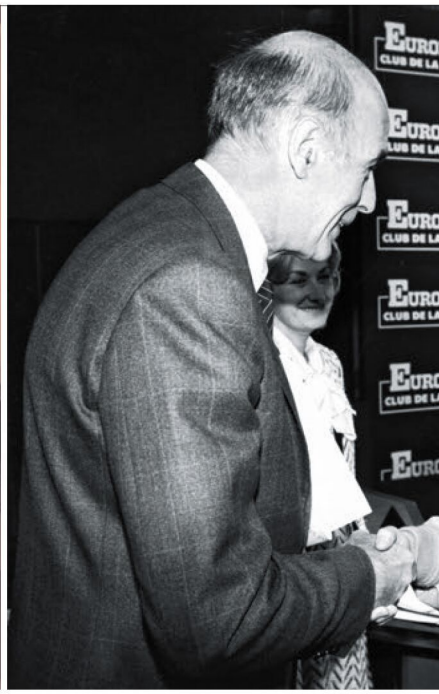


PHOTO : SOPHIA MORIZET/GAMMA-RAPHO ; DANIEL SIMON/GAMMA RAPHO

Le Luron-Raymond Barre face à Pierre Douglas-Marchais. à droite, Le Luron et Giscard en 1985.

bach. Au point d'influer sur sa défaite du 10 mai 1981? Une certitude: Le Luron, lui, n'a pas voté Mitterrand. Le soir de l'élection, il… éclate en sanglots devant ses amis. Témoignage de son biographe Jacques Collard: *« Il pensait qu'il était fini. Avec l'arrivée de nouveaux responsables politiques, il perdait toutes ses anciennes cibles. »* Ce sera en réalité sa chance.

Marchais: "Je vais rentrer dans l'histoire avec un grand 'i'"

L'imitateur se voit en effet contraint, une nouvelle fois, de se renouveler complètement. Avec la gauche comme nouveau terrain de jeu. Georges Marchais, le leader du PC, est dépeint en personnage éructant (*« C'est un scandaaaale! »*), inculte (*« Je vais rentrer dans l'histoire avec un grand "i" »*) et à la solde de Moscou (*« Je reviens d'URSS. J'ai un avantage sur les autres, je peux rentrer et sortir. Je ne suis ni juif ni intellectue. »*). Il le fait participer à l'émission *L'Heure de vérité* coiffé d'un… débouche-évier, le *« Vérito-mètre »*, se mettant à sonner en cas de mensonge — et sonnant donc tout le temps, notamment lorsqu'il déclare *« Je suis pas un imbécile »* ou *« Vive les droits de l'homme! »*.

Autre victime: Laurent Fabius, le nouveau locataire de Matignon (1984-1986). *« Ce que Thierry détestait par-dessus tout c'est l'escroquerie du riche qui se donne des airs de pauvre »*, explique Mabille. Alors Fabius, fils de grand antiquaire exonérant les œuvres d'art de nouvelles taxes et allant chercher sa baguette en chaussons pour les photographes, ça ne passe pas! Avec la voix de Jacques Brel, les deux transforment *Chez ces gens-là* en *Chez les Fafa*. Où Le Luron s'en prend jusqu'à la femme du Premier ministre:

Une fille à pognon
Une enfant de la haute
Qui vit mal dans sa peau
D'être riche… riche…
Et socialo.

Le refrain, lui, reprend le texte de Brel: *« Faut pas jouer les pauvres/Quand on est plein de sous… »* L'affaire fait scandale. La gauche se déchaîne. Fabius parle de *« franchissement de ligne rouge »*. *« Anti-sémitisme »*, vont jusqu'à souffler certains… Son traitement n'en est pas moins (presque) enviable au regard de celui octroyé à celui qui sera sa cible numéro un: Mitterrand lui-même. Au départ, dans les années 1970, lorsque celui-ci n'était que le chef du PS, l'imitateur se contentait de singer (exagérément) sa voix — *« c'est vrai… c'est vraaiii… »* — et certains de ses tics: lèvres retroussées, yeux qui clignotent… Mais c'est alors un politicien déjà battu deux fois à la présidentielle, et considéré par beaucoup comme un "loser". Le Luron s'y intéresse peu. Le 10 mai 1981 va tout changer.

> "Comme la Mère Denis l'a fait avec son linge, Mitterrand a nettoyé la France, il l'a rincée, essorée…"

Désormais toujours affublé, dans ses sketchs, d'un chapeau et d'un manteau noir, d'une écharpe rouge et d'une rose à la main, le nouveau chef de l'État va faire l'objet d'un canar-

dage sans précédent. L'imitateur le compare à la Mère Denis, la lavandière de la marque d'électroménager Vedette: *« Comme cette brave femme l'a fait avec son linge, Mitterrand a nettoyé la France, il l'a rincée, essorée chaque jour davantage pour mieux l'étendre… »* Interrogé par Mabille dans sa maison de Latché, Le Luron-Mitterrand s'épanche sur son passe-temps, l'élevage des moutons, qu'il compare à celui des Français: *« Le maniement du troupeau, l'art de la tonte… »* Jusqu'à cette tirade, qui fera tant tousser à l'Élysée: *« Quand je vais dans les recoins de la France, il y a des dizaines de Français qui viennent à ma rencontre. Des gens qui crient leur nom de famille afin que je m'en souvienne lors d'une prochaine visite: salaud! ordure! vendu! canaille! escroc! pourri!… »*

Inventé en 1983, son personnage de Monsieur Glandu (*« prénoms: Adolf, Benito »*), concierge du 23, rue de Bièvre, en face du domicile de Mitterrand, va permettre à Le Luron d'aller toujours plus loin. Béret sur la tête, moustache à la Hitler et portrait du maréchal Pétain au mur, Glandu surnomme le chef de l'État *« Miteux »* et le renvoie constamment à son passé vichyssois. La classe politique de droite ne s'y trompe pas, qui se presse à ses spectacles-meetings. Giscard, Barre et Chirac viendront l'applaudir.

Prenant le public à témoin, Le Luron-Glandu lui fait reprendre en chœur ses fins de phrases:

J'ai été pétainiste sous Pétain… comme lui!
J'ai été mendésiste sous Mendès… comme lui!
J'ai été socialiste du 10 mai au 11 mai 81… comme lui!
Et je serai chômeur en 88… comme lui!

La riposte sera à la hauteur. Le pouvoir accentue ses pressions sur les chaînes de télévision, multiplie les contrôles fiscaux à son encontre: pas moins de sept de 1981 à sa mort, en 1986!

Le Luron, il est vrai, avait clairement annoncé la couleur dès le départ: pas question de se soumettre! Message transmis — avec quel fracas! — moins d'un an après l'élection de Mitterrand, à l'occasion de la cérémonie des César du 27 février 1982 — le premier grand "raout" télévisé en direct du nouveau pouvoir.

Sont présents, ce soir-là, tout le ban et l'arrière-ban de la mitterrandie triomphante, de Jack Lang à Roger Hanin. Pour l'occasion, l'imitateur, grimé en nouveau locataire de l'Élysée, entre sur scène sur la musique de la… *Panthère rose*. Citant des titres de films, il qualifie le 10 mai de *« Coup de torchon »*, assure qu'il n'y aura pas de *« Grand Pardon »*. Le gouvernement est soumis au même exercice: *« Gaston Defferre: Main basse sur la ville »*, *« Charles Fiterman* (ministre communiste)*: Espion lève-toi! »*…

En représailles, Le Luron sera deux fois "coupé au montage" l'année suivante dans des émissions en différé, dont celle du 31 décembre 1983 animée par Patrick Sabatier. *« J'espère que pour le Nouvel An, vous avez donné ses étrennes à Hervé Bourges* (le président de TF1)*, ça se fait pour les domestiques »*, écrit, dans une lettre ouverte, Le Luron à Mitterrand. Suivront, *crescendo*, Glandu et le "clash" de *L'emmerdant c'est la rose*…

Programmé pour la fin 1986 au Palais des congrès, son dernier spectacle n'aura en revanche pas lieu. L'imitateur, qui s'est entretemps *« marié pour le meilleur et pour le rire »* avec Coluche *(lire page 100)*, est atteint depuis plus d'un an d'un sida qu'il cache. On le voit souffrant, épuisé, perdant la mémoire, mais seuls quelques rares intimes sont dans la confidence. Le 13 novembre 1986, il s'éteint dans la suite de l'hôtel Crillon où il a trouvé refuge. Il avait 34 ans. Giscard et Chirac, alors Premier ministre, seront présents à ses obsèques à la Madeleine. Mais aucun représentant de la gauche… ●

16

C'est le nombre d'années de carrière de Le Luron (1970-1986). Mort à 34 ans, il a enregistré 17 singles et 16 albums, écrit et mis en scène 8 spectacles (plus de 1 500 représentations), et animé 4 émissions de radio.

FABIENNE RAPPENEAU

Jacques Mailhot (au centre) entouré d'une partie de ses "sociétaires" du théâtre des Deux-Ânes. À gauche : Gilles Detroit et Florence Brunold ; à droite : Michel Guidoni et Émilie Anne-Charlotte.

"Tant qu'il y aura des politiques, il y aura des chansonniers"

Rencontre avec Jacques Mailhot, directeur des "Deux-Ânes", le plus ancien théâtre de chansonniers de Paris (1922). L'occasion de se plonger dans l'histoire de ces "persifleurs", du rire, et de la… politique. Entretien.

Propos recueillis par Maxime Coupeau

Depuis plus de cent ans, le théâtre des Deux-Ânes perpétue l'esprit chansonnier. Qu'est-ce qui fait de votre établissement un théâtre à part?
Notre théâtre est l'héritier et le dernier témoignage vivant des théâtres de chansonniers à Paris, dont, parmi les plus célèbres, les Dix Heures, le Caveau de la République, le Coucou et la Tomate. Tous ont connu un très grand succès. Les Deux-Ânes sont le dernier vestige de ce temps des chansonniers. Vous êtes ici dans le berceau de ce que l'on connaît et fait de mieux en matière de satire politique !

Comment êtes-vous devenu chansonnier?
J'ai connu le théâtre des Deux-Ânes grâce à mes parents, qui en avaient fait une étape rituelle lors de nos séjours à Paris. J'ai vu ici les plus grands chansonniers de

l'époque: Pierre-Jean Vaillard, Christian Vebel, Jacques Bodoin… La passion est restée. Par la suite, à la faveur de mes études de cinéma, j'ai été auditionné puis engagé au cabaret L'Échelle de Jacob. C'est là que j'ai rencontré Maurice Horgues, qui était au théâtre de Dix-Heures. J'ai pris pied petit à petit dans ce milieu. Quelques années plus tard, Maurice Horgues m'a présenté à un duo de producteurs de France Inter, Jean Garretto et Pierre Codou, qui m'ont emmené dans leur émission *L'Oreille en coin*. C'est comme cela que je suis devenu chansonnier.

Quels talents faut-il pour travailler aux Deux-Ânes?
Incontestablement un talent d'écriture. Le chansonnier doit écrire ses textes et les déclamer le mieux possible. Cela demande une double compétence que tout le monde n'a pas. Mais le travail d'écriture, j'insiste, est l'essence même de notre métier.

Votre théâtre conserve un esprit de troupe…
Il y a un petit côté Molière chez nous. La troupe est un mode de vie. C'est l'ADN des chansonniers. On se montre toujours solidaire vis-à-vis de ses camarades de scène. Nous continuons de partager nos repas après le spectacle. Cet esprit de troupe participe à la convivialité et fait perdurer l'esprit des chansonniers.

"Théâtre désobéissant", "république du rire", "temple de l'impertinence"… Quel surnom convient le mieux au théâtre des Deux-Ânes?
Je dirais plutôt "cent ans d'humour politique". L'humour politique est notre marque. Nos armes étant un peu de persiflage et beaucoup d'irrévérence.

Jean Amadou disait que les chansonniers *« vivent de la politique sans en faire »*. Il faut donc avoir cette passion pour exercer ce métier?
C'est une évidence. Jean Amadou était passionné par les III^e^ et IV^e^ Républiques. Un peu comme moi. Je pense qu'on s'entendait très bien pour cette raison. Nous partagions cette même inclination pour les jeux politiques. C'est dommage que Jean ne soit plus là. Avec ce qui se passe en ce moment à l'Assemblée, il se serait drôlement amusé. Et nous avec.

Vous souvenez-vous du premier politique dont vous avez campé les traits?
C'était Valéry Giscard d'Estaing, qui était à l'époque ministre des Finances de Pompidou. Je jouais à L'Échelle de Jacob et m'étais aperçu que Giscard avait la même façon de parler que l'évêque qui m'avait confirmé à la basilique Saint-Amable de Riom (Puy-de-Dôme), Mgr de La Chanonie. Je me suis dit que si je faisais rire mes petits camarades des pères maristes en l'imitant, cela devrait aussi marcher pour Giscard. Et ça a marché.

Quelle est la différence entre un chansonnier et un imitateur?
Le chansonnier s'exprime avec sa voix et sa façon d'être. Contrairement à l'imitateur qui prend la voix de la personnalité qu'il va jouer sur scène, il apporte son propre langage. Le chansonnier joue comme il est. Sa personnalité influe beaucoup sur l'interprétation de ses rôles. Alors que l'imitateur parle à travers le personnage qu'il imite, nous, les chansonniers, parlons des autres à travers nous-même.

Le théâtre des Deux-Ânes se situe-t-il plutôt à droite ou à gauche?
C'est caricatural de le penser comme ça. Nous n'épargnons personne. Et toutes les idées sont représentées dans nos équipes. Par exemple, Pierre-Jean Vaillard passait pour être un chansonnier de droite, alors que Jean Rigaux, qui a travaillé aussi ici, était un authentique socialiste — Mitterrand a même été son témoin de mariage! Nous avions des camarades comme Amadou, qui était de droite de type giscardienne et européenne, et puis son ami Dadzu, qui était carrément de gauche. Leurs échanges étaient formidables et ont nourri les grandes heures du théâtre.

"JUPPETTE SHOW", "HIROCHIRAC MON AMOUR", "FLAMBY LE MAGNIFIQUE"…

Les titres des spectacles des *Deux Ânes* sont toujours l'occasion de jeux de mots et d'impertinence. Un seul a été censuré par l'équipe: *Mailhot ou burkini*, en 2016 — la RATP menaçant de refuser les affiches… Sélection.

- **Aux ânes, citoyens!**
- **Chichi fait de la résistance**
- **Cotysons-nous**
- **L'Élysée si je mens!**
- **Et la tendresse Blondel!**
- **Le Fabuleux Destin de Monsieur Raffarin**
- **Flamby le Magnifique**
- **Flop chef *(actuellement)***
- **Hirochirac mon amour**
- **Le Juppette Show**
- **Liberté, égalité, hilarité**
- **Marianne Sans-Gêne**
- **Marine est là**
- **Pompi… rouettes!**
- **Les Primaires… des primates**
- **La ruée vers l'ordre!**
- **Sarkozix le Gaulois**
- **Ségolène et les sept nains**
- **Serre-vis compris**
- **Villepy et Sarkozin**
- **22 v'là Hortefeux!**

BARBARA VIOLLET

Jacques Mailhot dans son théâtre.

Les hommes politiques viennent-ils vous voir en cachette?

Ils viennent globalement à découvert. En 2014, Giscard, venu avec toute sa famille, s'était installé au milieu de la salle. Charles Pasqua, qu'on a beaucoup caricaturé, est aussi venu. On s'appréciait beaucoup et il aimait venir. Michel Charasse venait voir tous les spectacles. Il y a eu un habitué, durant de très nombreuses années: Alain Poher, l'ancien président du Sénat et deux fois président de la République par intérim. Parmi les parlementaires qui aimaient venir figuraient aussi René Monory et Jean-Louis Debré, tous deux très friands de notre humour.

La nouvelle génération de politiques trouve-t-elle grâce à vos yeux?

Il y a un manque d'épaisseur énorme chez les politiques. Je crois qu'on a changé de mode de pensée. Ce déclin commence sous Jacques Chirac et s'est accéléré ensuite. Le problème avec cette classe politique, c'est qu'on ne peut pas être irrévérencieux avec des gens qui n'aspirent pas à la révérence. Je pense notamment à des élus de la Nupes: si la classe politique est déjà débraillée, de quoi allez-vous rire?

Avez-vous l'impression que les comiques d'aujourd'hui sont plus "autocentrés" et d'abord soucieux de parler d'eux-mêmes?

Autrefois, les artistes ne parlaient pas du tout d'eux-mêmes. Les vieux spectacles de chansonniers abordaient les problèmes de péages ou de grèves des transports. Les chansonniers parlaient de problèmes du quotidien, jamais d'eux-mêmes. Et cela est resté. Mais aujourd'hui, dans le stand-up notamment, on sent bien cet autocentrage et cet individualisme de la société. La génération d'avant était une génération bon enfant. Maurice Horgues était un joyeux luron, Jean Rigaux avait ce côté élève perturbateur un peu attardé. Avec eux, c'était la fête sans arrêt. Ce qu'ils voulaient c'était rire et faire rire. Point. Aujourd'hui, on a l'impression que les humoristes règlent leurs comptes. Résultat: des textes pas toujours hilarants…

Comment expliquez-vous que l'humour des chansonniers ne tombe, lui, ni dans l'insulte, ni dans l'outrage?

On ne tombe pas dans la caricature crade et grasse. Les deux mots vont ensemble. Et ils sont malheureusement propres à l'époque. Regardez ce qui se passe à la télévision. Les gens s'insultent en direct. C'est cela qui est recherché. Il y a un appauvrissement du niveau intellectuel et culturel de cette nouvelle génération. Alors qu'on peut s'"expliquer", comme le faisait Clemenceau à la Chambre, avec des mots spirituels, certes violents mais tout en restant correct, beaucoup, aujourd'hui, ne savent plus le faire. Le chansonnier, lui, est respectueux de la démocratie. Et tant qu'il y aura des politiques, il y aura des chansonniers. ●

Théâtre des Deux-Ânes,
100 boulevard de Clichy,
75018 Paris.
Tél.: 01.46.06.10.26.
www.2anes.com

Pierre Dac, le loufoque

Chansonnier historique du théâtre des Deux Ânes, celui qui fut aussi un grand Résistant se disait "pour tout ce qui est contre, et contre tout ce qui est pour". Il a marqué son époque par ses calembours. Jusqu'à, le premier, être qualifié de "loufoque". Verbatim.

ACCUSÉ
Un accusé est cuit quand son avocat n'est pas cru.
ARGENT
L'argent des uns n'a jamais fait le bonheur des autres.
BÈGUE
Professeur bègue donne répétitions.
CHAUSSURES
Si on portait ses chaussures à la main plutôt qu'aux pieds, elles s'useraient moins vite.
CÔLON
Quand le côlon est irrité, la guerre intestine n'est plus très loin.
CONCERNÉ
Un concerné n'est pas forcément un imbécile en état de siège, pas plus qu'un concubin n'est obligatoirement un abruti de nationalité cubaine.
COURIR
Rien ne sert de courir si l'on n'est pas pressé.
CUITES
Les bons crus font les bonnes cuites.
CYCLISTES
Cyclistes, fortifiez vos jambes : mangez des œufs mollets.
DÉMON DE MIDI
Le démon de midi arrive souvent à quatorze heures.
DENTS
Il vaut mieux se laver les dents dans un verre
à pied que les pieds dans un verre à dents.
DEUX
Les meilleurs moments dans la vie à deux, c'est quand on est tout seul.

DR
Pierre Dac en 1965.

FEMMES
Les femmes c'est comme les chaussures : quand on les quitte, il faut y mettre les formes.
INSOMNIE
Souffrant d'insomnie, j'échangerais un matelas de plumes contre un sommeil de plomb.
LASCIVE
Certaines femmes rêveraient de faire plus souvent la lascive que la lessive.
LIMITES
Il est permis de dépasser les bornes, à condition toutefois de rester dans les limites.
LIT
Ne pourrions-nous pas faire interdire un objet de dépeuplement : le lit. En effet, sur cent personnes qui meurent, quatre-vingt-dix passent de vie à trépas dans un lit.
PAIR
Si le nombre pair de douze a été fixé pour chiffrer le total des membres d'un jury d'assises, c'est pour éviter à celui-ci de commettre un impair.
PERDU
Perdu hier… une bonne occasion de me taire.
PÉTRIN
Quand on est trop bonne pâte, on risque de finir dans le pétrin.
PLI
Un mauvais pli est vite pris. Surtout quand il est recommandé.
PLUIE
Il vaut mieux qu'il pleuve aujourd'hui plutôt qu'un jour où il fait beau.
POLITICIEN
La devise du vrai politicien, c'est : bon à tout, propre à rien.
RECORD
J'ai toujours été surpris qu'un record battu ne se soit jamais plaint.
ROUE
Sans l'invention de la roue, les coureurs du Tour de France seraient condamnés à porter leur bicyclette sur le dos.
SEINE
Si la Seine coule à Paris, le brie coule à Melun.
TANTE
Si ma tante en avait ce serait mon oncle, et si mon oncle en était, ce serait ma tante.
TÉLÉVISION
La télévision est faite pour ceux qui, n'ayant rien à dire, tiennent absolument à le faire savoir.
VIEUX
S'il n'est pas permis de vivre très vieux, qu'on nous laisse au moins naître plus tôt. ●

L'équipe du "Petit Rapporteur" en 1975.

LAURENT MAOUS/GAMMA-RAPHO

"Le Petit Rapporteur", les irrévérencieux

Jacques Martin, Stéphane Collaro, Pierre Bonte, Piem, Pierre Desproges, Daniel Prévost… Entre 1975 et 1976, la bande va bousculer comme jamais jusque-là l'univers policé de la télé. À grands coups de bouffonneries acides.

Par François Cote

Dimanche 19 janvier 1975, sur TF1 (encore en noir et blanc), 13 h 20. Après un générique présentant l'image d'un éléphant botté sur une musique tirée de la *Grande Ritournelle* d'Erik Satie, Jacques Martin salue les téléspectateurs et présente sa nouvelle émission : *« Les documents que nous allons vous présenter sur les sujets que nous avons décidé de traiter sont tous authentiques. Ces sujets ont d'ailleurs paru à la une des journaux de la presse écrite ou de la presse télévisée. Nul n'ignore en effet qu'un bon journal se fabrique toujours en piquant les meilleures idées des confrères »*. La devise de l'émission est un pastiche de la célèbre citation de Beaumarchais en une du *Figaro* : *« Sans la liberté de blâmer il n'est pas d'éloge flatteur »* devient *« Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur »*. Le ton est donné : irrévérencieux, et fier de l'être !

L'année précédente, Jacques Martin, 42 ans, était au creux de la vague. Sa carrière de comique sur scène et au cinéma ne lui a pas permis de décoller. Quant à la télévision, ce solide Lyonnais en a été éjecté dix ans plus tôt, au bout de seulement cinq numéros de son émission *Un égale trois,* présentée avec Jean Yanne *(lire page 125)*. En cause: un sketch parodiant Napoléon en coureur cycliste! Trop corrosif. Trop irrespectueux. Déjà.

Aussi, lorsque le réalisateur Bernard Lion lui annonce que TF1 cherche un programme pour tirer à la hausse les audiences du JT de 13 heures, Martin saute sur l'occasion. Son idée: un magazine satirique dominical et en direct animé par lui-même et une bande de "vrais faux" journalistes.

Parmi les piliers de la première équipe: l'ex-journaliste sportif évincé de l'ORTF Stéphane Collaro, le dessinateur Piem (de son vrai nom Pierre de Barrigue de Montvallon), qui livre des dessins au *Figaro* et à *France-Soir* tout en se produisant dans les cabarets pour croquer l'actualité, mais aussi, afin d'éviter *« le piège du parisianisme »*, Pierre Bonte, avec ses portraits tout en tendresse au cœur de la France profonde. À l'exception de Collaro, aucun n'est déjà intervenu à la télévision.

Le groupe des "rapporteurs", qui ne s'étaient jamais rencontrés, fait connaissance chez Martin, un matin, dans son hôtel particulier de la Porte Maillot. Le rédac chef est en peignoir, fait tomber sa cendre de cigarette dans sa poche. Il y a de la charcuterie lyonnaise, le beaujolais coule à flots. Tout aussi inimaginable aujourd'hui: toutes les conférences de rédaction du lundi matin se tiendront dans ce salon enfumé et festif. Martin refuse d'intégrer les locaux de TF1 ou de la SFP, peu adaptés à l'esprit de joyeux saltimbanques qu'il entend imprimer à sa "bande".

Objectif: "fusiller l'actualité"

Car c'est bien d'une bande qu'il s'agit, avec ses déguisements, ses gags improvisés et ses deux hymnes volontairement ridicules et régressifs, accompagnés de battements de mains, qui seront entonnés par la France entière: *La Pêche aux moules* (*« À la pêche aux moules-moules-moules, je n'veux plus y aller maman… »*) et *Mam'zelle Angèle* (*« Je frappe au numéro un, je d'mande Mam'zelle Angèle, la concierge me répond: mais quel métier fait-elle? »*). Martin mène la danse. Un peu trop au goût de certains. Piem, éternel râleur, s'en plaint: *« Il y avait Dieu et ses apôtres,* racontera-t-il. *Nous écoutions sa parole, en attendant qu'il veuille bien nous la donner. »*

Qu'importe! Pendant dix-huit mois et cinquante-huit éditions, l'émission va bien, comme prévu par Martin, *« fusiller l'actualité »*. Nul n'est épargné: les travers du monde contemporain, ses célébrités et, surtout, ses hommes politiques. Au moment de la révolte des prostituées à Lyon, à l'automne 1975, l'équipe suit un sosie du président Giscard d'Estaing visitant de nuit et en DS les lieux chauds de Paris, *« jusqu'à épuisement de ses forces »*, dit le commentaire. *« C'est une des rares occasions où la Présidence fait savoir que ce type de "dérapage" ne doit pas se reproduire »*, racontera Pierre Bonte dans son livre *C'était le bon temps* (Albin Michel, 2009). L'émission crée aussi une séquence *« Brosse à reluire »*, avec des questions pleines de flagornerie, durant laquelle l'académicien et ancien ministre Maurice Druon se fait piéger en souriant d'aise. Il n'y ➤

"Sans la liberté de flatter, il n'est pas d'éloge blâmeur."

Devise du "Petit Rapporteur"

LAURENT MAOUS/GAMMA RAPHO

Jacques Martin, le père du "Petit Rapporteur".

en aura pas d'autres: après lui, personne ne se laissera plus avoir!

Le Petit Rapporteur atteint son apogée en février 1976: 28 millions de téléspectateurs — soit 4 millions de plus que la précédente finale de la coupe du monde de foot. Depuis l'automne 1975, deux nouveaux pensionnaires ont, il est vrai, rejoint la bande, s'imposant dans quelques-uns des épisodes culte de la télévision de cette époque. Premier d'entre eux: l'ultra-farfelu Daniel Prévost *(lire page de droite)*, auteur, notamment, d'un "reportage" dans le (vrai) village de Montcuq: *« C'est un grand jour,* commente-t-il, la mine sérieuse, aux côtés du maire: *aujourd'hui, et pour la première fois, je suis heureux de vous montrer Montcuq à la télévision… »*

L'hallucinante fausse interview de Françoise Sagan

Autre trublion, le très pince-sans-rire et alors inconnu Pierre Desproges *(lire page 88)*, repéré par Martin à *L'Aurore* où il écrit des brèves insolites. Ses débuts sont difficiles. Motif: son humour décalé, qui peine à convaincre le patron. Mais il sauve sa chronique, et impose sa présence, grâce à une séquence de légende: l'interview de Françoise Sagan. Trois minutes trente en Absurdie:

— Bonjour Françoise Sagan, comment ça va la petite santé?

— Euh, très bien.

— Qu'est-ce que je veux dire… Pas mal la robe, c'est quoi comme tissu?

— Un mélange de toile de flanelle, de drap, je ne sais pas.

— Ça se lave à l'eau tiède?

— Non, ça se met plutôt chez le teinturier.

— Moi aussi je vais chez le teinturier sinon on passerait son temps à faire la lessive…

Le journaliste maladroit s'évertue à ne poser aucune question relative à la littérature. Il embraye sur le thème des vacances. Les siennes…

— Moi, j'ai mon beau-frère qui est près de Limoges, dit-il. C'est très joli. Ça monte et ça descend. Il y a des champignons. Je me suis bien marré avec mon beau-frère. Je vais vous montrer des photos…

Sagan est à l'évidence désarçonnée par ce Buster Keaton confus. Mais elle joue le jeu, compatissante. Quelques jours après la diffusion, elle invitera Desproges à dîner autour d'un mouton-rothschild 1947.

Mais après un an et demi, en juin 1976, la troupe du *Petit Rapporteur* s'essouffle. Desproges a claqué la porte peu avant, lassé de voir ses propositions retoquées. À l'issue d'une pause de six mois, une partie de l'équipe reprendra le chemin des plateaux pour une nouvelle émission hebdomadaire sur Antenne 2, *La Lorgnette*. Mais la magie n'est plus là, l'émission prendra fin en 1978. Et avec elle le plus beau fleuron de l'insolence télévisuelle.●

28

C'est, en millions de téléspectateurs, l'audience du "Petit Rapporteur" à son zénith, en février 1976. Quatre millions de plus que la précédente finale de la coupe de monde de football !

Daniel Prévost : "Rien à f... de mon image !"

Invité en 2004 sur France 3 du très "donneur de leçons" Marc-Olivier Fogiel, l'amuseur et pilier des "Grosses Têtes" a défendu la "poilade" et... renvoyé l'animateur dans les cordes. Un grand numéro !

Le face-à-face entre ces deux personnalités que tout oppose promettait d'être tendu. Il le sera. D'un côté l'ultraconformiste Marc-Olivier Fogiel, animateur de l'émission *On ne peut pas plaire à tout le monde* sur France 3 ; de l'autre l'incontrôlable Daniel Prévost, refusant de se prendre au sérieux et assumant de *« faire son numéro »*. Extraits.

D. PRÉVOST : — Dans notre métier, quand on fait quelque chose d'un peu extravagant, tout le monde te traite de fou. Tu me traites de fou !
M.-O. FOGIEL : — C'est une petite agression...
DP : — Qu'est-ce que tu racontes ?
MOF : — À chaque fois, vous jouez avec la téloche
DP : — Mais il faut jouer avec la téloche ! Quand on vient ici, mon grand, on attend un numéro de toi. La poilade c'est très bien. Mais il y a toujours des c... comme toi qui disent : *« Tu fais le rigolo de service »*...
MOF : — Ce qui est gênant avec vous, c'est qu'on ne sait pas la part du vrai et du faux.
DP : — Tu n'as écrit aucune œuvre, tu n'as rien fait. Tu as interviewé des gens, tu leur as posé des questions, avec plus ou moins de pertinence. Et puis les gens t'ont répondu. Qu'est-ce qui restera après ?

PIERRE VERDY/AFP

Prévost recevant son césar pour "Le Dîner de cons" en 1998.

MOF : — Vous le pensez vraiment, que vous allez passer à la postérité ?
DP : — Ne grimace pas, coco.
MOF : — Pour poser des questions, il faut s'aimer un peu moins que pour y répondre.
DP : — Je ne crois pas, parce que tes questions sont extrêmement longues et que tu adores que les gens répondent court.
MOF : — J'aime que les gens répondent vraiment...
DP : — Arrête ! Je te connais très bien. Moi je te réponds vraiment : tu es un ringard. Traiter les gens comme ça, c'est très bien, mais tu dois aussi accepter les réponses des autres.
MOF : — À force d'être efficace dans votre même numéro tout le temps, vous êtes peut-être moins efficace ailleurs...
DP : — En quoi c'est répréhensible de faire rire, de faire le rigolo sans cesse ? Les choses ne sont pas aussi simplistes que tu le veux. Je n'attends rien, rien de rien, c'est clair. Et surtout pas de toi. J'essaie de faire un numéro.
MOF : — J'essaie de comprendre ce qu'il y a derrière le numéro. C'est un peu compliqué quand même.
DP : — Je n'en ai rien à f... de mon image télévisuelle. Rien à f... !
MOF : — Un peu quand même...
DP : — Rien à f... je te dis ! T'entends rien ? **A. G.-J.**

BIO EXPRESS

1939 Naissance à Garches (Hauts-de-Seine)
1960 Début à la télévision aux côtés de Jean-Christophe Averty
1961 Débuts au théâtre (*L'Étourdi* de Molière)
1970 Série télévisée *Les Saintes Chéries*
1975-1976 Chroniqueur au *Petit Rapporteur*
1978 Débuts aux *Grosses Têtes*
1990 *Uranus* de Claude Berri
1998 César du meilleur second rôle pour *Le Dîner de cons*
2023 Dernier film : *Mon crime*, de François Ozon

L'Académie gauloise

Durant près de quarante ans aux commandes des "Grosses Têtes", Philippe Bouvard en a fait une institution de la gaudriole… et du savoir. Gros mots et beaux mots.

Par Nicolas Gauthier

C'est un Philippe Bouvard hilare qui pose la question à Gérard Jugnot :

— M. Jugnot, voulez-vous expliquer à Mme Balasko en quoi consistent les *Grosses Têtes* ?

— C'est simple, lui répond-il : le petit gros pose des questions et tu réponds…

Alors Bouvard :

— On ne dit pas « *petit gros* », on dit « *gnome* ». C'est une émission culturelle !

Tout est dit : de la paillardise, de la gauloiserie, mais du « *vous* » et du « *Madame* », le goût des mots et de la repartie… Une part de l'esprit français, la recette des *Grosses Têtes*. Durant ses trente-sept ans aux manettes (1977-2014), son chef d'orchestre en a fait, après la matinale info, l'émission la plus écoutée de RTL : jusqu'à 1,5 million d'auditeurs, attendant chaque jour devant leur poste que résonnent les premières notes du générique — celles de la musique du film *Rocky*. Plus qu'un plateau, un ring. Pour rire.

Alors oui, les blagues se situent souvent au-dessous de la ceinture. Mais toujours proférées dans un "bon esprit", sans insultes ni fautes de français. « *Des histoires de salle de garde racontées à l'imparfait du subjonctif* », résume Bouvard. Tout un symbole : la présence à ses côtés d'écrivains et d'intellectuels et même d'un… académicien, l'incollable Jean Dutourd (1920-2011), inlassable avocat, à travers les *Grosses Têtes*, de cet « *esprit français qui tend à disparaître* ». Autre symbole : l'émission commence et s'achève

EREZ LICHTFELD/BALTEL/SIPA

Philippe Bouvard (troisième à partir de la gauche) entouré par plusieurs de ses sociétaires.

37

C'est le nombre d'années passées aux commandes des "Grosses Têtes" par Philippe Bouvard (1977-2014). À ses côtés, 55 "sociétaires" s'y sont succédés.

toujours par une citation savante, dont les sociétaires doivent deviner l'auteur: Alphonse Allais *(lire page 102)*, Sacha Guitry, Tristan Bernard…

À l'origine, personne n'imaginait une telle longévité pour ce programme inauguré un 1er avril (1977). Bien au contraire. L'un des directeurs de RTL prévient même Bouvard: *« Si ça ne marche pas, on arrêtera le lendemain, et on dira que l'émission était un poisson d'avril. »* Mais l'équipe gagnante se met vite en place. Parmi les pionniers: Jean Yanne *(lire page 125)*, Jacques Martin *(lire page 118)*, Thierry Le Luron *(lire page 108)*, Olivier de Kersauson, surnommé *« L'Amiral »*, Sim, Philippe Castelli, Léon Zitrone… Suivront notamment Jean Lefebvre, Jacques Balutin et Daniel Ceccaldi *(lire page 76)*, les chansonniers Jacques Mailhot et Bernard Mabille *(lire page 114)*… En tout, 55 sociétaires. Tous différents. Tous complémentaires. *« Notre point commun: aimer rire »*, a résumé Balutin. Rien de plus. Quoi de mieux?

"Vous les femmes, vous savez/ N'êtes pas gâtées…"

Le résultat: une parenthèse canaille où la grossièreté flirte sans cesse avec la ligne jaune de la vulgarité, sans jamais la dépasser. Ou presque… Défilent alors pendant une heure trente (puis deux heures) les questions d'auditeurs, relayées par Bouvard. S'y glissent de faux noms et adresses: *« Madame Bellepaire, de Loches »*, *« Monsieur Sapan, d'Houilles »*, *« Monsieur Jules, d'Orange »*, *« Mlle Lenvie, de Béziers »*…

Autour de la table s'improvisent cependant des joutes verbales en… vers! Quelle autre émission peut s'en vanter? Ainsi de ce jour où Kersauson prend la défense (pour rire) de son ami Martin, raillé (gentiment) par une autre sociétaire, Claude Sarraute, du *Monde*, au sujet de son dernier livre:

KERSAUSON *(s'adressant à Claude Sarraute)*:

— Moi, j'ai lu ses écrits. Je m'en souviens encore et pour toi j'en souffris.

MARTIN: — Tu souffris, car tu es le meilleur des amis. Mais le temps passe et l'on oublie les choses. Souviens-toi lorsque, enfants, nous traînions dans la mer.

KERSAUSON: — Je me souviens de toi, c'était notre jeunesse.

MARTIN: — J'avais, je m'en souviens, de très jolies fesses.

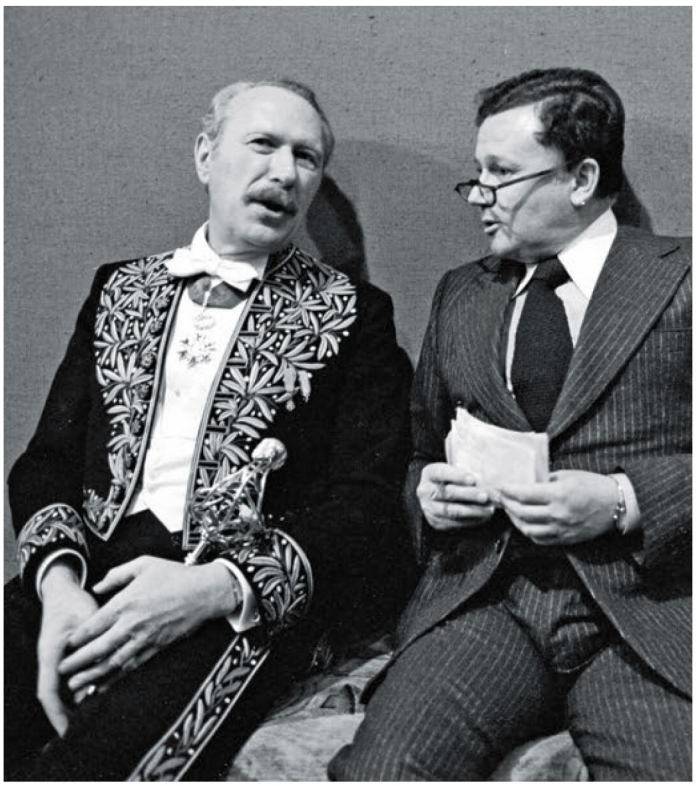
SARRAUTE: — C'est fantastique!

Alors Martin, tenant sa revanche:

— Vous, les femmes, vous savez/Pour le raisonnement/ N'avez pas été gâtées/Lors du jugement…

Français jusqu'au bout des ongles, et de leurs petits travers, les acolytes mâles rivalisent évidemment de misogynie. *« Qui aime bien châtie bien »*, rigole Bouvard, dénoncé par les féministes. Et d'en rajouter encore… Le jour où Martin questionne Philippe Castelli sur le physique de sa sœur (inventée de toutes pièces), le patron des *Grosses Têtes* intervient, et c'est la curée:

BOUVARD: — Je l'ai vue, votre sœur. Elle explique, sans pour autant l'excuser, l'homosexualité masculine.



MICHELINE PELLETIER/GAMMA-RAPHO

Philippe Bouvard et l'académicien Jean Dutourd, sociétaire des "Grosses Têtes", en 1980.

KERSAUSON: — Quand même, elle la justifie! Condamné à la sœur de Castelli, moi je me flingue...

BOUVARD: — Mais avec qui elle est? Y a-t-il vraiment un homme qui s'intéresse à elle?

KERSAUSON: — Oh oui! Un scientifique. Elle est entourée de scientifiques à longueur de journée. Ils la regardent, ils lui font le réflexe médullaire. Un peu d'acide sur la patte; elle lève la patte et ils notent. Ils essayent des tas de trucs avec elle.

MARTIN: — Elle est formidable, on dirait un saucisson Olida sans la peau.

CASTELLI: — Vous ne respectez rien. Vous cassez tout. Vous abîmez tout.

Et tous, femmes (faussement) choquées comprises, de partir dans un immense éclat de rire. *Idem*, de l'autre côté du poste, pour les auditeurs...

Toute une époque, si libre, qui a failli prendre fin une première fois le 30 juin 2000. Motif: RTL veut *« rajeunir son public »*. Bouvard, dit-on dans les couloirs, serait devenu *« ringard »*. Qu'importe le plébiscite des auditeurs! Qu'importent leurs rires! Trop gras, les rires! Qu'importe qu'ils se régalent, chaque jour, de savoirs aussi inutiles (mais tout savoir n'est-il pas utile?) que *« la mécanique du brémouzard »*, *« la différence entre une rasublette et une citrouille »*, *« les vertus du navet cru »*, *« la séduction par la chaussette »*, *« l'origine du gros poutard »* ou *« le rôle de l'armoire dans les préliminaires amoureux »*... La décision est irrévocable: les clés de l'émission sont confiées à Christophe Dechavanne.

> **"Des histoires de salle de garde racontées à l'imparfait du subjonctif."**
>
> *Philippe Bouvard*

Lourde erreur: en trois mois, l'émission perd plus d'un demi-million d'auditeurs! Ceux-ci ne retrouvent plus ni le "politiquement incorrect" ni le fameux équilibre entre gauloiserie et mots choisis qui faisaient la "sève" du programme. Confidence d'un proche de Bouvard: *« Avec Philippe, on mélangeait blagues de cabinets et citations de Marcel Proust. Le problème de Dechavanne, c'est que non seulement ses invités séchaient sur les questions, mais que lui aussi ignorait les réponses. »*

Résultat: huit mois plus tard, Bouvard est rappelé à la rescousse. Les blagues un poil misogynes sont de retour:

BOUVARD *(à Alice Sapritch)*: — Ça doit être très délicat pour un personnage officiel de mettre un ruban sur une poitrine de femme sans lui manquer de respect...

MARTIN: — Si on tient la pointe du sein avec une pince à sucre, on reste très correct!

Le taux d'audience remonte. Mais le cœur y est moins. Des fractures se sont créées, au sein de l'équipe, entre sociétaires toujours restés fidèles à Bouvard et ceux qui avaient accepté de poursuivre avec Dechavanne.

Le 25 août 2014, le passage de témoin sera cette fois définitif avec Laurent Ruquier, parvenu, depuis, à trouver un relatif point d'équilibre entre clowns (Laurent Baffie, Jean-Marie Bigard) et cautions culturelles (Franz-Olivier Giesbert, Pierre Bénichou). Mieux, il parvient à préserver une certaine liberté d'expression. Pour preuve, les lobbies LGBT iront jusqu'à lui reprocher, à lui aussi, une *« homophobie »* rampante. Bref, contrat globalement rempli. Du point de vue de la magie de jadis, le compte est en revanche loin d'y être. Question d'époque aussi.. ●

Jean Yanne, l'éternel râleur

Pilier des "Grosses Têtes", ce formidable acteur, chansonnier et réalisateur, disparu en 2003, est l'auteur d'innombrables maximes. Jamais bêtes sur le fond, toujours méchantes sur la forme. Sélection.

ACTEURS Il y a quand même beaucoup de gens qui sont devenus acteurs parce qu'ils considéraient qu'il valait mieux être mauvais en une chose que médiocre dans plusieurs.

ANIMATEURS Ce qu'il y a de bien avec les animateurs télé, c'est que ce qui leur manque en intelligence, ils le compensent très largement en c...

ALCOOL Pas d'alcool au volant, pas d'alcool au volant... D'accord, supprimons le volant!

ATTILA Si Attila était vivant, il serait percepteur.

AVENIR L'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, c'est une c... Prenez les éboueurs...

COUPLE Dans la moitié des couples aujourd'hui, c'est l'homme qui s'occupe des enfants et l'autre homme qui va travailler.

ÉGAUX Les hommes naissent libres et égaux en droit. Après, ils se démerdent.

ÉGLISE De plus en plus de gens s'éloignent de l'Église pour se rapprocher de Dieu.

ÉTAT S'il y avait un impôt sur la c..., l'État s'autofinancerait.

HOMME Le propre de l'homme, c'est d'aimer ce qui est sale.

EMANUELE SCORCELLETTI/PHOTO12

Jean Yanne en 1995.

FEMMES Je sais que pour une femme c'est difficile de rendre un homme heureux. Mais si ce travail vous paraît trop dur, mettez-vous à plusieurs!

IMPÔTS L'idéal serait de pouvoir déduire ses impôts de ses impôts.

JOURNAL Je ne mens jamais. Sauf quand je lis le journal tout haut, évidemment.

PENSIONS C'est quand on commence à payer des pensions alimentaires qu'on se rend compte à quel point un mois ça passe vite!

PILES Bientôt quand on achètera des piles, les piles ne seront pas incluses.

POUPÉES On peut se demander si ça n'est pas mieux de passer ses soirées avec une poupée gonflable qu'avec une poupée gonflante.

RACISTE Je ne suis pas raciste, c'est faux. Chaque année j'envoie un chèque à la SPA.

SOULAGEMENT Lors d'une scène de ménage, 31 % des femmes brandissent la menace de retourner chez leur mère. Ce n'est pas du tout une menace, c'est un soulagement!

TAILLEUR J'ai bonne conscience: je roule dans une voiture allemande mais mon tailleur est juif.

TRAVAIL L'ivresse du travail? C'est vrai que ça saoule vite...

VIE À DEUX La seule façon de réussir sa vie à deux, c'est de faire chambre à part, d'avoir des appartements séparés, de ne jamais manger ensemble et de ne surtout pas prendre ses vacances en même temps.

VOTE Voter à droite, voter à gauche, cela revient exactement à choisir la 1re ou la 2e chaîne un soir où le programme est identique sur les deux. ●

Les Inconnus, héritiers incorrects

C'est en bravant la "bien-pensance" que les trois Inconnus, Didier Bourdon, Bernard Campan et Pascal Légitimus, sont devenus culte. Successeurs des comiques impertinents, ils incarnent aussi le souvenir d'une époque, aux confins des années 1980-1990, où l'on pouvait (encore) rire de (presque) tout.

Par Geoffroy Lejeune

Le nom d'*Ushuaïa*, la musique d'*Ushuaïa*, mais ce n'est pas *Ushuaïa*. Les mots *« séquence danger »* clignotent sur l'écran. Équipé d'un casque de spéléologue et d'une combinaison de chantier, une chaise en bois sanglée dans le dos, l'homme règle la caméra embarquée qui va filmer ses péripéties. Dialoguant avec ses confrères de la régie, particulièrement inquiets, Nicolas Culot — le double parodique de Nicolas Hulot qui, avant d'être un écologiste passé de mode, était un animateur à la mode — s'engouffre boulevard Barbès, l'un des quartiers à plus forte proportion d'immigrés de Paris.

— Nicolas, toute l'équipe ici te demande de faire très attention, lui lance un membre de son équipe.

— C'est la tâche la plus difficile et la plus terrible qu'il m'ait été donné de faire dans ma carrière, répond la copie de l'animateur, mais je dois le faire, je vais le faire ; pour TF1, pour moi,

De gauche à droite, Didier Bourdon, Bernard Campan et Pascal Légitimus.

pour mon image de marque, et pour la France !

Alors, au beau milieu des passants très bigarrés, décrochant la chaise de son dos, Nicolas Culot se hisse dessus au beau milieu du trottoir, se saisit d'un mégaphone et hurle :

— Rentrez chez vous, les Noirs et les bougnoules !

Avant de s'enfuir à grandes enjambées, poursuivi par une nuée d'assaillants, en criant :

— Je l'ai fait !

Des années après cette séquence devenue culte, Bernard Campan, qui incarnait le kamikaze xénophobe du boulevard Barbès, a lâché le morceau : ce jour-là, il n'a pas prononcé la fameuse phrase, rajoutée plus tard au montage, et c'est uniquement parce qu'ils l'ont vu fuir à toute vitesse que des passants l'ont poursuivi… Qu'importe, la scène est restée, faisant rire des générations, amusées par cette transgression… Les Inconnus eux-mêmes en conviennent pourtant : aujourd'hui, la plupart de leurs sketches ne pourraient voir le jour. Impossible de s'en réjouir, tant ce trio mythique des années 1990 a ravi un public aussi large que séduit toutes les générations.

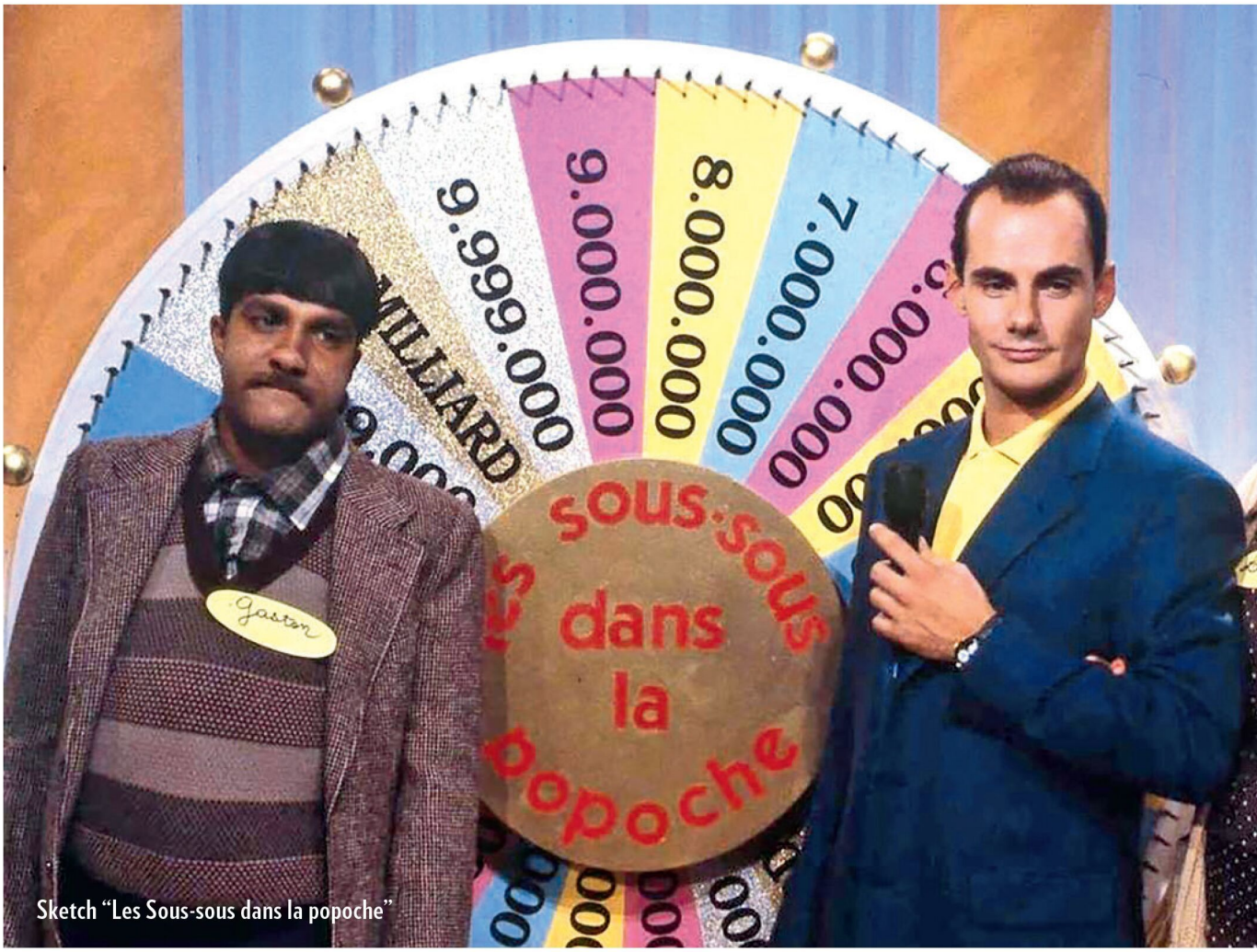
Le chanteur engagé : "Je n'ai pas peur de le dire : il y a un truc qui me révolte total, c'est l'injustice dans le monde."

Personne, il est vrai, n'a été épargné par les parodies hilarantes, les critiques acerbes ou les détournements de ce trio diabolique. Dans *Les Publicitaires*, les Inconnus moquent les catogans ridicules de William, Benoît et Henri-Brice, qui baragouinent un franglais dégoulinant d'arrogance (*« Henri-Brice va arriver dans une* few minutes, […] *tu me fais un petit topo* briefing *en attendant et on commence* without, *OK ? »*), s'accordent sur les fuseaux horaires de New York et Tokyo, bricolent des slogans en deçà du degré zéro de la politique (*« Il fallait trouver un compromis entre* "Dehors les Arabes" *et* "Bienvenue les immigrés". *Ça nous donnerait :* "Maghrébins, ne partez pas tout de suite !" *»*) et chérissent leur devise : *« Ne jamais prendre les gens pour des cons, mais ne pas oublier qu'ils le sont. »*

La grande tradition des chansonniers

Dans *« L'Heure de la vérité vraie »*, pastiche de la grande émission politique *L'Heure de vérité*, Didier Bourdon campe un ministre sur le gril des questions mielleuses d'un nommé François-Henri de Mielleux (pour François-Henri de Virieux, son journaliste animateur) prêt à tout avouer — un meurtre, une reconnaissance de paternité, un trafic de drogue — ou à se mettre en slip pour gagner quelques points de popularité. Dans *Allons au cinéma*, Campan et Bourdon ridiculisent deux critiques cinématographiques : le premier, de *Libération*, semble échappé du Larzac avec sa touffe de cheveux

DR



Sketch "Les Sous-sous dans la popoche"

DR

bouclés, sa longue écharpe et ses lunettes rondes; le second, journaliste aux *Brouillons du cinéma*, est la caricature du dandy efféminé, vêtu d'une veste moutarde à pochette, avec sa fine moustache et ses petits cris aigus. Les deux s'accordant sur des *« chefs-d'œuvre »* (prononcer le "f") muets ou en noir et blanc à voir absolument, mais diffusés seulement à Saint-Germain-des-Prés…

Héritiers de l'esprit des chansonniers *(lire page 114)* et de Thierry Le Luron *(lire page 108)*, la France, grâce à eux, a ri de tout, particulièrement avec les sketches *« ridicultes »* comme *Télémagouilles*, parodie de jeu télévisé où s'affrontent Mamadou et Véronique, caissière à Félix Potin (*« Mais je ne compte pas faire ça toute ma vie, je compte bientôt rentrer caissière à Mammouth! »*),

LES NULS : "LES PILOTES DE LIGNE DÉPOSENT UN PRÉAVIS DE TRAVAIL"

Concurrent des Inconnus, un quatuor de comiques apparaît à peu près à la même époque sur Canal +: les Nuls, un nom choisi contre l'avis du groupe par Pierre Lescure, alors patron de la chaîne. Avec leurs émissions *Objectif Nul*, puis le JTN (Journal télévisé Nul), et plus tard des films (dont *La Cité de la peur*), Alain Chabat, Chantal Lauby, Dominique Farrugia et Bruno Carette (disparu en 1989) deviendront les nouvelles icônes branchées de l'époque, grâce, notamment, à leurs fausses publicités (Toniglandyl…). Demeurent, à côté d'un humour très "en dessous de la ceinture", plusieurs tirades politiquement incorrectes, devenues culte: *« Un transsexuel fraîchement transformé est allé enterrer sa vie de garçon »*, *« Surpopulation: de plus en plus de Beurs à La Grande-Motte »*, *« Les pilotes de ligne déposent un préavis de travail »*, *« Scandale dans le monde du foot féminin: les entraîneurs font payer les passes »*… Mais sans jamais égaler les audaces des Inconnus. *« Nous écrivions nos sketchs, ceux des Nuls, c'est beaucoup l'œuvre de Bigard, ou des parodies,* les tancera Didier Bourdon. *Les sketchs des Inconnus, eux, sont signés des Inconnus, et tout le monde s'en souvient. »* A. F.

de la vie dans les cités de banlieue (*« Hé! Manu, tu descends? »*), des chasseurs avinés qui devisent sur *« le bon et le mauvais chasseur »* sans jamais réussir à expliquer ce qui les distingue, des policiers aussi, avec le brigadier-chef Marcel Patulacci, *« agent de la paix avant tout »*. Etc, etc.

Des fictions bas de gamme de France Télévisions (où les acteurs réalisent eux-mêmes leurs bruitages) au showbiz (avec la cérémonie des *«Escarres »*), en passant par les infirmières antillaises Joséphine, Marie-Thérèse et Marie-Denise, rien n'échappe à leur scalpel. Jusqu'au professeur de français communiste à collier de barbe qui enseigne les grands hommes de l'Histoire (Jaurès, Blum et Mitterrand), fait ses dictées à partir de *Paris Match* (*« Johnny a dit à Adeline: Ah que c'est chouette! »*) et affiche trois revendications: *« Primo, revalorisation du pouvoir d'achat, deuzio, augmentation des salaires et trimo, plus d'argent à la fin du mois. »* Défilent aussi l'artiste-peintre-sculpteur-escroc roumano-argentin, qui se définit comme un *« déstructureur d'intemporalité »*, compose une *« sphère pyramidale »* et expose à la galerie *« Abstraction jubilatoire »*, mais encore les bourgeois à mèche rebelle d'*Auteuil-Neuilly-Passy*, qui chantent leur révolte: *« Mon avenir à moi est déjà tout tracé: boîte privée, Sciences po, l'Ena ou HEC. Et dans le pire des cas, si je travaille pas, faudra que je reprenne la boîte de papa! »*

"La guerre, je suis contre"

En chanson, ils dénoncent la pression fiscale avec *Rap-Tout*, où trois vampires à nœud papillon bleu-blanc-rouge sortent de leurs cercueils pour susurrer: *« On est là pour te pomper, t'imposer sans répit et sans repos, pour te sucer ton flouze, ton oseille, ton pognon, ton pèze, ton fric, ton blé... »*

Les Inconnus atteignent les sommets de l'insoumission avec leur parodie de chanteur engagé dispensant ses leçons de morale entre deux rails de cocaïne et une bouteille de champagne: *« La guerre, c'est une connerie monumentale, et moi je suis contre, mais contre total, tu vois. Bon, il faut reconnaître que c'est nécessaire »*, ou encore: *« Il y a des soirs, je me couche, en général vers 6 heures du matin, et je pense au tiers-monde, tout ça, je n'arrive pas à m'endormir pendant un quart d'heure. »* Et enfin: *« Il y a un truc qui me révolte total, c'est l'injustice dans le monde, je n'ai pas peur de le dire. »*

Aujourd'hui, la moitié au moins de leurs sketchs ne trouverait plus de producteurs. Évoquant pêle-mêle en 2005 les religions, l'homosexualité, les interdits alimentaires, sémantiques, moraux, dans une critique hilarante de l'atmosphère irrespirable de notre société contemporaine, Bourdon commettait une chanson au titre d'une actualité brûlante: *On peut plus rien dire...* ●

"Primo: du pouvoir d'achat. Deuzio: hausse des salaires. Trimo: plus d'argent à la fin du mois."

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 09.69.39.66.46.
www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE
Président Jean-Louis Valentin

COMMISSION ÉDITORIALE
Président Charles Villeneuve
Jean-Claude Dassier, Tugdual Denis, Geoffroy Lejeune, Catherine Nay, François d'Orcival, Jean-Louis Valentin.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Geoffroy Lejeune.
Directeur adjoint de la rédaction Tugdual Denis (1150).
Directeurs délégués de la rédaction
Arnaud Folch (1151), Cyril de Beketch (1207).
Rédacteurs en chef France: Raphaël Stainville (1160).
Société: Mickaël Fonton (1157).
Monde: Mériadec Raffray (1180).
Économie-Finance: Frédéric Paya (1155).
Culture: Laurent Dandrieu (1136).
Chef de rubrique Enquêtes: Amaury Brelet (1198).
Chef de rubrique Art de vivre: Véronique André.

France Grand reporter: Charlotte d'Ornellas (1139).
Reporter: Patricia de Sagazan (1182).
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint: Marie de Greef-Madelin (1152).
Chef de service politique économique: Josée Pochat (1166).
Culture Reporter: Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
L'incorrect Anne-Laure Debaecker (1165).
Web Chefs de service: Amaury Brelet (1198), Thomas Morel (1194).
Rédacteurs: Victor-Isaac Anne (1142), Jules Torres (1147).
VA+ Chef de service: Baudouin Wisselmann (1138).
Iconographie Chef de service: Patrick Iafrate (1192).
Adjoints: Romain Rouger (1167), Barbara le Tourneur du Breuil (1211).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique: Marie Vercelletto (1196).

CHRONIQUEURS
Catherine Nay, Franck Ferrand, Philippe Barthelet.

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189), Isabelle Wlassikoff-Gross (1272).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184), Christian Cibrélus-Érambert (1274).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris. Fax: 01.40.54.11.81.
Président du Directoire, directeur des publications Jean-Louis Valentin
Comptabilité Corinne Brice (1116), Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113), Joseph Agius (1110).

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION
Directeur commercial et communication Paul Valadier (01.40.54.11.40).
Directrice commerciale Marine Burrus (06.11.73.68.07).
Directeur de publicité Julien Medioni (06.10.25.20.08).
Planning medias.figaro 01.56.52.20.60.

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur des ventes et fabrication Gilles Marti.
Directeur marketing Charles Bonnet (1193).
Service diffusion Valérie Dubuy (1159), Sophie Roland (1135), Fatiha Pochet (1115).
Service abonnements : 09.69.39.66.46.
Ventes kiosques (01.40.54.12.19) — e-mail: gilles.marti@valmonde.fr

SERVICE ABONNEMENT
CS 20011, 59895 Lille Cedex 9
Tél.: 09.69.39.66.46.
France: 1 an, 4 n°s, 29,90 € - 2 ans, 8 n°s, 55,90 €
Tarif étranger: nous consulter
Copyright 2021 - Valeurs actuelles - Le Spectacle du Monde. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
ADAGP, Paris 2021, pour les œuvres de ses membres.
Impression Roto France
N° de commission paritaire 0925 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1410 497 €
Associé unique PIDEVMEDIAS FRANCE.
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 165

Origine du papier: Allemagne
Taux de fibres recyclées: 0 %
Certification: PEFC
"Eutrophisation" Ptot: 0,016 kg/tonne

Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1282
pefc-france.org

LE TRI + FACILE
BAC DE TRI

BIBLIOGRAPHIE

L'Almanach
de Pierre Desproges
Points, 2013

L'Ami Poiret
de Françoise Dorin
Noésis, 2002

Les Années Thierry
de Jacques Pessis et Jacques Collard
Michel Lafon, 1996

Audiard par Audiard
de Michel Audiard
René Chateau, 2000

Arrière-pensées
de Pierre Dac
Le Cherche-Midi, 1998

Bourvil ou la Tendresse du rire
de Philippe Huet et Elizabeth Coquard
Albin Michel, 1996

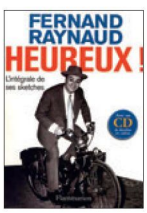
Coluche, le best-of
de Coluche
Le Cherche-Midi, 2006

Coluche par Coluche
de Coluche
Le Cherche-Midi, 2004

Chroniques de la haine ordinaire
de Pierre Desproges
Virgule, 1987

La France pliée en quatre
de Coluche
Calmann-Lévy, 1981

Fernandel, le rire aux larmes
d'André Ughetto
Hoëbeke, 2012



Heureux !
de Fernand Raynaud
Flammarion, 2000

L'Intégrale du cinéma comique français
de Marc Lemonier
Hors Collection, 2013

Jacqueline Maillan
de Pierre Barillet et Jacques Pessis
Chronique-Dargaud, 2008

Jacques Martin, l'empereur des dimanches
de Brigitte Hemmerlin et Vanessa Pontet
L'Archipel, 2008

Jacques Tati
de Jean-Philippe Guérand
Gallimard, coll. "Folio", 2007

Jean-Pierre Marielle, le lyrique et le baroque
de Stéphane Koechlin
Le Rocher, 2019

Jean Poiret-Michel Serrault
de Jean-Jacques Jelot-Blanc
Alphée, 2009

Journal d'un bouffon
de Jean Amadou
Robert Laffont, 2002

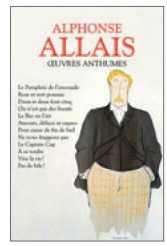
Louis de Funès, grimaces et gloire
de Bertrand Dicale
Grasset, 2009

Louis de Funès, une légende
de Jean-Jacques Jelot-Blanc
Anne Carrère, 1993

Louis de Funès, roi du rire
d'Éric Leguèbe
Dualpha, 2003

Matière à rire, l'intégrale de Raymond Devos
Orban, 1991

Mon avis sur tout
de Daniel Prévost
Le Cherche Midi, 2020



Les Œuvres complètes d'Alphonse Allais
de François Caradec
Laffont, coll. "Bouquins"

La Politique d'en rire
de Jacques Mailhot
Michel Lafon, 1986

Les Pensées
de Pierre Dac
Le Cherche-Midi, 1972

Que ça reste entre nous
de Francis Veber
Robert Laffont, 2010

Sourire(s) en coin, Mémoires d'un chansonnier
de Jacques Mailhot
de Borée, 2023

Le Théâtre des Deux-Ânes, 100 ans d'humour politique
de Véronique Mortaigne
Le Cherche-Midi, 2016

Thierry Le Luron, il m'appelait Maboule...
de Bernard Mabille
Seghers, 1987

Avec *Le Spectacle du Monde* vous êtes aux premières loges de l'actualité internationale.

LE SPECTACLE DU MONDE

Retrouvez chaque trimestre les analyses et les décryptages de personnalités expertes de la géopolitique et des grandes questions mondiales. Chercheurs, universitaires reconnus et décideurs politiques et économiques se penchent sur l'actualité internationale et nous éclairent sur les enjeux et les bouleversements mondiaux et régionaux de la planète.

Retrouvez les offres d'abonnements sur boutique.lespectacledumonde.fr

Découvrez le site lespectacledumonde.fr

Offre intégrale 1 an/4 nos

40 € au lieu de ~~47,60 €~~*

ou

Offre durée libre prélèvement

10 € tous les 3 mois

N°1 N°2 N°3 N°4 N°5 N°6 N°7 N°8 N°9

N°10 N°11 N°12 N°13

Vous pouvez commander tous les numéros en version papier, **11,90 €**/n°, sur les sites : boutique.valeursactuelles.com ou boutique.lespectacledumonde.fr

*Prix de vente au numéro.

LE SPECTACLE DU MONDE AU CAPITAL DE 15 000€ - 24 RUE GEORGES BIZET 75116 PARIS – RCS PARIS 908 373 574

SOUTENEZ VA+ SUR YOUTUBE !

DES VIDÉOS COULISSES AVEC

NOS JOURNALISTES

OFFRE REJOINDRE

À PARTIR DE

3,99€

par mois

DES ENTRETIENS ET DES REPORTAGES

EN INTÉGRALITÉ

LE PREMIER MÉDIA VIDÉO DE DROITE

©MAUD KOFFLER / VA+